SEP 28 1925

32e Année. N° 18. 15 Septembre 1925

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Jean Fabry	*Où va notre Armée?*	241
Myriam Harry	*Les Druses* (fin)	269
J. Kessel	*La nouvelle Littérature russe*	309
G. de Grandmaison	*L'Expédition française en Espagne en 1823.* I.	330
Valentin Mandelstamm	*Hollywood.* — II.	361
Augustin Léger	*La Conférence de l'Opium*	391
Karen Bramson	*Parmi les Hommes.* — IV.	411
Gérard d'Houville	Les Spectacles : *Propos de théâtre : Fantasio.*	442
A. Albert-Petit	Les Lettres : *Les Livres d'histoire*	446
André Chaumeix	La Politique : *Londres, Genève, Washington.*	459

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

Lamartine et Aimé Martin

par LOUIS BARTHOU
de l'Académie française

Les Lettres inédites de Lamartine à Aimé Martin

Raboliot

par MAURICE GÈNEVOIX

L'œuvre, la vie et les amours d'Edgar Poë

par LUCIE DELARUE-MARDRUS

Les Mémoires de Laugel

Les lettres inédites de Madame de Staël au comte O'Donnell

(Avec introduction et notes de M. Mistler d'Auriol)

Le Livre qui fait mourir

par NOËLLE ROGER

OÙ VA NOTRE ARMÉE?

*M. Jean Fabry, député de Paris et rédacteur en chef de l'*Intransigeant, *a bien voulu écrire, pour les lecteurs de la* Revue de Paris, *l'étude suivante sur l'organisation de nos forces militaires. Les fonctions qu'a remplies M. Jean Fabry comme rapporteur général de la Commission de l'Armée, président de la Commission d'études du Conseil de la Défense nationale, et ministre des Colonies, donnent à son opinion un caractère particulièrement autorisé. Nos lecteurs apprécieront l'intérêt actuel des déclarations dont il prend la responsabilité.*

L'Armée [1], en France, attend qu'on l'organise. Elle vit installée dans une organisation provisoire, que les circonstances ont rendue beaucoup trop vaste pour des effectifs amaigris. La guerre du Maroc soumet l'Armée à une épreuve où se révèlent des défauts multiples d'encadrement, d'armement et d'instruction. Les unités indigènes ont dû être retirées de France; et il s'écoulera bien du temps avant qu'elles y soient ramenées; il faut même prévoir qu'elles n'y reviendront qu'en fort petit nombre.

En résumé, une crise est ouverte, si grave, qu'il n'y aura plus bientôt en France que les ruines d'une grande armée si, par d'énergiques remèdes, on ne guérit pas le mal.

1. Dès à présent, il faudrait dire; l'Armée et la Marine. Quand on parlera de l'Armée, dans cette étude, c'est l'ensemble des forces de terre et de mer qu'il faudra le plus souvent comprendre.

Comme on poursuit un but précis, et pour rendre plus clair le raisonnement, on s'en tiendra au mot armée; chacun pourra facilement tirer les conclusions plus générales, qui s'imposeront.

On mesurera plus tard celui causé par l'abus que certains ont fait des mots : « Nation armée ».

Sous prétexte de faire du neuf on a imaginé des systèmes grandioses, tous « basés, bien entendu, sur l'expérience de la dernière guerre ». Ils devaient, en réduisant au minimum l'effort du temps de paix, préparer pour le temps de guerre la « nation en armes », organisation à grand rendement, véritable tarte à la crème.

Il faut prendre garde, quand on part pour armer la Nation, de ne pas oublier, en cours de route, de lui donner une armée.

***

C'est entendu, ce sont désormais les « Nations » qui feront la guerre; et un peuple est vaincu d'avance s'il n'a pas préparé, organisé un effort total. Il n'y a donc pas de formule d'organisation pour le temps de guerre qui soit bonne si elle n'utilise pas tous les individus, chacun à une place déterminée, et toutes les ressources réunies et exploitées pour obtenir le meilleur rendement. *Le problème qui se pose est d'arriver au plus parfait équilibre possible entre les effectifs combattants qui consomment et les effectifs de l'arrière qui produisent.*

La formule réalisant ce parfait équilibre assurera le meilleur rendement.

En effet, à quoi serviraient des combattants sans munitions, ou des munitions sans combattants?

Mais, de toute évidence, ce qu'il faut avant tout, c'est une armée qui se batte. Et s'il est indispensable d'organiser l'ensemble du pays, il ne l'est pas moins de le doter d'une armée bonne pour faire campagne.

D'ailleurs, croire que la *nation armée* est une panacée universelle serait une erreur. Sinon, une fois résolu le problème de « l'organisation du pays pour le temps de guerre », tout serait dit. La même formule conviendrait en effet à tous les pays, si nous admettons *a priori* qu'elle serait la meilleure qu'on puisse imaginer. Dans ce cas, on ne voit pas pourquoi on organiserait différemment la « nation armée » en Angleterre, en Italie, en Espagne ou en Allemagne.

En réalité, pourtant, tout n'est pas dit; et en admettant que les mêmes principes pour l'organisation du temps de guerre soient adoptés par tous ces pays, l'Armée, forme concrète et visible, signe extérieur de l'organisation du temps de paix, sera différente dans chacun d'eux.

Pourquoi?

Parce qu'on ne soustrait aucun problème militaire à l'influence des conditions politiques de lieu et de moment. Une île ou une presqu'île se défendent par d'autres moyens qu'un pays sans contact avec la mer.

Chaque pays a ses frontières, plus ou moins vulnérables; et pour un pays donné, certaine frontière est plus exposée à une agression qu'une autre.

Sur ces frontières, en effet, il y a des voisins; et il n'est pas indifférent de voisiner avec celui-ci ou celui-là. Il en est de dangereux, et d'autres qui le sont moins.

Bref, si « armer la nation » est une obligation commune à tous les peuples, et s'ils peuvent appliquer pour y parvenir des méthodes très rapprochées les unes des autres, par contre la fraction combattante — l'Armée proprement dite — prend en temps de paix telle forme ici et une autre là, pour des raisons politiques de lieu et de temps.

***

Eh bien! *en France*, avant d'organiser cette fraction combattante, l'Armée, et pour le temps de paix et pour celui de guerre, il faut obligatoirement répondre à un certain nombre de questions précises, qui sont d'ordre politique avant d'être d'ordre militaire.

Parmi ces questions, j'en retiendrai trois seulement :

1° Doit-on admettre qu'une partie du territoire pourra être envahie, et laquelle?

La réponse à cette question est, depuis la dernière guerre, devenue bien plus importante que jadis. Aujourd'hui, et plus encore demain, un département envahi est un département broyé, épouvantablement détruit.

C'est au point qu'un pays envahi, et sur le sol duquel la guerre se déroule durant de longs mois, peut bien remporter la victoire; mais il est condamné à une dévastation d'abord et à un relèvement ensuite si pénibles qu'il a infiniment plus à souffrir pendant la lutte et après la paix que le pays envahisseur, battu mais intact.

2° Veut-on une *couverture* et que faut-il entendre par ce mot?

Jadis, la *couverture* était bien une force armée portée dès la première heure en avant du territoire qu'on avait l'intention de soustraire à l'invasion; mais c'étaient tout autant des troupes destinées à couvrir la concentration du gros des forces, orienté, réuni et organisé pour la manœuvre.

Si l'on a décidé de ne pas céder un pouce du sol de la nation armée [1] à l'adversaire, il faudra désormais avoir une *couverture* capable d'assurer ce résultat capital.

Mais aujourd'hui, le mot *couverture* prend aussi une signification plus générale. On survole un territoire, même quand on ne peut l'envahir véritablement. Ainsi deviennent vulnérables des objectifs d'une importance telle, du point de vue politique ou du point de vue militaire, qu'il n'est pas possible d'admettre qu'ils soient « envahis » par la voie de l'air. Une ville comme Paris doit être considérée comme étant obligatoirement « en couverture ». Un nœud important de voies ferrées, des usines ou des mines dont le fonctionnement est indispensable à l'organisation de la nation armée, sont *en couverture*.

3° Est-on résolu à utiliser la zone rhénane démilitarisée instituée par le Traité de Versailles dans les conditions prévues aux articles 42, 43 et 44 de ce traité?

Voici ces articles :

ARTICLE 42. — Il est interdit à l'Allemagne de maintenir ou de construire des fortifications soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, à l'ouest d'une ligne, tracée à 50 kilomètres à l'est de ce fleuve.

ARTICLE 43. — Sont également interdits, dans la zone définie à l'article 42, l'entretien ou le rassemblement de forces armées, soit à titre permanent, soit à titre temporaire, aussi bien que toutes

1. Si on en cède une partie, on n' « arme » plus « *toute* la nation ».

manœuvres militaires de quelque nature qu'elles soient et le maintien de toutes facilités matérielles de mobilisation.

ARTICLE 44. — Au cas où l'Allemagne contreviendrait, de quelque manière que ce soit, aux dispositions des articles 42 et 43, elle serait considérée comme commettant un acte hostile vis-à-vis des Puissances signataires du présent traité et comme cherchant à troubler la paix du monde.

L'article 44 est donc formel. Il détermine *ipso facto* l'agression et l'état de guerre. Il autorise la France à prendre immédiatement toute mesure qui lui paraît propre à assurer sa sécurité. Parmi ces mesures est incontestablement l'occupation par des forces armées de la zone démilitarisée.

Le système de sécurité institué par le traité n'a de sens commun qu'à cette condition, et toute la correspondance échangée entre Clemenceau, Lloyd George, Wilson, le maréchal Foch, avant et pendant la rédaction des articles 428 à 432 concernant l'occupation rhénane par les Alliés pendant quinze ans, témoigne qu'on ne saurait admettre d'autre interprétation. Les considérants du pacte de garantie signé à Versailles le même jour que le traité, entre la France, les États-Unis d'Amérique et l'Empire britannique, en témoignent aussi.

Si l'on veut bien réfléchir à l'avantage que concède l'établissement du champ de bataille sur le territoire de l'adversaire (1° et 2°) on mesurera l'importance capitale de cette garantie de notre sécurité.

Dans ce moment même, la diplomatie française fait effort pour qu'aucune diminution de nos droits sur ce point essentiel ne puisse être envisagée; et le projet de pacte discuté avec M. Chamberlain et M. Streseman par M. Briand doit impliquer une nouvelle reconnaissance formelle de ce droit.

Eh bien, il est indispensable de dire si notre organisation militaire doit être conçue de telle sorte qu'ayant sauvegardé notre droit politique nous ayons les moyens militaires de nous en servir comme bon nous semblera, au cas où l'article 44 viendrait à jouer.

Quand on a répondu à ces trois questions qui visent principalement notre frontière avec l'Allemagne et qui sont les plus importantes parmi bien d'autres, alors on peut se mettre au travail pour organiser une Armée du temps de guerre

et du temps de paix capable de faire un jour ce qu'on a décidé qu'elle devrait faire.

On ne peut rien tenter utilement avant de connaître la réponse à ces trois questions.

Ceci prouve, en passant, qu'il n'y a pas de système d'organisation si complet et si général qu'il réponde d'avance à toutes les situations politiques à venir.

***

L'*organisation provisoire* qui est actuellement appliquée, tant bien que mal, a été conçue en fonction de réponses précises faites aux trois questions ci-dessus.

Il s'agit de l'organisation régie par le Projet de loi d'organisation de l'Armée et celui des Cadres et effectifs votés par la Chambre des députés, au début de 1924, au cours de la précédente législature et qui utilisent les effectifs du service de dix-huit mois.

M. Herriot et le général Nollet n'ont pas demandé au Sénat de ratifier tout ou partie des dispositions votées par la Chambre ou même un texte amendé; encore qu'il fût et demeure évident qu'avant de passer à une autre formule d'organisation il faudra de toute nécessité et pendant un certain temps (plusieurs années) utiliser la formule dont ces projets de loi règlent l'application.

Cette indifférence, et même cette négligence, sont à l'origine de la situation précaire où se trouve aujourd'hui l'Armée française.

Il est toujours facile de dire que la « formule » votée par la Chambre est mauvaise. Mais, tant qu'on n'a rien à mettre à la place, la prudence commande d'en tirer le meilleur parti possible.

D'ailleurs, la formule est-elle si mauvaise? Et n'est-ce pas de l'application qu'on a été conduit à en faire que vient le mal?

***

Cette organisation, qui porte l'estampille du service de dix-huit mois, a ses qualités et ses défauts. Beaucoup la con-

damnent qui la connaissent mal, et uniquement parce qu'ils croient en même temps condamner le service de dix-huit mois; ce qui est très bien au point de vue électoral.

Elle correspond d'abord, au point de vue politique, à la conception suivante qui traduit les réponses faites aux trois questions énumérées plus haut.

En premier lieu, le principe fut admis *qu'aucune partie du territoire français ne doit rester exposée sans défense à l'invasion*; d'abord pour la raison rappelée tout à l'heure des conséquences inévitables et mortelles de toute invasion; ensuite parce que le rendement de tout système adopté pour organiser la « nation armée » du temps de guerre est diminué dans la proportion où le territoire abandonné ou perdu renferme des ressources (hommes ou matières) utilisables pour la Défense nationale.

Par conséquent, la nécessité de *couvrir* tout le territoire national et sur ce territoire, plus particulièrement, un certain nombre de points plus vulnérables par voie aérienne, fut affirmée en second lieu. Un autre principe en découla : seules, des unités bien instruites, homogènes, pouvant être réunies, transportées et utilisées immédiatement, en un mot, des unités prêtes à entrer en action à la première menace, sont capables de fournir une *couverture* efficace. Il n'a pas paru possible de concevoir actuellement l'entrée en action en temps utile de telles unités si elles n'existent déjà dès le temps de paix; et la *couverture* a été constituée *avec des unités de l'« armée active» à effectifs renforcés.*

En troisième lieu, il fut entendu que la France, ayant en poche le Traité de Versailles, devait utiliser pour sa sécurité les garanties qu'elle y trouvait inscrites. Installée avec ses alliés sur le Rhin pour une durée de quinze années, son armée devait être en mesure de tirer parti d'une situation avantageuse.

Si, vraiment, on croit que ce serait un terrible handicap pour la France de subir la guerre sur son territoire, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'Allemagne? N'est-on pas en droit de penser que la crainte d'installer le champ de bataille au cœur de ses plus riches provinces peut exercer sur elle une action modératrice? Et, si elle était une fois de plus assez folle

pour déchaîner la guerre, quel crime auraient commis les hommes d'État français qui, ayant la ligne du Rhin à leur disposition, n'en auraient pas prévu l'utilisation?

On a dit : « Voilà bien l'aventure! Vous partez sur le Rhin avec un corps de bataille qui n'est qu'une partie de nos forces et vous recommencez l'erreur d'aventurer cette partie et de compromettre le succès final! »

Mais ne serait-ce pas une aventure plus redoutable, cent fois, de laisser libres les passages du Rhin? Et doit-on croire que notre adversaire s'y présentera lorsque nous aurons réuni toutes nos forces, *et pas avant*?

Il n'a jamais été question ailleurs que dans l'imagination des adversaires du projet de Loi, d'entreprendre, avec les forces réunies sur le Rhin dès le début, une chevauchée grandiose à travers l'Allemagne. Mais il a été en effet bien entendu qu'on tirerait de la situation créée par le traité tout le profit possible. *Si quelqu'un en France se sent le courage, tant qu'il y aura sur le Rhin une zone démilitarisée, et dans le Traité les articles* 42, 43 *et* 44, *de prendre la responsabilité de n'en tirer aucun parti en cas d'agression de l'Allemagne, il faudra qu'il le dise nettement.*

Tant que cette déclaration n'aura pas été faite, aucun gouvernement ne pourra faire voter une organisation militaire qui ne permette pas d'utiliser le cas échéant la zone démilitarisée du Rhin.

Dès lors les raisons, que j'ai indiquées, qui ont conduit à constituer la « couverture » avec des « unités actives à effectifs renforcés », ont ici une valeur plus grande encore. Seules des unités entraînées, homogènes, toujours prêtes à agir, peuvent, sur le Rhin, jouer le rôle défini plus haut; et seules des *unités actives à effectifs renforcés* remplissent ces conditions.

Il faudra, on le voit, y regarder à deux fois avec n'importe quel système avant de condamner « l'armée active ». Si l'on veut la remplacer par « autre chose », il faudra que cet « autre chose » soit capable d'agir immédiatement sur le Rhin, à moins qu'on renonce formellement à le tenter.

Et même, dans ce cas, il faudra que cet « autre chose » assure une « couverture » d'autant plus immédiate et efficace qu'elle

sera reportée sur la frontière; à moins qu'on n'admette la possibilité de laisser envahir tout ou partie de plusieurs de nos départements.

***

Voilà donc les principes directeurs de l'organisation actuelle. Elle doit donc comporter une *armée active* comprenant un certain nombre d'unités à gros effectifs, recevant une forte instruction et maintenues en état parfait d'entraînement et d'homogénéité.

Quelles unités? Celles dont la guerre, après beaucoup de tâtonnements nous a indiqué les types; mais en leur apportant les retouches et les perfectionnements qui étaient envisagés à la fin de la guerre ou que le raisonnement permet de concevoir.

Pouvait-on improviser ou simplement montrer plus d'imagination? Mais, en réalité, personne n'a encore, avec n'importe quel système, imaginé et proposé des unités du temps de guerre et de toutes armes, qui ne soient pas à très peu près celles organisées actuellement dans l'armée active.

Avec quoi et avec qui constituer ces unités?

Avec le *matériel* existant sans cesse perfectionné et remplacé d'après un programme de matériel, qui n'a jamais vu le jour, faute de crédits pour l'appliquer (sauf pour certains armements qu'il est inutile de préciser);

Avec les *effectifs* disponibles : hommes du contingent, militaires de carrière, employés civils, indigènes du Nord de l'Afrique, indigènes coloniaux.

On ne fait pas d'omelettes sans œufs, et *on ne fait pas des unités actives à effectifs renforcés sans effectifs.*

Pourquoi cette organisation serait-elle une mauvaise organisation, *si le nombre de ces unités actives et le total des effectifs disponibles sont en harmonie?*

Mais il est bien évident que si on veut faire une omelette pour douze personnes avec quatre œufs, on n'obtiendra pas de résultat satisfaisant.

C'est ce qui est arrivé quand les effectifs calculés pour nourrir 32 divisions n'ont plus existé, même sur le papier.

***

Mais avant d'expliquer comment cela est arrivé, il ne faut pas laisser s'établir un malentendu.

En effet on a dit aussi : « Quelle hérésie! voilà bien une *armée active*, mais où sont les *réserves*? et quel est ce système qui prétend organiser la *nation armée*, mais qui ne se préoccupe pas des unités de réserve, dont chacun sait qu'elles constituent la partie principale de nos forces? »

Tout cela est spécieux. Encore une fois, peut-être la *Nation armée* peut-elle se passer d'*armée active*, mais elle peut aussi fort bien s'en accommoder. Il est même probable que la présence de forces actives présente toujours des avantages pour organiser la défense du pays en temps de guerre.

Ce n'est pas parce qu'il y aura ou n'y aura pas une demi-classe de plus ou de moins sous les drapeaux qu'il y aura ou qu'il n'y aura pas de *réserves*. Et tous les systèmes qu'on peut mettre en avant pour l'organisation de celles-ci s'accommoderont très bien de l'existence d'unités actives.

Il y a même un raisonnement qui tient parfaitement debout et qui est le suivant : Une unité de réserve vaut incontestablement en principe une unité active; mais elle a, incontestablement aussi, une infériorité sur elle; en temps habituel, elle n'existe pas et la seconde vit. Pour venir à la vie, l'unité de réserve traverse une période délicate de groupement, d'entraînement. Si elle est en l'air, exposée à toutes les surprises, elle court le risque d'être détruite avant d'être en mesure d'agir. Et il est peut-être criminel de lui enlever la *protection* que peut représenter pour elle une bonne unité active qui la *couvre*. En sorte que les meilleurs amis et les plus sûrs défenseurs des « réserves » ne sont pas peut-être ceux qui les tiennent en si grande estime qu'ils les privent de l'aide fraternelle de l'armée active.

Et c'est un raisonnement que les dangers toujours plus redoutables du premier choc et la brutalité toujours accrue des premiers coups donnés, et surtout reçus, renforce de nos jours singulièrement.

On a pu dire aussi : « Vous ne tenez pas assez compte de l'ennemi possible et de son organisation. » Mais il a, lui, une

armée active à effectifs sérieux et entraînée de main de maître. S'il n'en a pas une plus forte, c'est qu'on le lui a interdit. L' « admirable » serait que, n'ayant pas les mêmes difficultés à surmonter, ne connaissant pas la même contrainte, nous renoncions, nous, à notre liberté d'action.

En quoi la présence de forces actives peut-elle nuire à la bonne organisation des réserves? Tout porte à croire au contraire que, pour l'instruction de ces réserves et pour leur mobilisation éventuelle, on doit trouver (et, en fait, on trouve), dans les unités actives, des concours extrêmement précieux et peut-être, pour certaines armes, *indispensables*.

Imagine-t-on par exemple qu'une grande armée aérienne puisse se passer d'un noyau actif plus qu'important?

***

Mais pourquoi, si l'organisation votée par la Chambre est acceptable, — et certains ont le droit de la trouver bonne, — n'a-t-elle pas donné à l'application de bons résultats?

Parce que l'équilibre entre le nombre d'unités à constituer et les effectifs disponibles a été rompu et brutalement rompu;

Parce que, dans ces conditions, l'instruction est devenue impossible;

Parce que l'expérience qu'on a faite d'utiliser en grand les effectifs indigènes en France s'est révélée malheureuse.

En premier lieu, le gouvernement, adoptant les vues du commandement, a voulu constituer trop d'unités du temps de paix, pour les effectifs dont il demandait la libre disposition (service de dix-huit mois).

C'est une longue histoire que les comptes rendus du Conseil supérieur de la Guerre et ceux de la Commission de l'Armée de la Chambre ont enregistrée.

Rapporteur général de cette Commission, je puis affirmer qu'elle a toujours lutté pour obtenir qu'on abaissât le nombre des divisions proposé [1].

J'étais personnellement convaincu que 32 divisions (nombre

1. Il est bien entendu que la division constituait une unité de mesure, entraînant automatiquement l'augmentation ou la disparition de troupes de toutes armes non endivisionnées et entretenues en proportion du nombre des divisions.

auquel on est arrivé après des réductions successives) représentaient pour nos effectifs disponibles un effort maximum et j'ai toujours tenté d'obtenir qu'on choisît un nombre de divisions moins élevé.

Mais, en tout cas, ce total était définitivement arrêté sur les instances du Haut Commandement et du gouvernement, d'après des calculs basés *sur la présence de* 100 000 *militaires de carrière, de près de* 200 000 *indigènes dont un nombre élevé séjournerait en France, de* 30 000 *employés civils nouveaux,* et basés aussi sur l'article 2 de la loi de recrutement qui ne prévoyait *dans aucun cas d'exemption du temps de service.*

Ces calculs ne se sont pas vérifiés : on a accordé aux fils de familles nombreuses, dans certains cas, une exemption de six mois de service. Actuellement, les effectifs primitivement calculés subissent de ce fait une perte de 30 000 hommes.

Nous sommes loin d'avoir 100 000 militaires de carrière, et nous n'avons jamais eu les crédits pour recruter les 30 000 civils. Cette année seulement on a amorçé timidement ce recrutement.

Quant aux indigènes, dont 22 régiments ou l'équivalent étaient utilisés en France, la guerre du Maroc les a tous, ou à peu près tous, rappelés en Afrique du Nord.

Et d'ailleurs pour eux une crise d'instruction, et mieux d'éducation, et une crise de recrutement, s'ouvraient, si graves qu'il fallait convenir sans plus attendre que l'expérience n'était pas satisfaisante. Nous aurions dû sous peu réorganiser de pied en cap notre armée indigène.

***

Il ne faut pas s'étonner après cela que l'application d'un système fort acceptable, et sans doute le meilleur qui puisse être mis d'aplomb dans une période de transition obligée, donne de mauvais résultats.

Même l'effort militaire que nous devons faire au Maroc, après celui que nous avons dû faire dans la Ruhr, a aggravé singulièrement des effets malheureux et inévitables.

Les 32 *divisions de la loi n'existent plus que sur le papier.*

Les corps de troupe sont désaxés, désarticulés. Certains ne sont maintenus à des effectifs convenables qu'en réduisant les autres à un état de maigreur inquiétant.

Dans ces conditions, quelle peut être l'instruction donnée et reçue?

Imagine-t-on la vie des cadres officiers et sous-officiers ne sachant pas depuis sept ans où on les mène, ballottés au hasard des regroupements imprévus, ignorant tout et craignant tout du lendemain, constatant qu'on veut tout baser sur l'emploi des *réserves* sans jamais voter de crédits pour l'instruction des réservistes, en proie à d'inextricables difficultés de carrière, à des inquiétudes familiales, mal payés, et pourtant ayant derrière eux un passé qu'ils avaient justement et honorablement escompté?

Et quand ils veulent faire leur métier, y chercher l'oubli de leur déception et la satisfaction de leur conscience, et qu'ils font pour les instruire l'appel de leurs hommes, il arrive ceci : dans un régiment d'infanterie renforcé, la situation-rapport du 1er mars 1925 indique un effectif total de 2 095 hommes, qui se réduit par suite des absences à 1 942. Mais ce chiffre descend à 1 544 si on tient compte des « momentanément inutilisables ». Et enfin, une fois déduite toute la catégorie des employés divers, on peut trouver 1 118 hommes réellement disponibles.

Un autre régiment, non renforcé, réunit ainsi 564 hommes sur 1 776.

Je sais un bataillon de chasseurs qui, après avoir gratté ses fonds de tiroirs, emmène aux manœuvres 300 hommes. Il devrait en compter 800.

Il faut le dire : *cette situation ne peut se prolonger sans risques graves.*

A ce régime, l'Armée française périra.

Déjà, elle ne remplit plus, bien entendu, les conditions essentielles que j'ai indiquées et qui avaient inspiré sa constitution.

Le péril extérieur que nous courons ainsi est *certain.* Le nier serait aussi inutile qu'il serait vain de l'exagérer. Mais il ne peut aller que croissant.

Le malaise moral est sérieux, profond; ses effets sont

douloureux. Ses répercussions peuvent être plus graves qu'on le pense.

Il faut aviser de toute urgence.

Le peut-on? Et comment?

***

Tout d'abord il faut abandonner cette illusion qu'on peut, en un tour de baguette magique, improviser une nouvelle organisation.

Bien souvent j'ai dû recommencer cette explication très simple : chaque système est obligé de prévoir l'*instruction des troupes*, la *couverture des frontières* et la *mobilisation des armées en temps de guerre*. Le propre du système actuellement en vigueur est de remplir ces trois fonctions essentielles à l'aide des effectifs du contingent annuellement appelé sous les drapeaux. Ce sont les unités actives formées avec ces contingents qui assurent *instruction, couverture, mobilisation*. Si ces effectifs du contingent deviennent insuffisants, et si en même temps les hommes appelés sous les drapeaux n'y demeurent pas un temps assez long, il arrive qu'on ne peut plus former un nombre suffisant d'unités; et aussi que celles qui sont formées n'ont pas la préparation et l'aptitude au combat nécessaires à des unités de couverture.

C'est une autre illusion de croire que l'on fait aujourd'hui des soldats instruits plus rapidement qu'hier. Le bon sens indique au contraire que plus une armée se sert d'un matériel perfectionné et varié, plus il devient difficile pour elle d'en obtenir le rendement maximum. On peut affirmer que vouloir réduire le temps de service et celui d'instruction, et en même temps s'orienter vers un armement toujours plus délicat et plus complexe, est un peu paradoxal. Prendre prétexte de la facilité de l'instruction pour justifier la réduction du temps de service, c'est se servir d'un mauvais argument.

Ceci dit, le service à court terme *est désirable à bien d'autres points de vue*; seulement il est très difficile à réaliser si l'on tient compte des considérations qui font l'objet de cette étude sommaire.

On ne peut raisonnablement croire qu'on y parviendra avant d'avoir imaginé, créé, et expérimenté tout *un mécanisme nouveau d'instruction* et *de mobilisation.*

Ainsi, pour faire toucher du doigt la difficulté, actuellement la mobilisation des corps de réserve est préparée, puis exécutée par les corps de troupe actifs. Si ceux-ci disparaissaient ou que leur nombre devînt très limité, — ce qui sera inévitablement le résultat de toute réduction du temps de service au-dessous de dix-huit mois, — il faudrait de toute nécessité les remplacer par des « centres mobilisateurs » autonomes, dont on commence seulement, sous l'empire du besoin, à faire l'essai, et qui sont bien loin d'être prêts à assurer des opérations si délicates. Et il faudrait en installer un très grand nombre.

Et la couverture? Croit-on que le problème sera résolu en un tournemain et que le remplacement des « divisions renforcées » du système actuel par « autre chose » qui permette de dormir sur les deux oreilles, est une opération facile.

Enfin qu'on veuille bien réfléchir à ceci. Chaque système aboutit en définitive à un « plan de mobilisation » qui permet de passer du pied de paix au pied de guerre. Cette opération est la *raison d'être* d'une organisation militaire. Or, dans l'intérieur d'un même système, s'il s'agit de remplacer un plan de mobilisation existant par un nouveau plan, il faut compter qu'une période de dix-huit mois s'écoulera entre la mise à l'étude du nouveau plan et son entrée en vigueur. Peut-on espérer aboutir à un délai moindre s'il s'agit, en changeant de plan, de changer radicalement de système? Il est plus que prudent de penser que *trois ou quatre années d'adaptation et de transformation seront indispensables.*

C'est donc, en tout état de cause, l'obligation pendant trois ou quatre ans encore de vivre avec l'organisation actuelle.

***

Mais c'est elle qui ne vit plus.

Et j'ai dit pour quelles raisons.

Le mal ne date pas d'aujourd'hui; la guerre du Maroc l'a fait apparaître en accentuant la fièvre dans l'organisme malade, mais les symptômes ont été très vite visibles.

Il y a près d'un an, je demandais, à la tribune de la Chambre, au ministre de la Guerre de faire voter par le Sénat la loi d'organisation et celle des cadres et effectifs, en les aménageant pour mieux utiliser des effectifs déjà défaillants. Puisque les promesses faites — relatives au nombre des militaires de carrière, à celui des employés civils, et à la non-acceptation d'aucune exemption de service — n'étaient pas réalisées; puisqu'on voyait diminuer la valeur de notre armée indigène, il fallait réduire le nombre des divisions. 32 c'était trop; 24 (et peut-être moins) donneraient de fortes unités vivantes et saines. Il fallait à tout prix faire des coupes sombres dans les employés de toutes catégories. Il fallait pousser activement l'aménagement des camps d'instruction et y faire séjourner les divisions.

A ce prix, le rendement de l'organisation pouvait être ce qu'on avait escompté : excellent.

J'ai redit ces choses à la tribune, je les ai récemment répétées à la Commission de l'Armée devant M. Painlevé et M. Ossola.

Il n'y a pas d'autres remèdes à la situation, et il faut agir vite, très vite.

Actuellement, après le départ pour l'Afrique du Nord, où il faudra les reconstituer (même si les opérations du Maroc prenaient fin très vite), de toutes les unités indigènes qui aidaient à former les 32 divisions de la loi, combien peut-on former de ces divisions qui répondent à la définition et au but que j'ai tenté de rappeler plus haut?

Je ne fixerai pas de nombre.

Mais, dût-il être bas, 14, 16, 18, il n'y a pas à hésiter. *Il vaut infiniment mieux moins d'unités, mais vivantes et surtout capables d'agir*, que des unités mourantes et squelettiques vouées à la paralysie.

On peut aussi proposer d'amputer chaque unité existante d'une partie de ses éléments (bataillons, batteries, etc.), dont le noyau subsisterait. Je crois la solution mauvaise; elle ne répond pas à la définition de la « couverture » et elle n'assure pas l'utilisation possible dans des conditions satisfaisantes de la zone rhénane démilitarisée.

Parallèlement à ce regroupement des forces en France,

il est tout à fait nécessaire et urgent de reconstituer toute notre armée indigène du Nord-Afrique. Tout un long article de cette revue ne suffirait pas à exposer cette si grave question. J'invite ceux que ce sujet intéresse à lire et à méditer l'étude capitale qu'en a faite mon ami le colonel Paul Azan, qui commande à Tlemcen le 6e Régiment de tirailleurs algériens[1]. Il expose les causes du mal et indique des remèdes. Qu'il me suffise ici de signaler l'urgence de cette reconstitution de l'armée du Nord-Afrique, et d'indiquer que, si on considère son existence comme nécessaire à la solidité de la défense de la France et de ses colonies, on aura justifié ainsi les *dépenses certainement lourdes* à consentir.

Enfin il faut immédiatement prendre à l'égard des cadres (officiers et sous-officiers) un ensemble de mesures propres à les rassurer et à leur rendre la santé morale et la sécurité matérielle. Avant tout ils doivent être certains qu'aucun départ en retraite prématuré ne sera exigé et que les compensations proposées pour en provoquer seront largement calculées. Il ne s'agit pas seulement de remplir un devoir de justice envers des hommes qui ont sacrifié et continuent à sacrifier à leur pays une si large part de leur liberté, et qui ont été d'héroïques artisans de sa victoire; mais il s'agit aussi de ne pas enlever à la carrière d'officier et de sous-officier le peu d'attrait qu'elle offre encore.

***

Et maintenant sera-t-il suffisant de prendre ces mesures? De toute évidence non.

La loi d'organisation votée par la Chambre est devenue inapplicable. Les effectifs promis font défaut.

Les mesures préconisées ci-dessus permettront d'établir l'Armée en France dans une situation provisoire. Il est possible que le commandement estime qu'il n'aura plus après cette refonte les moyens qu'il avait demandés. Mais, avec les effectifs du service de dix-huit mois, tels qu'ils sont actuellement recrutés et incorporés, avec le nombre actuel de mili-

1. *L'Armée indigène nord-africaine*, par le colonel Paul Azan.

taires de carrière et d'employés civils, on ne peut faire mieux.

A vouloir trop d'unités, on en arrive où nous en sommes, à de la poussière d'unités.

On peut, par un regroupement des unités, les renforcer en effectifs et constituer une force militaire réduite, mais bien organisée, puissamment outillée, vivante et capable de s'instruire et d'agir.

Il ne faudrait pas conclure, de la nécessité où l'on est de modifier si profondément la loi votée à la Chambre, à la faillite du système d'organisation qu'elle traduit. Si on croyait devoir le faire, c'est que je me serais jusqu'ici bien mal fait comprendre.

Le système est bon, mais à condition qu'on ne lui demande que ce qu'il peut donner avec les effectifs dont on dispose.

Et cependant il faut en chercher un autre, et c'est à quoi chacun s'applique.

La grande majorité ne voit pas plus loin que la promesse faite aux électeurs de réduire le service actif à un an. La chute d'effectifs que cette diminution entraînerait conduirait à l'abandon du système actuel où tout, je l'ai indiqué, est basé sur la présence permanente d'effectifs suffisants. Mais enfin il ne suffit pas d'avoir l'ardent désir de réduire le service militaire. Ce désir, tout le monde l'a, et s'il suffisait à tout arranger, pourquoi ne le pousserait-on pas jusqu'au bout, et ne désirerait-on pas qu'il n'y ait plus de service militaire du tout?

Tout le monde s'en accommoderait fort bien.

Mais il faut réduire le temps de service et cependant garder une Armée du temps de guerre capable d'assurer la défense nationale. C'est là qu'est la difficulté, parce qu'il faut alors résoudre en temps de paix un certain nombre de problèmes bien délicats.

Et, s'il est prouvé que le système proposé ne les résoud pas, il n'y a pas de considération électorale qui puisse aller contre cette constatation. Le système est à rejeter.

Il faut cependant en chercher un, s'il est possible de le trouver, parce qu'il demeure en tout état de cause éminemment souhaitable qu'on diminue dans toute la mesure possible la

durée du temps de service actif. C'est le cas de répéter : *toute la durée utile, rien que la durée nécessaire.*

C'est une formule plus vraie et plus sage que celle-ci, que j'entends quelquefois dans les couloirs de la Chambre : douze (ou dix, ou huit) mois de service et pas plus.

Mais il y a une autre raison puissante, déterminante, qui impose la recherche acharnée d'une autre formule d'organisation de l'Armée. A partir de 1935, et pendant cinq ans, les contingents annuels de jeunes hommes de vingt ans s'effondreront. Au lieu de 250 000 conscrits, nous en aurons à peine 120 à 140 000. Pourquoi? Parce que, de 1914 à 1918, le nombre des naissances masculines s'est lui-même effondré dans cette proportion.

C'est à ce moment que nous devrons rentrer dans nos frontières; la France comptera des générations d'hommes au-dessus de quarante ans prématurément vieillis par la guerre, ou décimées par elle, et des classes de jeunes hommes au-dessous de vingt-cinq ans très amaigries. Ce sera une période critique.

Or la formule d'organisation en vigueur actuellement, et qui doit pendant trois ou quatre ans au moins encore obligatoirement demeurer, repose sur la présence d'effectifs importants du contingent.

Alors, en 1934, ou bien il faudra instituer le service de trois ans, ou bien il faudra se contenter d'une Armée plus que squelettique, agonisante, ou bien il faudra avoir imaginé et mis en application une nouvelle organisation.

***

Laquelle?

La réponse est difficile et je ne me charge pas de l'apporter aujourd'hui.

Mais on peut déjà déterminer certaines conditions auxquelles elle devra satisfaire et signaler les difficultés à vaincre et les précautions à prendre.

Il serait aussi malhonnête de déclarer que les difficultés sont insurmontables, qu'il serait puéril et dangereux de vouloir les ignorer.

Si l'on est conduit à conclure que la solution est difficile à trouver, on aura indiqué pourquoi personne n'en a encore

apporté de satisfaisante. Et on aura peut-être aidé aux recherches et aux études entreprises un peu partout.

En premier lieu, s'il est souhaitable de changer de formule, est-il possible de changer de but à poursuivre?

Il faudra bien répondre aux questions qu'on posait au début de cette étude :

Peut-on envisager d'abandonner sans défense une partie si faible soit-elle du territoire national, colonies comprises bien entendu?

Est-il indispensable de posséder une « couverture » solide, infranchissable, pour couvrir des territoires qu'on est résolu à ne pas abandonner sans les défendre?

Cette « couverture » doit-elle être immédiatement prête à agir, ou bien dans quel délai doit-elle être prête à agir?

Veut-on utiliser dans certaines conditions prévues les avantages offerts par l'existence de la zone rhénane démilitarisée, ou bien les abandonnera-t-on?

Voilà le *cœur du problème.*

Pour moi, je me refuse à répondre à ces questions autrement qu'il y a été répondu jusqu'ici.

Et c'est dans ces conditions que sont exposées les considérations qui suivent.

Une fois les réponses faites, il faut alors juger à l'épreuve des nécessités qu'elles créent les systèmes proposés.

Le général Nollet, par exemple, en a défini un, dont la caractéristique essentielle est une utilisation tout à fait nouvelle de l'armée active.

Il a très clairement exposé sa conception, ici même, le 15 juin, dans les termes suivants :

b) La guerre doit mettre en jeu toutes les ressources du pays.

Mais la faiblesse de nos contingents annuels d'un côté, et de l'autre des nécessités politiques, budgétaires, etc., limitent de manière assez étroite les forces actives qui peuvent être entretenues en temps de paix. Dès lors, on ne peut plus songer à mener la guerre avec une armée que complètent les réservistes; les masses des réserves formeront essentiellement l'armée de bataille.

Quel sera, dans cette conception, l'emploi de l'armée active à la mobilisation? Deux thèses viennent ici s'affronter. On peut engager l'armée du temps de paix après l'avoir renforcée de réservistes, suivant le mode généralement admis, et constituer derrière elle de nombreuses

formations avec les seules ressources d'encadrement des réserves — ou bien répartir l'armée active entre les diverses formations de guerre de manière à en augmenter la valeur moyenne initiale.

Dans le premier cas la masse de l'armée nationale devra, avant de s'engager, acquérir une cohésion première qui demandera plusieurs semaines. Pendant ce temps, l'armée active supportera seule tout le poids de la lutte. Ce sera la succession des efforts, tant de fois condamnée durement par l'expérience.

Dans le second cas, toutes les unités auront initialement un encadrement *leur permettant de s'engager sans retard.* La succession des efforts sera évitée. *Mais des mesures spéciales doivent être prises pour les unités dont les missions exigent des capacités manœuvrières développées ou une action immédiate.*

Le projet que j'ai déposé est basé sur ce second système. S'il prévoit les *indispensables exceptions* dont il vient d'être question, *il admet,* en thèse générale, *que l'armée active se fond à la mobilisation dans l'armée de bataille,* afin d'en faciliter la mise sur pied et la cohésion, et de lui assurer un encadrement initial suffisant. Véritable conservatoire des arts et traditions militaires, l'armée active apporte aux formations de guerre l'appoint de sa technicité supérieure et de sa haute valeur morale.

J'ai tenu à citer le passage tout entier, parce qu'il est comme la marque de fabrique du système proposé.

Encore une fois, je suis sans parti pris, mais je déclare tout net que ce système me paraît dangereux. Je crois que la mission de *couverture* ne peut être utilement remplie et à temps que par des unités existantes en temps de paix. A plus forte raison je demeure convaincu que cet emploi nouveau de l'armée active ne permettrait pas l'utilisation des avantages que nous pouvons retirer de l'existence de la zone rhénane militarisée.

Est-il utile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut? Qu'on ne me fasse pas dire que l'armée active va toute seule s'en aller courir les aventures; qu'on ne conclue pas aussi qu'à partir du moment où il y a une armée active il n'y a plus de troupes de réserve.

Le général Nollet est bien trop averti, lui, pour dire ou penser ainsi; mais d'autres l'écrivent et le répètent. Les partisans aveugles du service d'un an ont besoin de croire dur comme fer à la possibilité d'employer ainsi que le propose le général Nollet l'armée active. Leur système ne tient pas sans cela. Et même certains nient le besoin des forces actives.

Mais qui ne voit que, plus le temps de service militaire est réduit, et moins l'armée active est capable de jouer le rôle que veut lui confier le général Nollet : d'abord parce qu'elle est très peu nombreuse en face de la masse énorme des réserves; ensuite parce qu'elle est toujours occupée à s'instruire et qu'elle l'est à peine de façon suffisante pendant de courtes périodes.

Il ne faudrait pas en venir cependant à laisser cette masse énorme des « réserves », si dure à mouvoir dans les premiers temps de son rassemblement, exposée aux pires dangers. Ce serait une bien autre aventure que celle à laquelle on prétend soustraire l'armée active.

Qu'on remarque bien que plus l'appel fait aux formations de réserve est généralisé, plus devient évidente la nécessité de leur assurer, par une plus forte et plus solide couverture, le temps et l'espace pour se réunir en sécurité.

La vérité est celle-ci : avec un service réduit la grande difficulté est d'obtenir une « couverture » infranchissable.

Ce n'est pas à mon avis par le système proposé par le général Nollet qu'on la surmontera; et la forte diminution qu'on est obligé d'envisager des régiments ou unités indigènes stationnés en France est bien faite pour rendre la solution de ce problème essentiel plus difficile à trouver.

***

Certains pensent que cette solution serait plus aisée à découvrir si nous possédions tout le long de notre frontière vulnérable une zone fortifiée, sorte de ligne Hindenburg.

Certainement une *couverture* appuyée sur une telle ligne serait très forte, et par voie de conséquence l'existence de cette zone fortifiée permettrait d'envisager, pour la constitution et le rassemblement des unités de « couverture », des solutions assez hardies.

Mais d'abord on doit remarquer que, si, dans une certaine mesure, on peut ainsi aider à résoudre la question « couverture », on ne résoud nullement celle qui concerne l'utilisation de la zone rhénane neutralisée.

Je ne vois pas du tout par exemple comment la construction de cette ligne fortifiée de Belfort à Lille, permettrait avec un système analogue à celui proposé par le général Nollet des opérations utiles et en temps utile sur le Rhin.

A moins qu'il ne soit entendu que la phrase dont il s'est servie : « Mais des mesures spéciales doivent être prises pour les unités dont les missions exigent des capacités manœuvrières développées ou une action immédiate », ne devienne la règle pour un grand nombre d'unités. Ce serait alors créer une armée active qui ne se dissocierait pas, à côté d'une autre plus faible, qui, elle, se dissoudrait dans les réserves.

Quoi qu'il en soit, cette zone fortifiée est souhaitable à tous points de vue et des études ont été faites depuis 1921 pour en imaginer le dessin et le profil.

Mais l'addition est salée, et l'entretien d'une telle zone ruineux. Il suffit, pour en convenir, d'évoquer la fragilité devant les intempéries des plus solides lignes du front de 1918.

La fortification coûte si cher que nous ne sommes pas capables d'entretenir au moins les parties existantes de cette future zone; par exemple : les grandes « Feste » allemandes de Strasbourg, de Metz, de Thionville, destinées inmanquablement à devenir les points d'appui capitaux de l'ensemble.

Depuis la fin de la guerre, notre organisation défensive est restée dans l'état où elle se trouvait au 1er décembre 1918, dans l'attente d'une refonte de toute notre organisation militaire, et cette attente dure depuis bientôt sept ans!

Depuis bientôt sept ans, les services locaux du Génie, auxquels places fortes et ouvrages sont confiés, voient ces places et ces ouvrages se délabrer, crouler, devenir des amas de ruines sans qu'aucun crédit leur soit alloué pour procéder aux travaux les plus indispensables; car un programme relatif aux fortifications ne peut être élaboré que lorsque notre organisation militaire d'ensemble sera définitivement arrêtée.

En attendant cette organisation militaire de demain, nos ouvrages détruits ou bouleversés par les Allemands, abandonnés à eux-mêmes, voient leurs décombres livrés au pillage car le personnel chargé de la surveillance est insuffisant pour assurer cette lourde tâche; les ouvrages intacts, et en particulier les puissantes *Festungen* de la Lorraine recou-

vrée, se détériorent et perdent chaque jour de leur valeur défensive.

Les services locaux du Génie responsables, qui s'efforcent surtout de faire respecter les zones de servitude autour des places ou ouvrages, voient leur activité absorbée par la procédure ingrate et compliquée dans laquelle les engagent les innombrables infractions relevées à ce sujet. Car la population ne comprend pas (à Reims par exemple) la nécessité de respecter des zones de servitude autour des forts détruits de fond en comble et qui ne seront pas rétablis!

Cet état de choses, si fâcheux même en ne se plaçant qu'au seul point de vue financier, ne peut pas durer plus longtemps.

Si on ne veut pas être obligé de consacrer, dans un avenir rapproché, des sommes considérables à la remise en état d'une fortification qui perd de jour en jour sa valeur suivant une progression des plus inquiétantes, il est indispensable qu'une décision intervienne *au plus tôt* en ce qui concerne l'organisation défensive du territoire, et cette décision ne peut logiquement intervenir que lorsqu'il aura été procédé à cette refonte d'ensemble, depuis si longtemps réclamée, qui doit enfin poser les bases nouvelles de toute notre organisation militaire.

***

Le plus sûr moyen de parvenir à une solution du problème (que je me suis efforcé de bien poser) de la *couverture* et d'une *action éventuelle en Rhénanie*, chacun l'entrevoit et l'indique.

Il faut avoir *beaucoup de militaires de carrière*. Si on en possédait assez pour pouvoir constituer les forces permanentes nécessaires aux missions de couverture ou éventuelles en Rhénanie, tout deviendrait bien plus facile.

Les hommes du contingent seraient appelés le temps suffisant pour recevoir une solide instruction; ils seraient ensuite maintenus dans cet état par de fréquentes périodes; et on pourrait envisager par des procédés à déterminer une bonne préparation et un entraînement suffisant des réserves.

On aurait, c'est l'essentiel, la certitude que le rassemblement de ces réserves se ferait le cas échéant sans risques

mortels, et qu'on disposerait du temps et de l'espace nécessaires pour leur donner la vie avant de les exposer aux dangers du champ de bataille.

Combien faudrait-il de ces militaires de carrière? Certainement beaucoup, car ils seraient indispensables non seulement dans les troupes de couverture, mais aussi dans les centres et Écoles d'instruction, dans les centres de mobilisation, pour la constitution d'une armée de défense des Colonies et de l'Afrique du Nord, pour l'encadrement dans une proportion à déterminer des réserves.

On le voit, les besoins sont considérables.

Et les ressources? Elles sont limitées.

Jadis, le cabinet de M. Berteaux, où avaient été réunis d'excellents renseignements, fixait, je crois, entre 130 et 140 000 le maximum des militaires de carrière que la France pourrait recruter.

Peut-être un effort résolu pour créer un courant d'engagés à court terme (quatre ans) réussirait-il, si les avantages promis et les débouchés assurés étaient heureusement déterminés. C'est une expérience à faire plus largement encore que ne l'a tentée la loi de recrutement de dix-huit mois.

Pour les sous-officiers, il est essentiel que, persévérant dans la voie ouverte par cette loi, on leur offre une carrière présentant les mêmes garanties que celle d'officier.

J'ai dit en ce qui concerne ces derniers l'absolue nécessité de mesures urgentes, et il faudrait aussi, par des mesures neuves et hardies qui ont été envisagées par le général Nollet, enlever de la rigidité à leur carrière, leur laisser la liberté de la quitter plus tôt ou momentanément dans des conditions très libérales.

Une heureuse proportion d'officiers de grades élevés et bien payés aiderait beaucoup à rétablir un courant de recrutement qui va s'affaiblissant.

Un corps d'employés civils nombreux aiderait certainement aussi à définir la solution cherchée, car il rendrait les militaires de carrière à leur véritable destination; en même temps on leur ouvrirait ainsi des débouchés, lorsque leur contrat expirerait.

Eh! dira-t-on, mais voilà une armée de métier, ou quelque

chose qui y ressemble fort! Certainement, et cela n'est pas sans présenter des inconvénients bien connus.

Mais en France, compte tenu des nécessités et des obligations politiques dont j'ai rappelé une partie, il n'est pas possible d'organiser le pays pour le temps de guerre sans entretenir en temps de paix une certaine quantité de forces permanentes.

Actuellement nous avons une armée active composée en majeure partie d'hommes du contingent et pour le reste de militaires de carrière.

Si les hommes du contingent disparaissent, il faut bien faire appel aux militaires de carrière.

En 1935, il faudra trois classes maintenues sous les drapeaux (service de trois ans) pour y réunir les effectifs que procure actuellement le maintien d'une classe et demie (service de dix-huit mois).

Alors, il faudra bien choisir.

***

Je n'ai pas promis d'apporter une solution, mais quelques éléments d'une solution.

Les difficultés sont sérieuses, on le voit, et ceux-là sont bien imprudents qui promettent un « service réduit » sans même savoir à quelle sauce ils l'accommoderaient; ou en sachant que les ressources disponibles seraient insuffisantes pour satisfaire les besoins les plus exigeants de la défense nationale.

M. Painlevé a condamné cette manière de faire devant la Commission de l'Armée de la Chambre. Qu'il persévère dans ces intentions.

J'ai indiqué que le départ de France des unités indigènes qui y étaient stationnées rendait le problème plus difficile à résoudre. Cela saute aux yeux, puisque ce départ provoque une chute brusque des effectifs de la « couverture ».

Mais la complication qu'il entraîne est encore plus grande, car c'est toute l'organisation : recrutement, instruction, mobilisation, de l'armée indigène de l'Afrique du Nord qui est à refaire.

Dans un système qui groupera les forces métropolitaines d'après de nouvelles formules, il faudra imaginer une exten-

sion des forces coloniales destinées à la défense de notre empire d'outre-mer. La démonstration de cette nécessité se fait brutalement sous nos yeux.

En sorte qu'un système à venir pourrait bien comporter une armée de métier aux frontières, une armée d'instruction en France, une armée africaine et coloniale. Et cependant il faudra aussi de toute nécessité assurer l'interpénétration de ces trois organismes.

Eh bien, on peut affirmer qu'on n'aura pas tout cela, en prenant simplement la loi de recrutement actuelle et en y mettant à la place des trois mots : dix-huit mois, les deux mots : douze mois.

Cette substitution simpliste est excellente pour les affiches électorales. Elle serait criminelle si ceux qui la proposent égoïstement pouvaient en mesurer les conséquences.

Elle laisserait sans réponse les graves questions posées au cours de cette étude.

Elle n'apporterait pas davantage de solution pour un ensemble de réformes indispensables à réaliser, par exemple :

Couverture d'un grand nombre de points sensibles à l'intérieur du pays;

Organisation toute nouvelle de la D. C. A. (Défense contre les attaques aériennes);

Création de zones fortifiées, de camps retranchés conçus d'après des principes neufs. Les fortifications de Paris ont été abattues parce qu'elles ne servaient plus à rien, mais Paris est-il défendu contre une attaque aérienne massive?

Et encore bien d'autres réformes ou créations!

***

Il y a, on le voit, du pain sur la planche pour tous ceux qu'intéressent ces problèmes.

Pour les résoudre, il faut nécessairement deux choses :

D'abord sauver ce qui existe et qui menace ruine. J'ai essayé d'indiquer quelques remèdes à prendre de toute urgence.

Ensuite *préparer des matériaux pour construire autre chose.* Seulement ici il faut agir loyalement, et il ne faut plus s'amuser à promettre le service d'un an et à refuser ensuite

les crédits pour les camps d'instruction ou pour le recrutement des cadres et des militaires de carrière.

Pas plus qu'il ne faut recommencer la facétie qui consiste à déclarer qu'on n'utilisera plus que des unités de « réserve » et à refuser les crédits pour instruire les réservistes. C'est pourtant le tour que le « Cartel » a joué à M. Painlevé et à M. Ossola le 11 juillet dernier.

Ce serait risible, si ce n'était si sérieux; car enfin quoi de plus criminel, je ne vois pas d'autre mot, qu'accepter le risque (il est à la vérité pour d'autres) d'exposer au feu devenu si meurtrier des réservistes mal ou pas instruits?

Et puis aujourd'hui rien de ce qui touche à notre sécurité ne peut prêter à sourire. Nous avons acheté trop cher le peu de garanties de sécurité qui nous restent.

L'histoire nous donne un peu durement une leçon qu'elle a déjà donnée aux peuples dont la victoire a fait un objet d'envie : malheur à eux s'ils s'abandonnent.

Nous avons été accusés d'être des militaristes impénitents. Une audacieuse et mensongère propagande a semé cette calomnie par le monde.

Et il n'est pas bien sûr, lorsqu'une étude sur notre organisation militaire défensive paraît dans une revue française, que cette propagande ne s'en emparera pas.

Il lui faudrait cependant quelque audace pour trouver ici les éléments de ses mensonges habituels. Nous avons donné des preuves plus qu'éclatantes de notre amour de la paix. Et nos armements, ces « armements qui menaçaient le monde entier », révèlent à l'épreuve, aux épreuves qui nous sont imposées, leurs insuffisances et leurs imperfections. On dit que nous dépensons trop pour eux et cependant c'est pour avoir réduit sans cesse nos budgets militaires que nous n'avons plus de Marine, et que les effectifs de notre Armée ne correspondent plus au nombre de ses unités.

Et nous usons du vieux matériel et des stocks de munitions que nous ne remplaçons pas.

Non, on ne peut rien nous reprocher; mais peut-être pouvons-nous déjà nous reprocher quelque chose.

JEAN FABRY

LES DRUSES[1]

II

Un flot de sons monotones et gutturaux résonnent avec une âpreté lugubre dans l'immense caserne évidée. Et parce que l'aube éclaire à peine ma pyramide de toile, dressée au centre de la carcasse de basalte, je m'imagine un colloque infernal entre Ramsès II, venu jadis à Souéda avec ses chars d'assaut, et ce géant d'Og de Basan qui s'est laissé battre par les enfants d'Israël, en bas, sur la plaine de Derāat.

Mais non! mais non! c'est beaucoup plus récent; car maintenant j'entends distinctement des *kyrie eleison* prolongés et des sourds *Amine*.

Alors, ce ne peut être qu'une oraison funèbre, psalmodiée en grec et en araméen, à la fois, pour l'âme idolâtre et juive de l'incestueuse et charmante Bérénice de Titus.

Puis, parfaitement éveillée, je me souviens que c'est dimanche et que l'on nous avait annoncé une messe en arabe. En effet, je vois, perdu dans une salle délabrée, un pauvre diable de prêtre melkhite qui officie tout seul devant une petite table ornée de deux chandeliers en fer et d'un crucifix en cuivre.

A côté, adossé contre un long fusil Mauser, une cartouchière et un *khourge*, le bissac à gaies couleurs et pompons effilés de tous les voyageurs syriens.

Autour de l'autel quatre ou cinq mercantis chrétiens, en

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

costume de Bédouins, la tête enveloppée du blanc voile pastoral, dont ils tiennent la double corde noire entre leurs mains, comme nos chrétiens tiendraient leur chapeau.

Les Druses ayant enlevé les planchers des étages supérieurs, cela fait une haute nef de cathédrale d'où la lumière tombe, cruelle, de toutes les fenêtres superposées, sur ce petit groupe de fidèles des âges primitifs, agenouillés dans les gravats, et qui serait certainement touchant, si l'on ne voyait, sous les flottantes robes d'ange, des bottines américaines munies de rondelles de caoutchouc.

Le prêtre, lui aussi, aurait, dans son collier de barbe noir, un doux visage d'apôtre basané, sans l'énorme tiare de foire qui tombe sur ses yeux rougis, de pauvres yeux aveuglés par ce jour criard, fatigués de la dure chevauchée à travers les laves.

C'est le Père Ibrahim qui habite un village chrétien de l'autre côté du djebel Druse. Il a dû se lever bien avant l'aurore, et faire quatre heures sur sa *guidiche* (haquenée), fusil au dos, khourge en croupe, à travers l'escarpée et dangereuse montagne pour saluer « la chrétienté » assemblée à Souéda et sanctifier l'armée française.

L'armée française! la nation protectrice des Catholiques! Pensez donc! Depuis qu'il sait son arrivée, il en est tout bouleversé. Il a fait laver son aube et sa nappe d'autel; de ses propres mains il a fourbi ses chandeliers et son Mauser. On lui a dit qu'il y avait trois mille soldats! D'émotion, il n'a pas dormi cette nuit : *Ya Rabbi* (ô Créateur!), oserait-il dire sa messe devant trois mille soldats!

Et le voilà devant l'armée française! Pauvre Père Ibrahim, je sens sa déception consternée. Elle n'est donc pas française, l'armée française! ni même catholique! Qu'est-ce que c'est que tous ces nègres qui regardent par les fenêtres sans carreaux, comme s'ils assistaient à quelque manigance de leur sorcier? et ces tirailleurs algériens, ces spahis marocains qui viennent jeter un coup d'œil dédaigneux, stupéfaits que des « Bédouins » fassent le signe de la croix, et scandalisés que des gens qui parlent la langue de leur Prophète ne soient pas Musulmans.

Quant aux rares soldats de la coloniale, ils n'ont jamais

été très dévots; cela les amuse d'entendre un curé barbu officier en « charabia » et d'en haut, de la fenêtre de la « popote » qui plonge sur la salle démolie, une voix de Parisien résonne : « Non mais, sans blague, on dirait une messe noire! »

La litanie est terminée. Alors, prenant sur sa table un vieil Évangile, le prêtre, après l'avoir baisé pieusement, le tend à un de ses paroissiens en costume nomade, qui le baise à son tour, s'agenouille, et pose le livre ouvert sur sa tête, en le tenant de ses deux mains, comme s'il s'abritait sous un toit.

Cela fait rire les Sénégalais.

Oh! le navrant regard du Père Ibrahim. Être venu pour cela! Il est si triste qu'il semble ne plus pouvoir continuer sa messe. Mais il n'est venu que pour cela. Alors il se reprend. Il exagère même. D'une voix de plus en plus forte, de plus en plus gutturale, s'encourageant de gestes qui font envoler ses manches noires, il lit le texte saint où je crois reconnaître le Sermon sur la Montagne.

Et je songe que c'est dans cette même langue presque — l'araméen d'alors ressemblait à l'arabe d'aujourd'hui — que Jésus prononça les divines paroles d'amour qui s'envolaient sur la mer de Galilée. Sans doute, murmurées dans quelque sombre crypte ou énoncées à l'ombrage d'un térébinthe, elles nous eussent touchés angéliquement, mais, ici, dans cette caserne turque livrée aux agitations, l'arabe prend des résonances si rauques qu'il paraît agressif et barbare.

On croirait des imprécations que ce prophète à tiare lance contre les murs de basalte; je pense aussi aux malédictions dont nous anathématisent les pontifes druses dans leurs *kilwats* mystérieuses... Après tout il dit peut-être des choses terribles. Les Sénégalais superstitieux se détachent des fenêtres en grappes noires; les Algériens, les Marocains, les Français impressionnés s'en vont aussi, et, quand le prêtre a terminé, il ne reste plus que les mercantis, quelques officiers et moi.

Alors, tristement, il enlève ses vêtements sacerdotaux, plie son aube blanche lavée d'hier, y enveloppe son Évangile, en fait un petit paquet qu'il glisse dans une des poches de sa besace bariolée et sauvage, tandis qu'il fourre dans l'autre ses chandeliers en fer et son crucifix en cuivre.

La cartouchière et le fusil au dos, il va pour enfourcher sa guidiche, lorsqu'arrive le colonel.

— Excusez-moi, monsieur le curé; le dimanche on a tant de choses à vérifier. Mais vous restez bien à déjeuner avec nous?

Le père Ibrahim secoue la tête : ses ouailles l'attendent. Les laisserait-il sans messe dominicale?... Et puis le soleil... quatre heures de chevauchée... il fera brûlant... et le prêtre s'éloigne, un peu consolé quand même, parce que le Colonel l'a appelé « monsieur le curé » et invité à déjeuner.

Je le regarde, suivi de ses paroissiens, qui lui font avec leurs longues robes et leurs voiles blancs un apostolique cortège.

A Souéda, ils le quittent pour revenir conclure les marchés avec l'armée. Le Père Ibrahim s'enfonce seul dans la montagne, et, longtemps, nous voyons tourner entre les rochers gris, le khourge aux vives couleurs qui contient les ornements sacerdotaux, et le canon fourbi de son Mauser, qui luit dans son dos.

Nous aussi nous descendons à Souéda, accompagnés de quelques officiers de spahis, dont les sloughis amenés de Palmyre bondissent comme des arcs devant nous. Un seul reste à côté de son maître, en poussant de temps en temps un petit cri plaintif. La belle bête du désert, ignorant les fils barbelés, s'est crevé un œil, hier, en s'y jetant; alors, maintenant, elle n'ose plus s'élancer avec les autres, craignant toujours quelque nouveau piège d'un monde où l'on vit avec des civilisés.

A l'entrée de la ville, une immense *birquet*, piscine en pierre basaltique, construite, paraît-il, par Hérode le Grand pour les naumachies de la légion gauloise. Les mulets de notre artillerie s'y abreuvent, et nos Sénégalais qui lavent leur tunique, semblent des hauts-reliefs taillés dans les blocs de granit.

Souéda, la « petite brune », nous semble peu attrayante d'abord. Une large chaussée romaine fait paraître plus misérables les cubiques et mornes maisons druses, enlaidies encore par un revêtement bizarre et malodorant : galettes pétries de bouse de vache et de paille et plaquées humides contre les murs, pour y durcir au soleil. Quand elles sont séchées, elles tombent d'elles-mêmes et les fillettes viennent les ramasser. C'est là l'unique combustible de toute cette

Auranitide jadis chantée pour ses chênes et réalisant la menace du prophète Ezéchiel :

Je te donnerai des excréments de bœuf et tu feras ton pain dessus.

Au centre de la ville, une autre piscine, profonde comme une citerne, toute en pierres de lave et encaissée entre des maisons noires comme elle. Jadis, sans doute fut-elle alimentée par la source repérée hier. Maintenant la pluie seule l'abreuve, aussi son fond est-il à peine couvert, et il faut nous pencher au bord de ce puits infernal, pour voir dans son abîme se refléter un petit bout de ciel. Un pan, d'ailleurs, de la maçonnerie s'est éboulé; les pampres d'une courge y courent et s'y épanouissent avec leurs larges calices d'or tout bourdonnant d'abeilles. Et je ne connais rien de plus tristement charmant que ce manteau d'étoiles frissonnantes jeté dans ce coin d'ombre et d'oubli. L'autre côté de la piscine est, au contraire, très animé; un abrupt escalier de dalles vétustes descend jusqu'au bas, et comme c'est l'heure du puisage d'eau, c'est un continuel va-et-vient de petites *Daraziatis* (féminin de druse) la tête surmontée d'un hennin et enveloppée d'un long voile, légèrement passé au bleu comme un nuage céleste. On dirait une échelle diabolique où montent et descendent des anges. Les sloughis sont descendus aussi; à les voir bondir parmi ces mousselines médiévales, on dirait des châtelaines et leurs lévriers, enfermés au fond d'un puits maudit.

En continuant notre chemin nous passons devant un prétoire romain où s'encastre encore une inscription grecque, arrivons devant un propylée dont les piliers tiennent en équilibre un arc, par je ne sais quel prodige. Sur son fronton, Dionysos, le dieu de ces lieux, entre Vénus contemplant dans un miroir sa propre beauté, et Aphrodite se mirant dans les yeux du bel adolescent. Plus loin un portail magnifique, puis, emprisonnées dans les maisons, de fines sculptures et de délicates colonnes, exquises survivantes d'un passé artistique, qui se seraient laissées surprendre par des blocs barbares.

Mais la maison la plus stupéfiante est celle du chef rebelle d'alors et d'aujourd'hui, Sultan Attrache. Il l'a construite en

razziant tous les monuments anciens du djebel Druse, comme il razziait les tribus, en assemblant pêle-mêle leurs vestiges, les consolidant avec n'importe quels matériaux de pierre ou de terre sèche, de façon que ce soi-disant « palais », orgueil des habitants de Souéda, les Dionysiaques, me fait l'effet d'une cervelle druse, avec tout ce que les religions successives des siècles y ont déposé de confuses idées et encrassantes alluvions. On y trouve des colonnes de tous les styles, soutenant des frises de toutes les factures; des tambours employés à la place de chapiteaux; un chapiteau évidé servant de margelle au puits; un baptistère byzantin, d'auge aux chameaux; des aigles romaines s'éploient au-dessus du harem du pacha, et pour enfourcher sa jument, il montait sur une cippe, qui atteste que la IIIe légion Gallica tenait garnison dans la Batanée, construisant des routes et des aqueducs. Et nous sourions en pensant que nos si blancs ancêtres remplissaient en somme, dans les colonies romaines, le rôle de nos Sénégalais.

Naturellement le pacha et ses acolytes sont en fuite de l'autre côté de notre frontière, en Transjordanie.

Aussi ne vois-je que les membres féminins de la famille. Dès que mes compagnons ont tourné le dos, une porte s'entre-bâille et l'on me fait des signes. Je laisse partir les mâles, et je remonte vers la galerie, où sous les aigles latines — on songe aussi aux aigles de Napoléon — m'attend une vieille *Darazia* de noble visage, mais la mine abattue et les yeux rougis. C'est la mère du rebelle. Elle me fait entrer dans la pièce garnie, — luxe suprême — d'une armoire à glace incrustée de nacre, d'un lit de cuivre, d'autant plus haut sur pattes, qu'hier encore tout le monde couchait sur le sol, d'horribles vases de foire et d'un ... phonographe. Deux femmes, plus jeunes, tristes comme elle, les sœurs du pacha, qui m'assurent de leur amitié pour la France, me baisent la main, me supplient d'intervenir pour elle auprès du « Coulounel Boulet » et du génoural Rouroug (Gouraud). Dans un coin de la pièce, assise par terre, une toute jeune femme à joli hennin qui tend le sein à son poupon.

Elle aussi paraît chagrine, mais, lorsque je m'approche d'elle pour regarder son bébé, vite elle l'enveloppe de son voile

bleuté, et détourne obstinément la tête. Je comprends que c'est l'épouse de Sultan Attrache et son fils, et sa farouche fierté n'est pas pour me déplaire.

Dans une pièce attenante, à peine garnie, d'autres femmes, et parmi elles une jeune fille, — les filles ne portent pas le hennin — en train de tisser un tapis. J'ai remarqué, en causant avec la mère et les sœurs du rebelle, qu'à certains moments la tisseuse faisait un geste vers sa tête, s'arrachait quelques cheveux et les nouait dans la trame, avec ses laines. Intriguée j'en avais demandé la raison. C'est ainsi que l'on procède toujours dans le djebel Druse pour un « tapis de noce », don de la jeune mariée à son époux. Cela porte bonheur, paraît-il, que « Sidi » marche sur les cheveux de sa femme, et je ne puis m'empêcher de penser aux « tapis d'amour » que tissaient pour le roi Salomon les filles de Jérusalem. C'étaient probablement aussi des « tapis capillaires », l'offrande de ce que la femme a de plus voluptueux pour un Oriental. Mais je songe aussi qu'il faudrait une véritable forêt de cheveux si l'on ne veut s'en dégarnir la tête, comme, de ses chênes, la montagne de Basan.

Cette tisseuse-ci paraît en avoir de superbes; j'aimerais m'en convaincre; complaisamment elle ôte sa mousseline, mais lève vers moi des yeux si désespérés et si luisants de larmes, que j'en suis toute émue. Puis, subitement, effondrée sur son tapis de noce propitiatoire, elle éclate en sanglots.

Alors, les autres se mettent à pleurer et gémir aussi des *wéli* et des *wéli* (hélas! hélas!)

On m'explique enfin que son fiancé est parti et qu'on ne sait pas quand il reviendra.

Je devine qu'il est là-bas, en Transjordanie, avec les rebelles, et que la pauvre craint déjà, elle qui voudrait tant le voir poser ses pieds nuptiaux sur cette trame où se nouent ses cheveux, qu'il ne se balance, lui le beau cavalier, un jour prochain, enlacé d'un écheveau fatal, entre ciel et terre.

Tout impressionnée encore de cette scène émouvante, je vais rejoindre sur la place mes compagnons. Justement un des officiers m'explique l'ancien forum : là-bas sur cette élévation, la curie; en face, ce monceau de ruines, l'ancien

temple de Dionysos, devenu la basilique de Saint-Bacchus, comme l'attestent encore les innombrables rinceaux de grappes et de pampres sculptés, et là-bas, la *Medafah*, la *maison d'hôtes*, caravansérail gratuit, particulier à tout le Haourane, où l'hospitalité est, après le courage, la plus grande vertu; le plus modeste village possède sa *medafah* qui subsiste aux frais de la communauté, quand quelque *cheikh* généreux ne se fait un titre de gloire de s'appauvrir en l'entretenant sur sa cassette.

Ces maisons d'hôtes existaient déjà sous la domination romaine; car on a retrouvé à Souéda, et peut-être encastrée dans les blocs de la *Medafah* actuelle, l'inscription suivante, datant du règne d'Alexandre Sévère et rédigée par le légat de la Batanée :

Si quelque soldat ou voyageur veut entrer de force chez vous; écrivez-moi pour obtenir réparation. Vous ne devez rien aux étrangers; puisque vous avez fondé une *maison d'hôtes* pour les recevoir, vous ne pouvez être contraints de les recevoir dans votre maison. Placez cette lettre à l'endroit de votre ville où elle sera le plus facile à lire, afin que nul ne puisse s'excuser en invoquant son ignorance.

— C'est admirable, — me dit l'officier, — le soin que prenaient de leurs colonies les Romains. Leurs légats, au courant des usages du pays, s'occupaient eux-mêmes des moindres détails! Ah! si nos délégués en faisaient autant! et n'est-ce pas stupéfiant de penser que leurs moindres villes étaient pourvues non seulement d'aqueducs, de piscines, d'une citadelle et d'un temple, mais encore d'un cirque, d'un théâtre, d'un hippodrome! Ainsi, cette Dionysas, qui n'était pourtant pas une capitale, avait tout cela, et ses remparts couraient fort probablement ici, entre le forum et la piscine à naumachies. Cette plate-forme, où sont assemblés ces Druses, est probablement le reste de leur poste de vigie.

Nous y montons par de hautes marches formées avec des colonnes renversées. C'est une sorte d'aire, où tous les beaux esprits de Souéda se sont donné rendez-vous, autour d'un gigantesque chaudron posé sur trois blocs de basalte et dans lequel cuit le *bourghoul*, ce plat national du Haourane.

Assis sur une natte, à l'ombre d'un figuier, des « initiés », le turban plaqué autour du front comme une compresse de

blessé, — pour se différencier du joli turban musulman enroulé, — et, accroupis sur les dalles, des « profanes », des ignorants, beaucoup plus d'ignorants, dont la coiffure consiste, comme celle des Chrétiens, en un voile blanc, maintenu autour du front par une double corde noire, couronne des Nomades, autrefois en poils de chèvre, aujourd'hui tressée avec une espèce de coton raide et lustré, laide comme un rond de boudin, rond appelé *aghale*, ce qui fait dire à un des officiers « que dans ce pays tout le monde a la gale ».

Debout, devant le chaudron, dans une attitude des plus graves et des plus rituelles, long et sec comme un Prophète d'Israël, un « initié » tient une énorme louche de bois à la main, avec laquelle il plonge, parfois, dans la bouillie, d'où s'élèvent des vapeurs de froment cuit. A notre droite, à pic, séparée jadis par le mur d'enceinte, la grande piscine d'Hérode, au fond de laquelle des Daraziates à voile azuré lavent le blé, puisent de l'eau dans d'affreux bidons à pétrole — hélas! ces bidons de mon désespoir remplacent de plus en plus les jolies amphores — qu'elles viennent apporter sur l'aire par un raidillon et verser dans le chaudron, au fur et à mesure que s'épaissit le *bourghoul*. Un joli bruissement de sequins accompagne leurs pas, et je remarque alors, sous la jolie mousseline bleutée, toute une frange de tresses — ah! je comprends qu'elles tissent des tapis avec leurs cheveux! — des tresses lustrées, couleur acajou, et réunies à leur bout par un gland de soie, où tintinnabulent autant de piécettes d'or qu'il y a de nattes...

Mais j'observe aussi que leur hennin, de forme semblable à celui des Bethléhémitaines, — ah! m'a-t-elle assez hypnotisée, dans mon enfance, la *tantoura* d'or de ma nourrice! — que leur hennin est complètement dégarni de ses rangs de « *naboulines* » (napoléons), d'osmanlis et de dinars byzantins. On a dû leur dire que nous n'avions plus d'or en France; alors, quand elles ont appris l'approche de notre armée, vite, vite, elles ont décousu toutes leurs richesses et les ont enfouies au plus profond sous leurs maisons. Et ces sequins, qu'on a laissés encore, pendus au bout de leurs queues, en cloche avertisseuse, afin que l'oreille vigilante des hommes soit instruite de leur approche ou de leur

occupation, ce pompon de sequins, bruissant, n'est fort probablement qu'un remplaçant en cuivre...

Mais quand même, je les trouve charmantes avec leurs jupes bouffantes et leurs petites vestes de couleur éclatante, ces petites bidophores, qui, apercevant mes compagnons, ramènent, avec une vivacité d'une grâce et d'un effarouchement indicibles, le pan de leur voile angélique sous la large ligne bleue de leurs longs cils recourbés de houris...

Du côté opposé débouche d'entre les maisons noires une théorie de femmes qui portent sur la tête comme un plateau de sacrifice, chargé de galettes brunes. Elles montent vers l'aire par les marches des colonnes renversées, et alors je m'aperçois que leur offrande à ce Moloch de chaudron consiste en effet en galettes, mais en galettes de bouse de vache, que, descendues de leur tête, elles cassent avec leurs doigts et fourrent sous les trois pierres du foyer.

Aussitôt se répand une désagréable et âcre odeur. Puis on s'habitue; et, quand le combustible se consume, on lui trouve même un certain fumet excitant quelque relent des anciens faunes, compagnons fourchus du dieu Bacchus.

Eh oui, certes, ils sont leurs fils, ces jeunes Druses assis sur les grappes sculptées, et qui regardent avec leurs larges yeux de bouc, encerclés d'antimoine, s'envoler la vapeur du *bourghoul*, comme la fumée d'un sacrifice orgiaque...

Je ne puis voir s'ils ont des oreilles pointues, car elles sont cachées par leur voile de bergers; mais ce bourrelet frontal qui le retient n'est-il pas le souvenir de la couronne de lierre dionysiaque et, cette baguette entre leurs mains, n'est-elle pas le vestige du thyrse décapité de sa grappe?

Oui, ils sont vraiment très beaux, ces Druses adolescents, souples et sveltes, le torse serré dans un justaucorps à manches flottantes, la taille longue, ceinte d'une haute ceinture fanfreluchée, les jambes libres sous une courte jupe plissée et des caleçons de danseuses persanes — j'en vois un qui a sur ses chevilles trois petits volants pailletés.

Ah! oui, je les vois, dans leurs furieuses bacchanales, choquer leurs cymbales, et, riant jusqu'au fond de leur mâchoire de loup, se renverser sous la coupe de chair que leur tend, amoureuse à en mourir, une courtisane sacrée.

Et certes, notre Caïmakam a raison de prétendre qu'ils ne ressemblent pas aux autres habitants de la Syrie. Ils ont la peau plus dorée, la moustache rousse, des cheveux à reflets de cuivre, et des prunelles d'une teinte indéfinissable, couleur de toutes les mers et tous les sables; de tous les yeux aussi, auxquels leurs regards ont bu durant leurs nombreuses métamorphoses et migrations...

Mais je crois que notre Caïmakam se trompe en affirmant qu'ils sont de race purement babylonienne. Plus tard, peut-être, quand ils ont adopté les folles doctrines du fol Khalife, ont-ils stabilisé leur pensée et arrêté l'effusion de leur cœur; mais il me semble impossible d'imaginer que ces Druses n'aient pas dans leurs veines du sang macédonien et gaulois; du sang de ces Hellènes, et surtout de ces Galates batailleurs, qui, fixés en Asie Mineure, et efféminés, poursuivis par les Romains à cause de leur esprit rebelle, se réfugièrent ici, dans cette Batanée, de tout temps un asile presque inexpugnable des mécontents, des insoumis et des persécutés.

Ce qui m'effare un peu dans leur ethnographie, c'est cette question saugrenue de la Chine, cette nostalgie vers l'Empire des magots, alors que rien, rien en eux ne trahit le moindre vestige de la race mongole ou tartare, si fréquemment rencontrée parmi les Juifs et les Musulmans de Damas.

Et comme j'en parle à l'interprète, il me dit :

— Ah! Si vous les aviez vus pendant la grande Guerre! Ils étaient persuadés que la fin du monde approchait et que leurs prophètes allaient revenir de la Chine. Tous les jours, toute la ville se rassemblait, comme aujourd'hui, ici, le cou tendu vers le Levant. De temps en temps, un halluciné s'écriait : « Ils arrivent! ils arrivent! j'ai entendu les grincements des gonds du grand portail de Chine! » Et aussitôt tous de piquer une tête dans la piscine et de se laver pour apparaître propres devant leurs prophètes chinois.

Comme je ris, les Druses, se doutant que nous parlons d'eux, se font plus attentifs, tout en feignant de ne surveiller que la cuisson du bourghoul.

Les officiers et leur interprète partis, nous restons seuls avec eux sur l'Agora.

Alors, tout de suite, une détente et plus d'aménité. Avec

nous les *moulkis* (les royaux, c'est-à-dire des civils), ils n'ont pas besoin de s'observer autant; alors, tournant soudain le dos à leur chaudron de bourghoul et à la louche de leur sacrificateur, ils examinent et commentent ce qui se passe là-haut chez nous, au camp français, établi autour de cette énorme et sombre caserne turque, qui paraît, de sa masse et de son autorité, vouloir écraser tout le peuple druse.

Ils discutent les tranchées, les fils barbelés, nos canons, nos mitrailleuses, le nombre et la composition de nos troupes, mais ce qui les émerveille en les terrorisant, ce sont nos aéroplanes, alignés tout luisants dans leur parc, immenses sauterelles de métal, pour dévorer le pays.

Puis, ils regardent encore, débouchant, en face de nous, par la route d'Ezra (celle dont il est question aujourd'hui), un nouveau convoi de chameaux, apportant encore, apportant toujours des matériaux de construction, du ravitaillement, des munitions, ce qui donne aux Druses un grand respect pour notre force et notre richesse.

— Les *Trouksch* n'en avaient pas autant, ni les *Allemanes*, — murmurent-ils en prenant, dès que je les regarde, les airs les plus indifférents.

Mais que m'importe, pour le moment du moins, ce qu'ils pensent? Il fait délicieux sur cette aire éventée, à l'ombre de ce figuier, au bord de cette piscine, autour de ce chaudron de bourghoul, où le sacrificateur avec sa louche, les petits Daraziates avec leur voile médiéval, et ces nostalgiques faunesques de la Chine, forment une charmante et déroutante image, une des dernières probablement que je verrai sur la terre d'Orient dépoétisée par la politique, et par ce que nous appelons, bêtement, la « civilisation ».

D'ici je vois aussi, à droite, au-dessus de la sombre caserne, flottant comme un nuage déchiré, les cimes de la montagne de Basan, ces cimes que le psalmiste accuse d'avoir jalousé Jérusalem :

> Montagne de Dieu, Montagne de Basan,
> Montagne aux cimes élevées,
> Pourquoi regardes-tu avec envie
> La montagne de Dieu,
> Que l'Éternel a élu pour séjour?

A ma gauche, par-dessus la « petite noire », je domine la plaine du Haourane, où le roi Og a aligné ses chars pour combattre « contre Israël » et où plus tard, autour du point stratégique de Derâa, — qui est encore notre citadelle frontière, — se sont concentrées tant de forces militaires, depuis Teglat Phalazar et Nabuchodonosor jusqu'à l'armée de l'empereur Héraclius, commandée par le roi arabe des Ghassanides, taillée en pièces par le naissant Islam qui arracha à jamais la Syrie à l'Occident.

En ce moment tout est parfaitement paisible dans la vaste plaine des pastèques; des chameaux justement en arrivent sur la place, portant dans leurs filets de pêcheurs les grosses boules luisantes et vertes...

Et le prophète d'Israël tourne toujours son énorme cuillère dans sa bouillie. C'est que ce froment qui doit se conserver toute une année, d'une cuisson à l'autre, constitue la principale nourriture du Haourane. Chaque famille en fait sa provision dans ce gigantesque chaudron qui appartient à la municipalité, et se prête, à tour de rôle, à tous les chefs de clan. Aujourd'hui, c'est la portion municipale qui cuit, c'est le bourghoul sacrifié par la communauté à la consommation de la maison d'hôtes. C'est pour cela que chacun a droit de venir le surveiller et que le maître-coq est un délégué cantonal.

De temps en temps, une vieille mendiante, un Bédouin ou un enfant se présentent, murmurant quelque chose. Aussitôt la grande louche plonge dans le pot; le suppliant tend une vieille boîte à conserve, ou simplement le bout de sa chemise, et l'initié y vide son énorme cuillerée.

C'est un usage ainsi, on ne refuse jamais le bourghoul, tant qu'il cuit, et je m'aperçois que ces Druses ont déjà deux qualités : hospitalité et charité.

Il faut tout de même songer à nous arracher à cette agora de délices.

Nous nous quittons avec force marques d'apparente amitié et de bons souhaits. Pourtant, en bas des colonnes, je ne puis m'empêcher de me retourner vivement pour voir si l'on n'éternue et ne bâille pas là-haut — ce qui est la façon polie et tacite de maudire — et si les porteuses de bouse de vache et les bidophores ne disent pas leur *yach yach*! d'anathème.

Nous revenons vers une troisième piscine, extra-muros ; une sorte d'étang destiné à abreuver les bêtes. Des oies y nagent parmi un troupeau d'ânes assoiffés. C'est la première fois que nous rencontrons des oies en Syrie, et cela prouve que le climat du Djebel Druse est bien plus tempéré qu'ailleurs. Arrivent les chameaux délestés de leurs pastèques. Ils entrent dans l'eau avec précaution et raideur, comme s'ils allaient enfoncer des piquets; puis solidement établis, pattes écartées, cou allongé en ligne droite, ils boivent voluptueusement en Sybarites, palpitant des narines, et fermant leurs yeux de gazelle, tandis que les oies, prenant leur ventre sans doute pour une voûte romaine, s'amusent à nager entre les piliers roux.

Maintenant, c'est le tour des vaches, des moutons, des *guiddiche*, puis voici, arrivant, majestueusement, au grand galop, un cavalier superbe, ceint d'une épée, et assis sur son cheval à cru comme Hector ou Achille. Il fait le tour de la birket d'un air dégoûté, donne un ordre bref, et aussitôt tout le monde de se lancer dans l'eau pour en chasser, pousser et traîner le vil bétail.

Enfin, quand l'étang est à peu près épuré, le cavalier y entre, insulte encore quelques bourricots obstinés, provoque sur la rive un autre Druse, qui n'est, lui, que le propriétaire d'une *guiddiche*, et enfin, ayant abreuvé sa royale monture, vient tournoyer autour de nous et faire des observations, qui, sournoisement, font s'épanouir la foule. Lorsque je m'informe sur le personnage auprès d'un mercanti chrétien, il me dit que c'est le héros du Djebel Druse, celui qui a massacré le plus grand nombre de Turcs, et aussi le propriétaire de la meilleure jument (en Syrie, un bon cavalier ne monte jamais un cheval), une *kailane*, une « dauphine » descendante de la race de la jument du Prophète.

***

L'après-midi, je reviens seule à Souéda. Je suis invitée chez la femme d'un Émir ami; mon chemin me conduit devant un très vénéré sanctuaire, « le tombeau d'Élie ». Extérieurement, il est très banal, restauré durant la guerre par les nouveaux

riches qui l'ont même coiffé d'une espèce de clocheton de tuiles et précédé d'un balcon ajouré, peint en ripolin bleu-turquoise.

Mais, quand même, je suis curieuse de voir le tombeau de celui qui s'envola au ciel dans un tourbillon de feu en laissant tomber son manteau.

Une vieille concierge druse veut bien me laisser entrer à la condition que je me déchausse. C'est au premier à droite. La salle aussi est banale, fraîchement crépie à la chaux, au milieu un grand tombeau en forme de cercueil, également blanchi, mais déjà souillé par les libations d'huile et de sang. Devant, des pots remplis de sel, de figues sèches, d'amandes. Tout autour de petits drapeaux et des ex-votos de loques.

Je demande à la vieille Druse et à quelques autres femmes qui m'ont suivie comment on prie. Elles me répondent que l'on ne prie pas; on sacrifie des victuailles, de l'argent, des parfums, un poulet, un mouton, dont on asperge le sang sur le tombeau. On peut encore balayer le sanctuaire avec le voile de sa tête, et, ce qui est bien plus efficace encore, avec ses cheveux (les cheveux servent à beaucoup d'usages). Alors on est absolument sûr de retrouver la brebis, l'âne ou le chameau perdus. Car, d'après ce que je comprends, le prophète Élie est le saint Antoine de Padoue du Djebel Druse.

De là je vais à la plus belle maison, une maison chapeautée de tuiles, — les tuiles enlevées de la caserne, — ayant de véritables fenêtres à carreaux, — encore de la même source, — une porte à deux battants, sur lesquels retombe une élégante main nickelée, achetée à Damas.

Je suis introduite dans le harem du Pacha, ou plutôt dans son gynécée. Car si les Druses n'ont qu'une femme à la fois, ils vivent toujours plusieurs familles sous le même toit, et, comme les Musulmans, dans deux corps de logis bien séparés, l'un, celui de la rue, servant aux hommes, et celui des femmes tourné vers l'intérieur.

Là aussi, à un bout de la pièce longue, une armoire à glace, à l'autre le très élevé lit en cuivre, et entre ces deux meubles glorieux, un long et étroit petit matelas, recouvert d'une horrible cretonne à fleurs, à peu près dans le goût de notre mode actuelle.

On m'apporte les douceurs traditionnelles, et notre con-

versation languit jusqu'au moment où je demande à voir la seule chose qui m'intéresse, les bijoux des femmes, — et elles, à examiner mes dessous...

Alors, la glace étant rompue, l'hôtesse, mettant sa main sur mon genou, pose la sempiternelle question :

— Combien d'enfants (et quand on dit « enfant », cela veut dire garçon)?

Je sais ce qui m'attend si je dis la vérité. Ce serait la kyrielle des hélas! ce serait me vouer à la commisération et au secret dédain de toutes ces Daraziates, sans compter qu'une femme sans enfant jette le mauvais œil.

Hardiment je mens :

— Douze!

— Douze! elle a douze enfants! Alors c'est un concert des *Homdunllah* et des *mashalla* où je devine autant d'étonnement que d'envie.

Comment! Une Française a douze garçons! alors que partout s'était répandu le bruit qu'Allah avait frappé les femmes de France d'une stérilité générale pour les punir de danser avec des hommes, la gorge et les bras nus. Et c'est même parce que la France n'avait plus de fils pour la défendre, qu'elle avait recours à ces esclaves noirs.

Douze enfants!

Puis un silence subit, durant lequel les Daraziates semblent se concerter, se font des signes, et enfin, la plus hardie, l'épouse de l'Émir :

— Et de tous les trois, cette douzaine bénie?

Je reste interloquée.

— De quels trois?

— Des trois avec lesquels tu étais assise près de la birquet ce matin.

— Mais, — dis-je amusée, — ces trois n'étaient pas mes maris. Je n'ai qu'un mari.

— Un mari seulement — disent-elles ironiques et incrédules.

Elles ont une grande envie de rire.

— Voyons, tu nous prends pour des ignorantes, — dit l'une. Nous avons eu chez nous beaucoup de *hanoumes* (Turques) qui savent les choses. Elles nous ont dit qu'en France une femme a toujours plusieurs maris!

J'ai voulu protester. Mais à quoi bon? L'idée que nous avons plusieurs maris est aussi enracinée dans la cervelle des Orientales qu'en France celle que tous les Musulmans possèdent des harems bourrés d'épouses...

Mise en gaieté par ces confidences, une petite Darazia tape sur sa *derabouka* et instinctivement toutes les autres commencent à danser sur leurs hanches en claquant des doigts.

On me chante encore des chansons arabes, qui n'ont rien de druse, ni de chinois, et je remonte à la caserne, charmée de ma visite chez les Dionysiaques.

***

Le soir, le colonel Paulet me dit :

— Vous ne nous continuez pas votre lecture du Père Paul?

— Mais si, volontiers. Je cours, en bas, dans ma pyramide de toile chercher le cahier d'écolier.

III

DE LA JUSTICE CHEZ LES DRUSES

Comme les Druses ne reconnaissent pas de gouvernement et n'ont jamais obéi aux lois, ils se sont entendus pour fonder un tribunal de Justice et susciter un juge.

Le juge ne sait naturellement rien des principes de la justice, mais seulement les traditions et les habitudes courantes, considérées, selon l'opinion, comme code civil et code pénal.

On distingue deux sortes de juges : le juge spirituel et le juge temporel.

Le juge spirituel est le pontife religieux qui tranche les questions de mariage, d'héritage, de viol, d'adultère, de meurtre et du prix de sang, d'après les préceptes enregistrés dans un opuscule considéré comme livre sacré. Pour ces causes il est absolument défendu d'avoir recours au gouvernement.

Le Djebel druse a institué ces jours derniers une cour spirituelle, composée de dix pontifes druses, de trois prêtres grec-orthodoxes et de deux prêtres melkhites.

Quant à la justice temporelle c'est une charge qui se remet de père en fils; le juge n'a d'autre tribunal que sa salle de réception, ni d'autres assistants ou escorte que sa famille.

On vient chez lui, de toutes les parties du Djebel, exposer ses griefs, quelquefois deux Druses, quelquefois un Druse et un Bédouin, ou encore un Druse et un Chrétien.

Nous venons chez vous, monsieur notre Juge, pour un procès-verbal.

— Eh bien! dites chacun votre affaire!

Le premier commence par la formule suivante :

— O notre Juge, la paix de notre cœur et le droit de notre cause! Aujourd'hui vous êtes en vie, demain vous serez jugé au jour du Jugement par les Prophètes de la Chine (ceci si l'on est entre Druses; si un étranger se trouve là, on dit par le Prophète). Je vous adjure au nom de vos biens, de vos brebis au pâturage, de vos chameaux dans la campagne, de votre fils déjà grand, de vos femmes enceintes (le pluriel est une politesse), de vos troupes en razzia, de dire la vérité! Si vous ne la dites pas, vous seriez obligé, vous-même, dans votre vie future, de paître vos troupeaux; vous ne reviendriez plus sur la terre voir vos fils, ni vous incarner dans un membre de votre famille!

» Si vous me révélez la vérité, qu'elle vous favorise!

» Si vous la cachez qu'elle vous nuise!

Et le plaideur commence à exposer son procès, et il termine en disant : « C'est entendu de vous et de tous ceux qui espérèrent en Allah ! »

Le deuxième plaideur, prononce exactement le même préambule.

Pendant ce temps, le Juge assis sur un tapis, son bras droit appuyé sur un coussin, regarde sur le sol :

Après un long silence pensif, il dit :

— Payez la sentence!

— Combien, notre Sidi?

— Cinquante médjidiehs (250 fr., actuellement 500).

Les deux lui versent dûment 100 médjidiehs. Celui qui gagne reprend ses cinquante médjidiehs. Le juge écrit alors la sentence, la signe de son sceau et la remet aux plaideurs en leur recommandant « de la montrer à tous les juges du monde ».

Le Chrétien et le Bédouin perdent toujours leur cause contre un adversaire druse, parce que les Druses du Djebel se sont entendus entre eux, que le droit du Druse doit prévaloir sur le droit des nations impies.

Il arrive quelquefois que le juge exige un serment. Celui qui doit prêter serment est conduit dans la mosquée de Christ (*sic*) ou dans celle de Hamzé, ou dans celle d'Abou Lauf. L'accusé, avant de jurer, doit monter sur le tombeau du prétendu prophète et dire, en frappant le tombeau de sa main :

— Par ta vie, ô tombeau (trois fois). Par celui qui t'a créé, ô tombeau! (trois fois). Par la vie du Christ ou de Hamzé ou d'Abou Lauf dans le temple duquel je suis, que je ne sorte que mort d'ici si...

Une fois le serment prêté, la cause est finie, l'inimitié cesse, l'amitié renaît.

Quelquefois le juge exige le jugement de Dieu.

Alors on fait un grand feu de bouse de vache; on y met l'instrument qui sert à griller le café jusqu'à ce qu'il devienne rouge. Le juge ordonne alors à l'accusé de lécher le fer incandescent. S'il est innocent, sa langue éteindra le feu; s'il est coupable, il se brûlera les lèvres et la langue. Ou bien le juge ordonne de tracer avec l'épée une

circonférence sur le sol. On place l'accusé au centre et on lui donne un bout de bois. Il prête serment en disant :

« Par la vie de ce morceau de bois (trois fois), par la vie du Dieu adoré (trois fois), par la vie de la circonférence du roi Salomon, fils de David, que je meure, si...

Si l'accusé est chrétien, il jure sur le Saint Évangile, à l'église, devant le curé.

Quand l'accusé a juré, on a l'habitude de verser de l'eau sale (même très sale) sur celui qui a été la cause du serment en disant :

— Que ce serment retombe sur toi et tes enfants!

C'est ainsi qu'on rendait la justice au Djebel Druse du temps des Turcs et on continue, aujourd'hui, sous les Français.

IV

DE LA MÉDECINE

Si un Druse tombe malade, on court chercher le Pontife ou un homme qui passe pour intelligent.

Le médecin improvisé arrive, tâte le pouls et dit aussitôt de quel mal il s'agit.

Si c'est le mauvais œil, il faut faire fondre du plomb dans le gril à café, le verser dans un vase d'eau et le placer sous le séant du malade. Au bout d'un moment, on retire le vase et toutes les femmes examinent le plomb tombé au fond.

— C'est la figure d'une femme! — Mais non, c'est celle d'une fille! — Je crois que c'est la figure d'un homme!

Quand on est tombé d'accord, toutes les femmes se mettent à maudire la fatale personne et à jeter le plomb, en crachant dessus.

Puis on fait venir la sorcière qui récite :

— Au nom d'Allah (dix fois) et du Prophète Mohamed (sous entendu Mohamed el Kalima, Mohamed le Verbe, le prophète druse et non celui de l'Islam)! Au nom des cinq limites (trois fois) assises sous un arbre, qui jamais ne mangent ni ne boivent, et ne se nourrissent que de la parole de Dieu. Je vous adjure au nom de celui dont le nom est enfermé dans le secret du passé et le mystère de l'avenir, qu'il éloigne le mauvais œil de votre père et de votre mère, et de tous ceux qui sont assis auprès de vous! Dans l'œil de l'hôte je mets une épée; dans l'œil de la fille, je mets un aiguillon; dans l'œil du jaloux, je mets un morceau de bois; dans l'œil du voisin, je mets du feu. J'invoque le nom d'Allah sur vous contre mon œil et contre l'œil de toute créature de Dieu. Amine!

Pendant que la vieille récite cette strophe, elle tourne autour du malade, en jetant des cendres aux quatre directions du vent, et en bâillant et éternuant (pour maudire).

Une autre fois, le médecin diagnostique : la maladie de la peur.

— Va au plus vite, ma fille, m'apporter le bol de la peur!

Le bol de la peur est un gobelet de bronze dont le contour est sillonné de mots incompréhensibles. On y verse de l'eau, le médecin dit quelques paroles aussi énigmatiques que celles de la timbale, donne à boire cette eau au patient et ainsi il guérit toutes les victimes des terreurs nocturnes, frappées par les mânes des morts, par les *ghoulés*, les djinns, ou les « spectres géants de la Montagne » nés de l'accouplement des fils des anges et des filles de Caïn.

Si c'est la fièvre intermittente, alors le médecin attache autour du poignet du malade une ficelle à plusieurs nœuds; si c'est le rhumatisme, on lui applique un fer rouge sur le sommet du crâne; si c'est un ulcère, on enfonce un pois chiche dans la plaie.

III

Canaouet, la capitale spirituelle, la Rome du Djebel druse, se perd à une douzaine de kilomètres dans un pli de la montagne.

Aucun chemin officiel n'y mène, les Druses ayant horreur des routes et des étrangers.

Aussi est-ce au hasard de nos chevaux, ou selon les caprices de nos gendarmes, que nous glissons sur les parois de laves, franchissons des oueds taris, escaladons des murs de pierres sèches, n'ayant d'autre repère que « l'arbre », le dernier survivant des fameux chênes dont la noire coupole se détache avec une majesté funèbre entre la crête couleur de cendre et le ciel divinement azuré.

Rien, dans cette granitique grisaille, pour nous égayer que nos *geandourmas* syriens, qui caracolent sur des joujoux de chevaux fanfreluchés, chantent, causent, se retournent à chaque instant, souples comme des couleuvres, riant de leurs dents blanches et de leurs yeux antimoinés, plus éclatants dans l'ombre de la *keffiye*, le voile lamé d'or, qui flotte autour de leurs épaules.

Derrière nous, impressionnants par le contraste, quelques tirailleurs sénégalais que le colonel Paulet a jugé prudent de nous adjoindre, raides, hauts, immobiles, comme taillés dans le basalte, le mousqueton en travers de la selle et le « coupe-coupe » battant le flanc de leurs massives montures nues...

De loin en loin, serpentant comme nous sur une invisible piste, le désarticulé aqueduc roux d'un convoi de chameaux, ou bien, jeté là, devant nous, entre un parc de rochers,

un champ miraculeusement vert de rampantes pastèques ou de fiers maïs debout. Comme j'hésite à traverser une aussi belle moisson :

— Ça fa rien, va! — me dit le gendarme en chef, un Libanais, — cette année, les Drouzes, ils ont semé la route!

Mais voici et, cette fois, pas « semés sur la route », de grands vergers emmurés, tout frisonnants de grenadiers, de figuiers et de vignes. Sous ces arbres délicieux de tristes tombes de granit, semblables à celles des Musulmans, mais dont le haut de la stèle, seul passé au lait de chaux, fait paraître plus sombre le reste.

On dirait des revenants, la tête voilée, assis dans les vergers, à l'ombre de la treille.

Mon Libanais me dit que les Druses de la montagne, n'ayant pas de cimetières attitrés, enterrent leurs morts dans leurs jardins, et, afin de faire peur aux oiseaux, ils badigeonnent les stèles de cette façon fantômale.

— Ah! Quels gens pratiques que ces Druses qui ensemencent les routes, emploient leurs tombeaux comme épouvantails, font des tapis avec les cheveux de leurs femmes; peut-être est-ce pour fumer leur terre, qu'ils inhument dans les vergers?

— Non, — répondit le gendarme, — ce n'est pas pour ça! C'est à autre chose que leur servent les tombeaux. C'était surtout du temps de Samy-Bey, celui qui a pendu... (il se prend la gorge avec la main, puis fait danser deux doigts dans l'air) qui a pendu plus de vingt Druses sur la place de Damas. Il les a désarmés, oui, eux, les Druses, il leur a enlevé leurs armes, ce que personne n'a fait avant. Ceux qui ne voulaient pas les donner, eh bien, on entrait chez eux et on fouillait jusque dans le lit de leurs femmes malades. Mais on ne trouvait toujours que de vieux fusils et des sabres ébréchés, parce que les autres armes, ils en remplissaient les cercueils, et allaient en pleurant les enterrer dans leurs jardins. Vous comprenez? Et bien Samy-Bey lui aussi, il a compris. Toujours des gens mourir et jamais diminuer! Ça possible, Madame? Alors, il va, une nuit, et ouvre le tombeau. Qu'est-ce qu'il trouve, tu devines! Alors, il commande à ses soldats d'ouvrir le ventre de tous les tombeaux, même les plus vieux,

et pour se venger sur les Druses, il jette au vent les os. Il y a vingt ans, tu ne trouvais plus jamais un seul tombeau dans tout le Djebel. Voilà à quoi ça servir, les ruses des Druses! Mais vous Français, beaucoup trop bons. Vous toujours croire les mensonges des Druses.

Nous retombons dans le silence et la monotonie grise du paysage, interrompus par le bruit d'un glissement de sabot sur la roche granitique, ou du hennissement d'un étalon de tirailleur amoureux d'une jument de gendarme.

Mais de la montagne descend une langoureuse mélopée, semblable à un cantique, et bientôt, sur notre chemin, débouche toute une procession bariolée agitant des branches de saules et de peupliers.

Cela rappelle les images de Jésus revenant du Mont des Oliviers et allant vers Jérusalem. Instinctivement nous cherchons parmi tous ces voiles célestes la Figure messianique. Elle n'y est point, mais nous rencontrons le regard superbe d'effarouchement et d'éclat de trois paires d'yeux de fillettes, assises en brochette sur un ânon; alors que, fermant le cortège, trébuchant encore sur la pente rocailleuse, une pauvre *guiddiche* porte un vieux couple touchant : un « initié », de cire entre la blancheur de la barbe et du turban, et, chevauchant en croupe, une caduque Darazia, le tenant tendrement par la taille.

Nous demandons à la troupe d'où elle vient.

— De là-haut, de la mosquée du Christ.

— De la mosquée du Christ?

Nous aimerions savoir, mais la procession est pressée de repartir, elle veut arriver à Souéda avant de faner ses rameaux. Longtemps nous les voyons encore sinuer entre les granits, avec leurs voiles blancs et leurs vestes rouges, agitant les palmes, et chantant des hosannas langoureux.

— Qu'est-ce que c'est, — dis-je à mon Libanais, — que cette mosquée du Christ?

— C'est un *makram* (un lieu de pèlerinage); ils disent qu'il fait beaucoup de miracles.

Et je me demande si ces Druses ne sont pas montés là-haut prier leur Christ de chasser tous les Chrétiens hors du pays...

Voici aussi des saules, des peupliers, un ruisseau qui coule en murmurant; — oh! la musique de cette eau limpide parmi ces rochers de lave! — une source qui jaillit et retombe en cascade vers un abreuvoir où nos chevaux se ruent avec un farouche cliquetis d'armes, une collision de flancs et de croupes.

Et maintenant se succèdent des jardins haut murés, que nous dominons de nos regards ravis, jardins sans tombes ni épouvantails, mais avec parfois de charmantes petites constructions en pierres de taille rousses que l'on dirait de souriants mausolées romains... Tout, en effet, semble sourire à l'approche de cette capitale spirituelle où réside le Suprême-Pontife druse, et c'est par un temple, un temple du Soleil, que Canaouet accueille les voyageurs.

Peut-être perd-il un peu de son prestige, ce sanctuaire du vieux Baal, posé ainsi, sans préambule, sans mystères environnants ni même sans amas de ruines, posé là au niveau du chemin, ouvert à tous les regards.

C'est étonnant qu'il ne soit pas érigé sur une éminence, car partout on « montait » vers les « divines demeures », dont beaucoup de constructions et de parois successives préparaient la sainteté. Mais tel qu'il est, avec les sept élégantes colonnes corinthiennes qui lui restent, dressées sur un soubassement sculpté, il doit, le soir, au soleil couchant, produire encore un effet de mélancolie charmante. Nous le voyons trop crûment éclairé, et puis, vraiment, les Allemands en le déblayant, — emportant naturellement statues et inscriptions, — l'ont dépoétisé, lui ont enlevé l'harmonie de son désordre, le désordre, ce grand artiste de l'Orient. Ils ont montré aussi aux Druses comment utiliser les antiquités. Car tout autour du temple, dédié par Hérode le Grand à son ami Auguste, des morceaux de sculpture fraîchement éclatés prouvent que Canaouet s'est fait une carrière de tout ce que les archéologues ont dédaigné emporter.

Et maintenant nous foulons un pavé romain, où, des deux côtés, n'existe plus une seule maison qui n'ait employé comme ornement ou matière première les vestiges d'un passé de splendeur et de goût artistique. Partout des jambes, des ailes mutilées; un bout de draperie gracieuse, le galbe d'un

sein voluptueux; une massue d'Hercule au bout d'une main coupée; des inscriptions grecques la tête en bas et, devant la demeure du Suprême-Pontife, deux bas-reliefs au visage martelé, mais reconnaissables encore à leurs attributs, — ah! s'il s'en doutait! — l'un représentant Eros et l'autre Aphrodite.

Lui-même, souffrant, charge son neveu, un très aimable « initié » au visage d'apparence franche et sympathique, de nous recevoir à sa place dans la *medafa* particulière, car il est, paraît-il, ce neveu, l'opulent Amphitryon de Canaouet.

Elle est en effet très belle, cette maison d'hôte, élevée comme un temple sur une plate-forme isolée et précédée d'un péristyle de colonnes inégales, dont une porte une inscription koufique probablement taillée en surcharge.

La nef où nous pénétrons procède de la fameuse architecture « haouranite » basée sur le principe que le pays ne fournit d'autre élément de construction que la pierre basaltique, et qu'il faut faire tout avec elle, murs, poutres, toiture, portes, fenêtres et jusqu'au mobilier. Nous avons déjà rencontré ailleurs des portes de lave, lugubres comme des portes d'enfer, tournant sur des gonds granitiques, des carreaux en plaque de basalte ajouré, des coffre-forts taillés dans l'épaisseur des murs, des chandeliers de pierre sculptés.

Ici, dans la *médafah* de notre initié, la porte est en bois et les fenêtres ont des volets coupés dans des caisses d'emballage. Quand il fait froid, on ferme et on converse dans l'obscurité — n'ayant pour point lumineux — feu de vestale jamais éteint — que la bouse de vache allumée sous la cafetière.

Mais aujourd'hui toutes les ouvertures sont béantes, si béantes que les habitants de Canaouet y pénètrent comme des chats et qu'en un clin d'œil la *medafa* se trouve silencieusement remplie de gens qui tiennent leurs babouches au bout des doigts.

Quant à nous, étendus sur un tapis étalé à même les dalles, nous appuyons le bras gauche — comme les Romains dans leur triclinium — sur une pile de coussins, si durs qu'on les croirait aussi de basalte.

Et la cérémonie commence; la puérile et naïve cérémonie du café qui prend dans ces pays primitifs le caractère sacer-

dotal. C'est presque appartenir au clergé et toucher à l'aristocratie que d'être cafetier. N'est pas cafetier qui veut! Pour être cafetier, on exige un visage avenant, une mise coquette, une large ceinture fanfreluchée enserrant votre taille de guêpe, un doigté de pharmacien et une oreille de musicien.

C'est un grand art de doser les ingrédients et de piler le café en musique. Aussi le silence devient-il absolu, et c'est religieusement recueillis que nous écoutons le cafetier élégant manier son pilon de bois, lourd comme une massue d'Hercule, dans un mortier creusé dans un tronc de chêne (c'est donc à ça que servent les chênes), le cogner avec un rythme et une chanson spéciale, tantôt langoureuse, tantôt frénétique, pour finir par une sorte de roulement endiablé, si accompli qu'il arrache des « ââh! ââh! » pâmés de la foule.

L'hôte lui-même offre le café en buvant à votre tasse la première gorgée, afin de vous rassurer — il y eut tant de « mauvais cafés » dans l'histoire de Syrie — puis, disant : *demâne!* (éternellement!) à quoi vous répondez en lui rendant la tasse : *sakhtêne!* (double santé!). Trois fois de suite, la cérémonie recommence : éternellement! double santé! Mais c'est seulement à nous que le neveu du Suprême Pontife fait les honneurs du café; quant aux autres qu'ils se débrouillent! Il y a, luxe inouï de nouveau riche, au moins six tasses pour cent personnes.

Maintenant, de l'autre côté de la salle, accoudé comme nous à une pile de coussins, notre hôte se lisse la barbe, déplace son plat turban, puis commence à débiter avec une emphase très admirée un long discours où reviennent constamment les mots de *Répoublique* (République) *França* et *gerounal Rougou.*

Pendant ce temps, je regarde le plafond, construit entièrement en poutres de basalte, dont une seule, si elle tombait, écraserait une douzaine d'entre nous. Du temps de Samson, on devait déjà construire de cette façon pour qu'en tirant sur les piliers, l'amant de Dalila pût écraser « plus de personnes à sa mort qu'il n'en avait tué durant sa vie ».

Comme ces poutres de basalte sont forcément de dimensions restreintes, on les appuie sur des arches, et c'est en faisant se succéder ces arches que l'on arrive, comme ici, à

une grande nef, d'aspect un peu sépulcral, mais délicieusement fraîche en été, chaude en hiver. Les Romains, en prenant possession du pays, n'ont rien changé à cette architecture, et c'est seulement au bout de plusieurs siècles, en superposant des solives, des pierres sur les corbeaux, qu'on a fini par trouver la coupole, la coupole inconnue des Grecs et Latins : la coupole merveilleuse des ouvriers byzantins et arabes, éblouissante de mosaïque d'or, ou blanche comme le calice d'un lys, cette coupole dont s'exalte encore Sainte-Sophie, a été copiée sur la calotte d'une église du Haourane, où pour la première fois elle fut établie avec ces diaboliques pierres de lave.

Mais, par les cinq Limites et les Prophètes de Chine, où en suis-je?

Voilà que mon initié a terminé et attend ma réponse.

Heureusement que l'interprète a pensé pour moi. Il me souffle la réplique, je la prononce en mettant ma main sur mon cœur et mon front, avec un air de profonde sincérité et de grave onction, et je pense que je pourrais me lever maintenant et aller visiter Canaouet. Pas encore! Un poète, « le plus grand poète de la nation druse », chante avec un lyrisme éperdu la *Reb Bublique*, la *França*, le *gerounal Rougou*; mais je sens que ce cliché a déjà servi souvent, et que ce Druse aimé des Muses a célébré de la sorte, en changeant les noms, les Turcs et Samy-bey, les Allemands et Liman von Sanders, les Chérifiens et l'émir Faiçal.

Je pose encore ma main sur mon cœur et répète les mêmes formules d'éternelle amitié : et je me lève pour partir. Mais mon initié se précipite et me force à me rasseoir.

Ah! cette fois-ci, c'est la véritable poésie du Djebel Druse qui arrive; c'est la merveille non point de Canaouet, mais de Canaan; le mirage des enfants d'Israël; une pyramide de grappes comme jamais je n'en ai vu de pareilles!

Ah! ces raisins druses! Ces grains transparents, gorgés de lumière, dorés de soleil, comme ils nous font comprendre le culte du dieu enchanté, le Seigneur de la joie et des vignes!

Je suis encore à les savourer, lorsque l'initié revient me dire que le Suprême Pontife n'est plus souffrant et veut bien me recevoir.

Moi qui me réjouissais justement d'en avoir fini avec les

salamaleks! Mais ce serait faire injure grave au Pape de Canaouet que de ne pas aller chez lui; d'ailleurs je devine la cause de son revirement. En arrivant, je ne lui avais communiqué qu'une lettre de l'Emir Selim, notre gouverneur druse, « l'ignorant »; mais mon gendarme libanais lui avait porté une recommandation de l'archevêque melkhite du Haourane et du Djebel Druse, Monseigneur Cadi. Et c'est sûrement à cette intercession que je dois l'insigne faveur d'une audience. Le cousin en est si impressionné, qu'il me tient lui-même l'étrier et conduit mon cheval par la bride jusqu'à la demeure où Sa Sainteté réside derrière les bas-reliefs d'Éros et d'Aphrodite.

La salle de réception crépie est très simplement meublée de quelques matelas et de deux banquettes, l'une pour les hôtes et l'autre pour le pontife et ses assesseurs.

Ici point de chansons de café, ni fumée de tabac. Des sirops d'enfant et des bonbons de baptême. Pas d' « ignorants » non plus (je comprends notre tort d'avoir nommé un *djahil* pour gouverneur druse), mais seulement des « sages » dont le turban immaculé se confond avec la blancheur des murs derrière eux.

Le chef religieux, Ahmed el Hajari, ce qui signifie le pétrifié, ou si l'on veut Saint Pierre, grand, mince, avec un beau visage de vieille pierre et une longue barbe ondulante, tient constamment les yeux baissés, et même ses mains, des mains faites pour bénir le peuple druse, se replient sous les longues manches, afin de ne pas se profaner au contact de l'air que respirent des impies.

Après m'avoir souhaité le *alhâne* et *alhâne* traditionnel et demandé des nouvelles de « notre Seigneur le Moutrâne » (l'archevêque), il laisse parler son vicaire qui répète les banalités de la *medafah* scandées des mots « droit, justice, indépendance, hôpital, école ».

J'écoute distraitement, ce ne sont pas les paroles qui m'intéressent ni même les pensées, pensées jamais livrées d'ailleurs et dont, si elles l'étaient, je ne saurais comprendre la « chinoiserie ». Ce qui me passionne, c'est l'image du passé, du passé religieux qui vit avec une telle force et une telle fidélité sur toute cette terre biblique, que cette réunion chez le pontife druse ressemble, à quelques détails près, à celle du Patriarche

Maronite, ou du Grand Moufti de Damas, ou de Baha-Abbas, le prophète persan du Mont Carmel, lesquelles sont identiques, je le jurerais, à quelque assemblée épiscopale d'Antioche ou du Sanhédrin à Jérusalem.

On sent chez tous ces personnages uniformément mornes et solennels, en qui la quiétude est plutôt matérielle que spirituelle, on sent le fantastique prestige qui se dégage en Syrie de tout ce qui touche à la religion, la puissance de ces chefs habitués à diriger les mouvements des âmes au bénéfice des aspirations politiques, ces gardiens de peuples, dont les sentiments héréditaires sont la seule nationalité et le seul patriotisme.

Quand le vicaire a terminé son discours, le grand pontife prend la parole. Sous son apparente douceur on devine une énergie opiniâtre, un farouche amour de ses prérogatives et de ce sol; et aussi comme un léger dédain pour cette France qui n'a pas su vaincre l'Allemagne (comment faire comprendre qu'ayant signé le traité de paix à Versailles, c'est nous les victorieux) et qui n'a pas comme l'Angletere des lingots d'or pour payer ses rois et ses alliés.

Je ne puis m'empêcher, puisqu'il est si fier de son Djebel Druse, de lui demander depuis combien de temps ses ouailles le détiennent.

« *Samâne*! *samâne*! Depuis longtemps! » est tout ce qu'il sait me répondre.

— Et Faiçal, Faiçal le Roi, que pensez-vous de lui?

Le nom de Faiçal a produit l'effet d'une fusée de magnésium dans un salon. Un frisson agite les longues barbes; les mains nerveuses déplacent les compresses du front, et sous ses paupières de momie, le Saint Pierre druse me lance un perçant regard bleu.

— Faiçal-es-scherif? Faiçal-el-Malik?

On se consulte furtivement par en dessous : est-ce un piège que cette impie nous tend?

Enfin le pontife pétrifié :

— Faiçal est à Badgad. Il est l'autre côté du fleuve. Nous avons mis notre main dans la main de Rougou!

Puis, tout de même, la curiosité l'emportant, il dit à son vicaire de me demander si je l'ai connu, Faiçal.

— Oui, je l'ai connu quand il était un ami de la France et je regrette qu'il ne le soit pas resté.

Un ah! sympathique parcourt l'assemblée.

— C'est la volonté de Dieu! Nous sommes tous fils d'Adam, — dit sentencieusement le Grand Pontife; mais à côté de moi, son neveu de la médafah, plus sincère :

— Que veux-tu? Le roi Faiçal connaît les mœurs et les usages du pays. Il sait le nom de toutes les tribus depuis la Mekke jusqu'à Bagdad et les lois des rezzias et des pâturages. Si un de nous avait à se plaindre, il allait le trouver et Faiçal nous comprenait... mais que la France nous donne un hôpital et des écoles, et nous serons contents.

— Oui, — répète-t-on de tous côtés, en m'accompagnant : — un hôpital et des écoles! Dis-le à ton gouvernement!

Cette fois c'est décidément fini, les salamaleks!

Je m'élance d'un galop si impétueux sur les vieilles dalles de cette Canatha de la Décapole, qu'elles jettent des étincelles. Je dépasse même les amis qui m'attendent près d'un beau monument, temple ou basilique, aujourd'hui sérail, où fut trouvée cette troublante inscription :

Celui dont le nom incommunicable est béni d'Éternité en Éternité.

Continuant notre route, nous nous heurtons à de vieilles murailles me rappelant celles de Jérusalem — elles datent, en effet, d'Hérode le Grand — et sortis par une brèche, nous trouvons non pas la vallée de Josaphat, mais un des paysages les plus souriants, les plus charmants de la Syrie.

En bas, à nos pieds, creusé à pic, un ravin où luit en chantant entre des peupliers — on se croirait dans le Loiret — une rivière qui va se perdre sous un pont romain où des Daraziats à voile bleuté lavent des toisons. Au delà, une délicieuse colline étage un fouillis de verdure, de chèvres et de ruines, vers un vieux donjon démantelé couronné de la cime d'un chêne, et entouré d'un petit bois sacré. Plus loin un nymphéum où des pâtres et leurs vaches font une sieste entre des roseaux; et à droite du pont romain, ayant pris pour tuteurs des fûts de colonnes, un berceau de vignes, sous lequel trois Adonis à caleçons de danseuses persanes jouent du chalumeau.

Nous longeons sur un étroit chemin de ronde les formidables murailles — ah! que j'aime à les caresser en songeant à d'autres pierres millénaires de ma grave enfance enchantée — et traversons l'arc romain. Devant nous les marches d'un immense amphithéâtre, adossé à la colline et ayant pour toile de fond le rideau des peupliers, et les hauts remparts hérodiens, dépassés jadis par l'Acropole.

Et je songe à l'amphithéâtre d'Antioche exposé de la même manière, et où les acteurs, voyant apparaître des guerriers casqués sur la colline et s'écriant « Voilà les Perses! » furent applaudis par le public, alors qu'il était déjà encerclé et la ville prise de l'autre côté par les soldats de Chosroès.

Qui sait? les derniers chrétiens de Canaouet étaient peut-être aussi réunis ici, lorsque les Musulmans, se glissant le long de la rivière, condamnèrent à jamais au silence la florissante et fleurie et cultivée cité.

Pourtant la ville de la Décapole fut assez longue à se civiliser, à en juger d'après une inscription retrouvée dans un temple du Soleil, dont nous voyons briller la ruine, derrière nous, sur la cime d'une autre montagne; une inscription où Hérode-Agrippa II reprochait aux habitants de Canaouet leurs mœurs sauvages et les rappelait à des goûts plus cultivés.

Ce temple de Baal Samin, Seigneur du ciel, était d'une magnificence inouïe, en pierres calcaires et marbres, copié d'après le temple de Jérusalem. Voilà ce qui nous confond. Quelle était donc l'importance du pays et la richesse fabuleuse de ce roitelet de la Judée pour qu'il établît sur cette abrupte montagne, en pleine solitude, un temple aussi splendide dédié au dieu rival du « Vivant d'Iraël? » Était-ce pour flatter par ce culte païen ses amis, les deux Césars Caligula et Claude, avec lesquels il fut élevé à Rome, ou voulut-il par son goût artistique et la beauté architecturale éduquer son peuple?

Certes, il devait aimer ce site où la sauvagerie de la montagne se mêle à la douceur des eaux courantes, comme dans ses veines le brûlant sang iduméen à la langueur juive, il y venait avec sa sœur la voluptueuse Bérénice, et peut-être aussi, plus tard, quand leur terrible passion s'était apaisée, avec le naïf et amoureux Titus...

Nous suivons le même chemin qu'ils ont suivi, traversons

le pont romain, rentrons dans les murailles hérodiennes, montons vers la cité haute, où nous restons émerveillés autant de la quantité des monuments que de leur durée opiniâtre, après l'acharnement des siècles, et les tremblements de la terre.

Et nous pouvons très bien nous imaginer la vie de cette ville gréco-nabatéenne, tôt convertie au christianisme, qui possédait son cirque, son hippodrome, ses basiliques, ses palais épiscocaux, envoya des évêques aux conciles, mais avait gardé sa culture païenne et ses anciens goûts. Tertullien déjà lui reproche son amour persistant pour Bacchus, saint Jean Chrysostome, qui, selon certains, aurait fait sa retraite dans le Haourane, et venait souvent à Canaouet, s'emportait contre les habitudes de luxe de la ville et la richesse des costumes de ses paroissiennes. Il tonne contre leurs étoffes légères, leurs fausses chevelures, leur fard et les accuse de se plaire à des spectacles de Barbares.

Les belles et frivoles Chrétiennes se pressaient aux sermons de saint Jean Chrysostome, mais ne changeaient rien ni à leurs parures ni à leurs plaisirs. Le fer de l'Islam, deux siècles plus tard, devait, en un seul jour, imposer l'austérité et l'humilité que la Bouche d'Or avait vainement prêché pendant des années.

Mais alors ce fut un silence absolu. Le nom de Canaouet est effacé de l'histoire, jamais plus on n'entend parler de la voluptueuse cité. Qu'est-elle devenue? S'est-elle convertie, épouvantée, ou bien les habitants persécutés ont-ils émigré vers d'autres pays? Est-ce justement à cet abandon qu'elle doit d'être si bien conservée? car les Bédouins qui la hantaient se contentaient de dresser leurs éphémères demeures à l'abri de ses murs.

Quand les Druses vinrent habiter Canaouet, il y a un peu plus d'un demi-siècle, ils se sont installés dans les monuments — on n'ose pas les appeler des ruines — tels qu'ils les ont trouvés, murant seulement, là, un orifice, étayant une solive, rapprochant quelques dalles. Et c'est un des grands charmes de la cité d'Agrippa, — charme qui manque, en bas, au temple du soleil, déblayé par les Allemands, — que cette vie nouvelle, pauvre et primitive, mais pittoresque et palpitante, greffée sur ces défuntes splendeurs.

Car partout l'humble existence des Druses vient s'enlacer

intimement aux pierres millénaires, et je me demande si cet escalier qui ne mène plus nulle part, n'emprunte pas sa majesté à ces tomates qui sèchent sur ses marches, comme le pan d'un dernier manteau de pourpre oublié; et ce propylée aurait-il cette élégance sereine, si des linges ne flottaient comme des pavillons de joie entre ses colonnes? ce chapiteau magnifique, posé là sur le sol, paraîtrait décapité, si un chameau agenouillé n'y mangeait pas sur un plateau sa portion de noyaux d'olives en ruminant le nom d'Allah; et ne croyez-vous pas que ce portique s'ouvrant jadis sur une nef d'église est devenu beaucoup plus vivant depuis que, muré derrière et tendu d'une toile de chaque côté, il sert de chambre conjugale à un jeune ménage druse, qui s'y est installé avec un joli berceau peinturluré, où une mère-enfant berce son poupon, tandis que le père, assis de l'autre côté, farde ses yeux, en se mirant dans une petite glace de deux sous?

L'ensemble le mieux conservé et le plus harmonieux, nous le trouvons dans un vaste édifice, probablement un temple de Bacchus avant de devenir une église; car des croix byzantines s'entaillent dans des rinceaux de grappes magnifiques — des grappes comme nous les avons goûtées en bas dans la *medafah*, — et l'on distingue les thyrses de Dionysos enlacés de pampres.

Derrière cette façade exquise à triple portique, une vaste cour, encore dallée, jadis le naos avant d'être la nef, et où poussent aujourd'hui un grenadier et, dans un coin, une vigne. Sur un côté, des arcades ouvertes sur une prairie, sur les deux autres des cellas ou les chapelles d'autrefois, servant aujourd'hui d'habitation à un initié.

Celui-ci est d'une politesse charmante. Il nous offre de nous reposer sur les canapés de son atrium, formés par des colonnes à demi enterrées ayant pour accoudoirs des consoles. Dans l'angle, sous la treille, une vieille Darazia à profil de médaille, enveloppée d'une mousseline céleste, gave un mouton, comme chez nous on gaverait une oie, et, sur le toit, deux petites filles à boléro rouge, écloses comme des coquelicots parmi ces granits, font descendre et monter leur quenouille dans la cour pour que leur touffe de laine blanche, pincée sous le bras, se défile plus vite. Un âne, derrière l'arcade, se vautre dans la prairie.

L'initié a posé devant nous, sur le sol, dans un joli pot, l'eau de sa source et, sur une assiette de paille, des grappes de sa vigne.

Il semble très doux et très hospitalier, il appelle même ses petites filles qui dégringolent, je ne sais trop par où, et nous montrent leur quenouille, pointue comme celle de la sorcière à laquelle la Belle au Bois dormant s'était piquée.

Alors il me semble qu'ici aussi tout s'est endormi par un étrange sortilège. Non, tout, s'est au contraire réveillé. Ce Druse, la vieille au profil antique, ces petites fileuses, remontent du fond des âges; ils sont tellement plus vieux que cette basilique, ces temples et ces murailles hérodiennes.

A Canaouet, ce sont les Druses qui sont les ruines, alors que les ruines, c'est presque du présent; ces styles, ces sculptures, ces dieux nous sont aussi familiers que des contemporains; nous concevons les saintes colères d'un saint Jean Chrysostome ou les perverses voluptés d'une Bérénice; mais comment saurons-nous jamais démêler ce que pense un Druse? C'est trop loin dans les âges, c'est trop reculé dans les ténèbres. Comme s'il nous avait compris, lui, notre hôte, me dit :

— Ne veux-tu pas voir le tombeau de Job? de Job notre père?

Je me souviens, en effet, que le pays de Basan passe pour la patrie de Job.

— Par ici! — dit le Druse, et il me précède vers une *cella* à côté de laquelle il couche.

C'est une de ces chapelles hémisphériques, avec des niches à guirlandes et à coquilles d'Aphrodite, où l'on plaçait les statues, comme on en voit tant dans les temples de Baalbeck, de ce style grec efféminé dont on a tellement abusé sous Louis XVI.

— Voilà! — me dit-il devant une dalle, où brûle un lumignon, — c'est le tombeau de *Abou-Aïyoub!*

Je lui parais sans doute incrédule, car, ramassant un tesson de bouteille, il s'en gratte le bras :

— Abou Aïyoub! Abou Aïyoub! — répète-t-il obstiné.

Oui, Job sur son fumier, je n'y vois aucun inconvénient. D'ailleurs pourquoi ne serait-ce pas un archi-vieux sanctuaire? Il me semble remarquer, près du sol, des blocs énormes;

ils appartiennent, sans doute, à quelque soubassement cyclopéen, à quelque autel primitif et cruel, où l'on offrait à Baal Samin ou à Moloch des sacrifices humains. (Sur cette terre de Syrie, les sanctuaires adverses se sont toujours succédé aux mêmes lieux.)

Mais la nouvelle de notre visite s'est ébruitée. On vient de partout, en foule, nous regarder, surtout les femmes. On sait que j'ai été chez le Grand-Pontife, que je connais le roi Faiçal. Il paraît aussi que je suis la première Européenne venue à Canaouet. Mais je ne dois pas les intimider beaucoup ces *Daraziates*, car elles m'appellent déjà « ma tante ». Elles nous apportent des raisins, des figues, des tomates, des *antiquas*, c'est à qui m'entraînera chez elle pour me faire boire du café ou me montrer un malade. Et voilà qu'elles m'apportent des malades, des enfants souffrant de la fièvre ou d'ophtalmies.

A mon regret, j'avoue que je ne suis pas « Doctora ».

Grande déception!

— Comment, ma tante, tu n'es pas doctora?... Mais alors tu es *moualmé* (maîtresse d'école)?

— Hélas! braves gens, non plus!

— Puisque tu n'es ni doctoresse ni maîtresse d'école, que viens-tu donc faire ici? — me dit assez sévèrement une mère, un fils tout jaunet dans ses bras.

— Oui, que viens-tu faire ici? — répètent les autres et je redoute déjà d'entendre un vocable que l'on dit souvent à Damas au passage des Françaises : *charmouta!* (un dérivé turc de notre mot charmeuse dont on devine l'euphémisme).

Mais non, heureusement, elles ne le prononcent pas! Mais les visages si avenants deviennent défiants, hostiles.

— Oui, que viens-tu faire ici, parmi nous, si tu ne sais ni guérir, ni enseigner?

Et il me semble que celle qui tient le petit jaunet dit : *zach, zach*!

Cela se gâte entre mes nièces et moi. Voilà qu'une autre éternue. Une troisième bâille. Je voudrais bien retrouver mon cheval et mon gendarme (les gendarmes sont naturellement allés dans la ville, tenir marché d'influence et extor-

quer des *bakchiche*). Mais, derrière moi, j'entends une voix si douce, si implorante :

— Ma tante!

Je me retourne, c'est une toute petite grand'mère ratatinée, les cheveux flamboyants, qui traîne et pousse un pauvre bambin, les yeux dévorés de mouches.

— Ma tante! par Allah et le Christ (le prophète druse), guéris-le, je n'ai que lui!

Autrement il serait gentil, ce gosse! Je le prends dans mes bras pour l'examiner (oh! ces figures subitement radoucies qui m'enferment dans leur cercle furieusement attentif!)

— Il faut lui laver les yeux avec de l'eau tiède!

— Avec de l'eau tiède, il faut lui laver les yeux! vous entendez! — répète la vieille aux autres, qui, toutes, émerveillées reprennent :

— Avec de l'eau tiède, il faut lui laver les yeux!

— Avec de l'eau tiède qui a bouilli, avant!

— De l'eau tiède qui a bouilli avant! — s'écrie-t-on de plus en plus ébaubi!

— Et qui a tiédi. On y trempe un bout de voile propre, pas sale, très propre, puis, on fait comme ça! tu as saisi, grand-mère?

Ah! si elle a saisi! elle saisit aussi ma main, la baise, la pose sur sa tête chenue : *ala rassi*! *ala rassi*! *ala rassi* (sur ma tête)! C'est sur cette tête-là que je voudrais te porter, ô ma tante! à travers la montagne d'ici à Souéda!

Touchante vieille, que je regrette de ne pas être doctoresse! Mais je me souviens que j'ai dans ma besace un pansement individuel. Vite qu'on me cherche mon gendarme!

Le voilà au bout de la rue. Je défais le paquet, distribue le coton, l'étamine, les bandes, les épingles de nourrice. C'est du délire, c'est de la bataille, chacun en veut, on me tire, me pousse, me bouscule, m'arrache les mains, déchire mon manteau; le gendarme est obligé d'intervenir avec sa cravache, tandis que vite je me réfugie sur mon cheval. D'ailleurs le Libanais m'avertit, il est temps de partir, si l'on veut rentrer à Souéda avant l' « évanouissement du soleil ».

L'évanouissement du soleil, dans la bouche d'un Oriental, je sais ce que cela signifie. Cela signifie les terreurs de la nuit,

les embûches des ténèbres, les mauvais génies qui rôdent, et ici, dans la montagne habitée jadis par les *Raphaïm*, les spectres gigantesques, produits d'un accouplement entre les anges et les filles de Caïn, qui vous jettent un fol amour dans le cœur...

***

Départ définitif de Souéda. Tout est calme dans le Djebel Druse. Le colonel Paulet laisse une solide garnison et une compagnie du génie, qui rebâtira, sous la direction du capitaine Mauboussin, la caserne et l'aqueduc.

Mais afin de promener un peu ses troupes et son artillerie de montagne dans les pays des volcans éteints — où les éruptions des ardentes natures sont toujours à craindre, — le Colonel a décidé de prendre, pour rentrer à Damas, un chemin jugé impraticable et qui contourne le Djebel Druse et longe le Ledja, la Trachonitide des Romains. Nous l'accompagnerons une partie de la route jusqu'à Choubba, le Philippopolis ancien qui donna un empereur à Rome : Philippe l'Arabe.

D'abord, nous suivons le même sentier qu'hier, nous repérant sur « l'arbre », puis nous le quittons avant Canaouet et nous nous trouvons au milieu d'une grande tourmente granitique, sur les traces d'une ancienne chaussée romaine, qui devait relier la ville de la Décapole à la ville native d'un Auguste.

Nous voyons aussi de-ci, de-là, semblables à de noires cheminées, dépassant les grises crêtes déchiquetées, des tours, qui sont décidément bien des tours de garde et non, comme je le croyais, des tours sépulcrales.

— Les Romains, — me dit le colonel, — avaient pour premier souci de donner de l'eau et de la sécurité à leurs colonies. Aussi obtenaient-ils des résultats stupéfiants. Qui se douterait jamais que dans ces régions déshéritées ils avaient trois cents villes florissantes, des temples merveilleux, des centres de joie, des foyers de culture? Moi, quelquefois, je me demande si nous ne sommes pas fous de nous occuper de pareils déserts. Et il est pourtant probable que les Romains, en venant ici, ont trouvé le pays à peu près dans cet état désolé.

» La Bible parle déjà de ses « solitudes éternelles ». Du temps d'Hérode vivait ici un terrible chef de brigands qui

ravageait même Damas : Zénoder, et c'est seulement quand les légions romaines eurent établi cette ceinture de tours, et rejeté au delà les nomades et les coupeurs de route, que les villes purent se développer. C'est ce que nous devrions faire évidemment, mais l'on n'a pas le cœur de faire quelque chose, quand on ne se sent pas maître d'un pays, quand on ne prévoit pas la durée de sa possession. Il faut dire aussi que nous ne possédons qu'un pauvre petit bout de la Syrie, « l'os du gigot », que nous sommes gênés dans le Sud par les Anglais, grignotés dans le nord par les Turcs, alors que les Romains possédaient le pays du Pont-Euxin à Jérusalem, d'Alexandrie à Bagdad, et qu'ils déplaçaient leurs armées comme les pions d'un échiquier d'un bout à l'autre de leur immense empire. Tandis que nous... (Il fait, en se redressant, un geste vers sa compagnie, suivant au loin...) avec quelle peine j'ai obtenu ces quelques troupes!.... Les Romains partis, tout est retombé comme avant. La Batanie est devenue un repaire de chacals et la Trachonitide, le refuge des insoumis et des brigands, comme son nom arabe l'indique aussi, — *Ledja* signifie, paraît-il, retranchement.

» D'ailleurs, vous allez en voir un de ces pirates. Mon ami Tallal, chef des Bédouins El Hamad, une tribu d'à peu près cinq à six mille hommes, à demi sédentarisée, et établie dans ces tranchées de lave. J'ai fait la connaissance de Tallal pendant l'insurrection du Haourane. S'il n'a pas pas pris part directement au mouvement contre nous, ses Bédouins faisaient tout de même sauter les rails de notre chemin de fer du Hedjaz et pillaient les villages chrétiens, pillés à leur tour par les Druses, qui, s'étant, cette fois, abstenus de la révolte, en ont récolté tout le bénéfice.

» Quant à Tallal, je lui ai octroyé quatre mois de prison à Damas, mais depuis nous sommes les meilleurs amis. Et comme les Hamadis restent depuis cette affaire brouillés avec les Druses, autrefois leurs frères de razzia, je crois qu'il ne serait pas mauvais d'exploiter leur division qui pourrait nous servir un jour ou l'autre, car avec les Druses on ne sait jamais...

» Aussi ai-je convoqué mon ami Tallal, et vous le verrez; c'est un chic type, beaucoup d'allure, de dignité arabe ; et puis, je suis sûr que celui-là nous aime sincèrement... parce

qu'il a senti notre joug. L'amour, ici, c'est la crainte, ou, si vous voulez, l'admiration de notre force.

Nous continuons sur une piste effroyable, toute parsemée de tessons de lave, et laissons à notre droite, parmi des rochers de basalte crevassés, les ruines de la *Neapolis* romaine.

— Encore une ville, — me dit le colonel, — qui avait sa naumachie, son cirque, son temple et son théâtre! Mais de cette contrée nous ne savons presque rien. Depuis les Croisades, où vaguement elle appartenait aux Princes de Galilée, les Européens ne sont pas venus ici, à cause de l'insécurité persistante et de la difficulté du parcours, elle n'a même pas été explorée. On y trouvera probablement des renseignements fort utiles pour l'histoire latine. Mais comme cela paraît moderne, Rome et sa civilisation, vous ne trouvez pas? Ah! si on pouvait explorer les habitants! Il me semble qu'ils plongent dans un passé tellement profond, qu'on doit en se penchant sur leur âme éprouver le vertige... Mais tenez, les voilà, mes brigands, sont-ils beaux!

Et nous voyons s'élancer, en dépit de la pierraille et des rochers, une chevauchée éclatante, manteaux, housses, voiles, effilés des selles volant au vent, alors que des fusils tournoient en l'air et qu'un chant grave, monotone et ondulant, galope avec la cadence des cavaliers.

— Bravo! ami Tallal! — dit avec sa bonhomie seigneuriale le Colonel, en serrant les minces doigts secs d'un long roseau brun, qui glisse de sa jument, laisse traîner derrière lui, comme une sultane, les manches pointues de sa chemise blanche et le pan d'une *abayé* noire, lamée d'or.

Un voile couleur de miel, diadémé d'un cercle or et roux, forme visière au-dessus de sombres prunelles vacillantes, et retombe en plis harmonieux, terminé par des effilés pomponnants, le long d'une étroite tête d'adolescent. Une fine peau basanée luit dans l'échancrure du vêtement, entre la croix de deux cartouchières constellées de clous de cuivre, et un long sabre, attaché à l'épaule par une cordelette de soie, tombe contre de hautes bottes rouges, dont on n'aperçoit que la pointe relevée et le talon en fer dentelé destiné à écraser la tête des serpents...

Les deux chefs d'égale mais différente noblesse se retirent

sous une tente vivement dressée, entourés de quelques officiers et de vénérables *cheikhs* — les oncles de Tallal. L'entretien se poursuit avec une cordialité et une spontanéité inconnues chez les Druses, où l'on se heurte toujours, derrière une expansion exagérée et une politesse cauteleuse, à des réticences.

Cette alliance toute militaire est suivie d'une diffa copieuse, de cigarettes innombrables et de tasses de café de quoi remplir une aiguade du désert. Puis les Bédouins repartent, comme ils sont venus, chantant et volant et balançant leur fusil, vers leurs cratères éteints et leurs maisons mobiles...

— Je ne sais pourquoi nous dédaignons ces gens-là, — me dit le Colonel, quand nous reprenons notre route. — Le Bédouin m'a toujours été sympathique. Il est intelligent, noble, courageux et très loyal envers ses alliés.

» Évidemment, parfois, il ne respecte pas nos lois; mais c'est parce que nous ne les lui avons pas suffisamment expliquées, car il a de la justice et de l'honneur une autre notion que nous. Je crois que, très sincèrement, nous pourrons à l'avenir nous fier à eux[1]. Et puis... ce Tallal, savez-vous ce qu'il m'a demandé? Une bourse chez les Lazaristes pour son jeune frère. Ils veulent s'instruire. Lui, du reste, sait lire et écrire l'arabe et le turc, il a été élevé à la *Sultanïè* de Damas, c'est d'ailleurs pour ça que si jeune encore — il n'a pas vingt ans — il est cheikh. Notre éducation leur enlèvera certainement du pittoresque — et j'avoue que ce sera dommage — mais elle nous assurera pour plus tard des chefs capables de tenir et de relever le pays. Ce Philippe l'Arabe, que fut-il, sinon le fils d'un chef de bande ou plutôt de Bédouins? Il est vrai qu'ils étaient beaucoup plus civilisés et même convertis au christianisme, du moins secrètement. Philippe, enrôlé dans l'armée romaine, s'est haussé jusqu'au grade de général et, une fois nommé empereur, il fit preuve d'une grande sollicitude à l'égard de ce pays, le dota immédiatement d'un aqueduc amenant les eaux de Canaouet, d'un acropole, de thermes, d'une citadelle et de cette route, que nous devrions bien remettre en état. Enfin vous verrez tout cela, puisque

1. Le Colonel a vu juste. Sollicités par les Druses, les Bédouins Hamadi ne se sont pas joints à eux.

ce soir nous coucherons à Chouba, autrement dit Philippopolis...

Et nous voici errant dans les ruines de ce pauvre village habité par quelques *fellahs* et bergers, bien étonnés si on leur disait qu'ils sont compatriotes et peut-être descendants d'un empereur romain.

Le soir, sous ma tente, je ne puis dormir. Alors, m'asseyant au seuil de ma frêle demeure éphémère, — oh! cette sensation d'angoisse et de délire que demain tout sera évanoui, maison, traces de notre passage, sortilège, — et tandis que je regarde la lune tourner autour des colonnes et que j'écoute les chacals gémir comme un chœur de pleureuses, je songe à ce Philippe le Jeune, à Philippe fils de l'Empereur, qui jouait, peut-être à la place où je suis, avec les petits Bédouins; à l'enfant transporté, à l'âge de sept ans, de ce désert volcanique aux jardins du Tibre, qui reçut le nom de César et de Prince de la Jeunesse, vêtit la pourpre, eut sa statue au temple de Jupiter Capitolin, et mourut à douze ans, sans que jamais personne l'eût vu sourire.

Et les vers de Jules Tellier chantent en ma mémoire :

Et je plains ces Césars si beaux, et plus qu'eux tous
Ce Philippe l'Arabe au regard triste et doux,
Aux yeux d'Oriental intelligent et grave,
Qui n'avait pas encore douze ans, quand un esclave
A son tour l'égorgea sans qu'il poussât un cri,
Qui savait tout d'avance, et n'a jamais souri....

MYRIAM HARRY

LA
NOUVELLE LITTÉRATURE RUSSE

La tâche n'est pas facile de suivre de Paris la littérature russe actuelle. Les livres publiés à Pétrograd et à Moscou arrivent ici avec des retards considérables. Parfois, on ne parvient pas à trouver les plus importants. Quant à se faire une opinion d'après les jugements des écrivains qui viennent de Russie la chose est assez délicate. Les uns condamnent en bloc toute la littérature née après la révolution, les autres la portent aux nues et affirment avec sincérité que, en dehors d'elle, il n'y a pas de lettres russes. La passion politique, consciente ou non, déforme les goûts. Elle altère également le libre jugement des critiques.

Il faut donc avec des matériaux incomplets, avec des avis contradictoires et en tenant compte d'une certaine partialité, qui dort au fond de l'homme le plus impartial, dessiner la courbe d'un mouvement chaotique entre tous, violent, exaspéré.

On excusera, je l'espère, les lacunes inévitables d'une telle enquête. D'ailleurs elle ne prétend pas à ce nom. Ce fut plutôt une plongée faite dans une mer encore bouillonnante, encore inconnue. Elle n'a pour mérite qu'une curiosité passionnée, une sincérité sans restriction, un amour profond de la Russie et des hommes russes.

J'ai commencé par dire les difficultés qui ont entravé ce travail. Mais elles portent en elles-mêmes leur récompense. Elles viennent toutes des conditions économiques, politiques, sociales où se débat la Russie en formation. Mais ce sont ces conditions précisément qui ont posé sur la littéra-

ture un inaltérable sceau et si particulier, qu'il n'a point d'équivalent ailleurs. On peut affirmer sans crainte que nulle part la littérature, soit par ses thèmes, soit par son ton, n'a reflété aussi puissamment la vie d'un peuple qu'en Russie dans les dernières années. L'art y est indissolublement mêlé aux métamorphoses qu'a subies dans sa chair et son âme une immense nation.

Ce retentissement de la vie nouvelle sur la littérature nouvelle nous le voyons déjà dans l'incompréhension absolue qui sépare les auteurs restés en Russie et ceux qui l'ont quittée.

Ces derniers ont, pour la plupart, été présentés en France. Leurs noms sont bien connus. Ce sont, pour ne parler que des principaux Balmont, Kouprine, Merejkowski, Chmelev et l'admirable Ivan Bounine qui est, à coup sûr, l'un des plus grands écrivains vivants. Je ne parlerai pas de ces auteurs émigrés, d'abord parce qu'ils sont plus ou moins familiers au public français et surtout parce qu'ils n'ont presque rien produit depuis leur exil. Par leurs œuvres, ils se rattachent à une belle et grande tradition, mais qui ne correspond plus au rythme qui fait vivre les jeunes écrivains russes. Il y a en effet dans les pages les meilleures d'un Kouprine ou d'un Bounine une sérénité qui vient moins de leurs sujets parfois atroces, que du ton spectateur qu'ils emploient. On les sent maîtres de leurs héros et disposant à leur gré leur matière d'art. On verra bientôt qu'il en va tout autrement avec la génération nouvelle.

Où commence cette génération? On devine bien que cette question est des plus malaisées à résoudre théoriquement. Mais de même que tout le monde sent en France qu'il y a une génération d'après guerre, de même il y a, en Russie, la génération d'après la révolution.

Sans doute, parmi les écrivains qui la composent, il en est qui ont publié avant 1917, même avant 1914. Mais toutes leurs œuvres anciennes ne semblent plus leur appartenir et le bouleversement gigantesque les a comme récréés.

Cependant, même pour ceux-là la règle n'est pas absolue. Et il y a l'exemple saisissant d'André Block, le génial poète symboliste, dont la figure marque les années qui précédèrent la guerre et qui à la veille de sa mort écrivit cet immortel

poème : *Les Douze* où toute la mystique, tout le sens profond de la révolution éclate en des vers d'une sonorité, d'une brutalité et d'une tendresse vraiment miraculeuses.

Il y a encore deux écrivains dont l'activité jette un pont sur l'abîme creusé par la guerre et la révolution. Ce sont André Bely et Alexei Remisoff. Leurs œuvres régissent encore l'inspiration des jeunes écrivains qui, à l'ordinaire, rejettent toute tradition. Ils le doivent, l'un à sa souplesse et son intelligence, l'autre à son extraordinaire science de la langue russe et à son inspiration singulière qui vient des sources mêmes de la terre russe.

Nul n'a été si près du folkore merveilleux, des contes, des légendes et du mystère populaire de la Russie qu'Alexei Remisoff. Il a certainement entendu les ondines des fleuves, les génies des forêts. Il croit à leur existence, il les a vus. Pour en parler, il a créé une langue. Il a fouillé dans les trésors secrets des vocables archaïques ou populaires oubliés par les littérateurs, il en a extrait des mots savoureux, durs et riches, il a pris ce qu'il y avait de plus profondément russe dans leur cadence et dans leurs symboles. Il a fait un travail prodigieux de linguiste et de poète. Et c'est par ce retour aux sources originales de la langue qu'il s'impose encore aujourd'hui à la ferveur des nouveaux écrivains qui se veulent russes avant tout.

Mais, à part ces rares exceptions, la rupture est complète et tragique entre le monde qui est mort en 1914 et celui qui est né en 1917. C'est dans un univers nouveau qu'il faut cheminer.

La poésie

Les bolchevistes ont pris le pouvoir en octobre 1917. Qu'on retienne bien le mot octobre. Il revient comme un leit-motif dans la plupart des livres récents. Il porte en abrégé pour les Russes tout ce que suggère le bouleversement complet d'un pays et, pour beaucoup d'écrivains, il sonne comme un chant de triomphe. L'octobre rouge a mis fin au régime incertain qui durait depuis la révolution pacifique de mars. Une sorte de stupeur règne dans le pays. Que va-t-on devenir? Quel profil auront les jours qui vont suivre?

Quelques cohortes communistes ivres d'enthousiasme et de

fureur sacrée occupent les villes. Les paysans pillent, les soldats brûlent. Toute la Sibérie est aux mains de Koltchak, toute l'Ukraine aux mains des Allemands d'abord, puis des armées volontaires blanches et de grands aventuriers. Le froid et la faim s'abattent sur les maisons. Qui pourrait, à moins d'être fou, songer à la littérature?

Or, à ce moment précis, tandis que la guerre civile et la misère ravagent le pays, éclosent par centaines des poètes. C'est une floraison fantastique, exaspérée, maladive. Les paysans font des vers, les ouvriers font des vers; quant aux intellectuels, est-il besoin d'en parler?

Les écoles se comptent par dizaines. Voici quelques titres : futuristes et néo-futuristes, formistes, imaginistes, néo-classiques et néo-romantiques. J'en pourrais citer longtemps encore jusqu'à celle qui s'appelait Nitchevoki et qui dérive du seul mot russe qui se soit acclimaté en France.

A quoi tient cet étonnant phénomène? D'abord, au besoin qu'ont les hommes d'exprimer leurs sentiments les plus profonds et les plus véhéments en chansons. Et nul pays au monde n'a une langue aussi bien faite pour la mélodie du vers que la Russie. Mais la vraie raison est, peut-être, d'ordre matériel. Et là, nous touchons déjà au mélange inextricable des mœurs et de la littérature qui fait l'originalité de cette époque.

Quand le parti communiste prit le pouvoir, ceux qui le menaient — hommes de doctrine et d'action — prisaient fort peu la littérature. Leur unique souci étant d'exterminer l'âme aussi bien que le corps bourgeois, ils patronnèrent naturellement, et avec une certaine naïveté, les écrivains qui étaient à « l'extrême gauche des lettres ». Ce fut l'époque des novateurs à tout prix, des chantres incultes de la révolution, des poètes rétribués, époque à la fois de littérature démagogique et de formes excessives. Cependant, un mal commun frappait bientôt les écrivains officiels et les autres. Le papier manquait, les ouvriers typographes allaient à l'armée rouge ou vers de nouveaux emplois, et surtout les maisons d'édition, nationalisées, sombraient.

Tout l'effort des imprimeries d'État se porta sur les brochures de propagande, et il n'y eut, pour ainsi dire, plus de livres en Russie.

Alors, à Moscou, à Pétrograd, dans les grands centres de province, fleurirent les cafés littéraires. Le terme même est impropre, car les cafés étaient interdits à l'époque. Les réunions se tenaient dans une salle de club ouvrier, de groupe politique, ou simplement chez un écrivain quelconque. Le trait original de ces cénacles est qu'ils étaient destinés à remplacer le livre absent. On avait déjà créé dans certaines villes, où les journaux manquaient complètement, le « journal parlé ». On institua de même la littérature parlée.

Les auteurs venaient lire leurs œuvres, apprises par cœur ou griffonnées sur quelque bout de papier. Et le public venait les écouter, comme auparavant il se rendait à la bibliothèque ou chez son libraire.

Ce mode oral de littérature eut pour effet de pousser les écrivains vers la poésie. Ainsi qu'au temps des bardes et des chanteurs illettrés, les auteurs s'orientèrent naturellement vers la forme rythmée et nombreuse qui séduit l'oreille en même temps que l'intelligence de l'auditeur. Et, pour la même raison, la poésie devint essentiellement phonétique, c'est-à-dire qu'elle dépouilla tout souci spirituel pour rechercher le jeu sonore des mots, pour manier la rudesse ou la douceur des syllabes.

Chaque groupe eut son « café », ses récitations à date fixe. Toute la jeunesse des lettres s'y donnait rendez-vous, et l'on peut dire que ce fut là que, pendant des mois et des mois, palpita la vie réduite de la littérature révolutionnaire russe.

Il faudrait un véritable catalogue pour énumérer tous les poètes qui se produisent en ces années-là. Le déchet — on s'en doute — a été formidable. Nommons hâtivement ceux qui marquèrent le plus : Maïakovski, Pasternack, Essenine, Marina Tzvetaïeva, Asséief, Mandelstamm, Kazine, Koussikof.

Parmi ceux-là, trois noms sont à retenir : Pasternack, Maïakovski, Essenine.

Le premier, Pasternack, se distingue fortement des autres poètes de ce temps. Point de strophes débraillées, point de recherches de mots saugrenus et discordants. Son art est appliqué, secret, son originalité puissante. Elle consiste en une phonétique admirablement travaillée, une hardiesse qui mêle avec bonheur les mots les plus rares aux plus triviaux, sans jamais choquer. Très difficiles à pénétrer au premier

abord, ses poèmes sont pleins d'une richesse intérieure surprenante et de résonnances profondes. Ce sont des joyaux dont l'eau est obscure, mais sans impureté. Ses deux recueils les plus importants sont *Ma Sœur la Vie* et *Thèmes et Variations*. Leur influence, qui fut insignifiante à l'époque où tout bouillonnait dans un creuset dément va toujours grandissant et, à mesure que la vie prend en Russie des bases stables, de plus en plus nombreux sont les poètes qui suivent ses traces.

Mais à l'époque que nous examinons, le lion de la poésie fut Maïakovski. Il répondait aux besoins de l'heure. Ceux qui l'ont vu lors de son passage à Paris me comprendront sans peine. Quant à ceux qui ne l'ont pas vu, je ne crois pas commettre une indiscrétion trop grande en les renvoyant à la nouvelle de *l'Europe Galante* intitulée *Je brûle Moscou* où Paul Morand peint le poète avec la cruauté glacée qui fait son charme.

Maïakovski est un robuste gaillard : épaules de boxeur, voix puissante, gestes rudes. Tout en lui respire le désir de vivre fortement, à coups de poing. Ses poèmes ont cette même allure. Brutaux et insolents, ils ont à la fois la force et la faiblesse du cynisme. L'octobre rouge avec son cortège de violences et de déchaînements convenait admirablement à la nature de ce futuriste. Il fut l'un des chantres par excellence du règne nouveau, il fut de ceux qui écrivirent leurs poèmes sur les murs des maisons. Maintenant, il fait de la publicité en vers. Il ne néglige aucune outrance, apportant à cela une passion un peu trop mécanique.

Mais à travers toutes ces exagérations, qui marquent souvent ses œuvres d'artificielle et théâtrale grossièreté, roule un souffle fort. Il a su faire passer par une bouche d'airain — où retentissent parfois, il est vrai, des accents de bateleur de foire, — la voix de ces jours débridés, cyniques, fiers de leur nouveauté. Un orgueil démesuré gonfle ses poèmes, mais ne va pas sans une certaine ampleur et qui fait excuser les plaisanteries énormes, les calembours, les obscénités qui chargent d'une façon déplaisante cette sorte de parade inspirée.

Serge Essenine est plus intéressant que Maïakovski. Ce dernier a poursuivi avec une furieuse méthode sa carrière de démolisseur. Il vit au sein de la révolution comme dans une

chaude tanière. Le passé qu'il insulte, Essenine l'aime. Fils de paysan, élevé à dos de cheval, ayant connu toute l'infinie tristesse et l'invincible douceur de la campagne russe, il a le don du chant. Rien de plus simple, de plus émouvant, de plus pur, ni de plus élégiaque que ses poèmes réussis. Même dans ses accès de brutalité, de révolte, flotte une tendresse qui vient des plaines où il a grandi. Sans doute est-ce chez lui que le don poétique est à l'état le plus pur, le plus brut. Il le sent, il le dit :

Russie, ma Russie des bois,
Je suis ton seul chantre, j'ai nourri
La tristesse de mes vers bestiaux
Avec de la menthe et du réséda.

Les vers que je viens de reproduire sont tirés d'une traduction que madame Marie Miloslavski et M. Franz Hellens ont donnée de la *Confession d'un voyou*, l'œuvre essentielle de Serge Essenine. Cette traduction répond avec bonheur et fidélité à l'original, et je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques passages.

Je suis amoureux de ce soir,
Proche de mon cœur est la plaine jaunissante.
Le vent adolescent a relevé
Jusqu'aux épaules la robe du bouleau.
Dans l'âme, dans la vallée, une fraîcheur,
Une brume bleutée comme un troupeau de moutons.
Derrière la porte du jardin apaisé
La clochette va sonner et s'éteindre.
Jamais encore avec autant d'économie
Je n'écoutai la chair raisonnable.
Qu'il ferait bon, comme le saule avec ses branches,
Se renverser parmi les roses de l'étang!
Qu'il ferait bon, en souriant sur une meule
Manger le foin avec la gueule de la lune!
Où es-tu, ma joie tranquille
D'aimer tout sans désir?

Mais cette douceur ne doit pas tromper. Au plus profond du poète veille la violence terrible qui est le propre de cette époque. Il le crie avec fierté.

Crache donc, vent, tes brassées de feuilles :
Je suis comme toi un voyou,

Je suis un brigand, un goujat.
Et, par mon sang, voleur de chevaux dans les steppes,
Je devrais, la nuit, dans les steppes bleues,
Guetter, un couteau à la main
Mais, n'aie pas peur, vent fou,
Crache en paix les feuilles sur la plaine
Mon surnom de poète ne m'affaiblira pas,
Dans la chanson, je suis comme toi un voyou.

Cet instinct farouche de liberté sans frein, de quel poids ne charge-t-il pas tous les écrivains, russes actuels? Comme ils en sont avides, et comme ils en souffrent! Essenine en a été la première victime. Sa destinée est tragique. Chantre des campagnes russes, adopté par les communistes, il avait soif de luxe, d'une vie que les besoins d'argent ne limiteraient plus. Le sort lui envoya ce funeste cadeau sous la forme de l'amour d'une grande danseuse. Il alla avec elle en Amérique, en Europe. Mais devant une civilisation dont il voulait jouir éperdument, ce paysan resta stupide. Il ne sut pas.

Alors, il se mit à boire, à rouer de coups sa maîtresse. Et maintenant, à Moscou, Essenine dont le talent sombre peu à peu dans l'alcool, jette aux villes l'anathème en vers mornes où transparaît par éclats bien rares et bien faibles la manière de génie qui fut le sien.

Qu'on m'excuse si je ne parle pas davantage des poètes, mais ils sont vraiment trop nombreux. J'ajouterai simplement qu'il existe à Moscou un Institut officiel de poésie, intitulé : « Institut supérieur du verbe artistique » où trois cents élèves sont initiés aux secrets du rythme. Il était dirigé par le vieux poète symboliste Valéri Brussof. Quand eut lieu le premier examen de ces élèves Valéri Brussof dit à un écrivain qui m'a rapporté ses paroles : « Cet examen m'a plongé dans la vénération et l'épouvante. Mes élèves ont tous composé des poèmes parfaits. »

La Prose.

Ainsi, pendant trois ans, il n'y eut que de la poésie. Son règne correspond à l'époque pour ainsi dire héroïque du bolchevisme, celle de la guerre civile, des cités qui passent jusqu'à dix-sept

fois de mains en mains, à l'époque d'un effort gigantesque qui se termine par une victoire complète, au point de vue militaire, tout au moins. C'est alors que les décrets sont le plus impitoyables, que la Tchéka se manifeste dans son plus rouge apparat, que le dénûment atteint à son paroxysme.

Brusquement tout se calme. La guerre civile s'arrête et Lenine décrète la nouvelle politique économique, le fameux Nep.

La réaction littéraire est automatique : on revient à la prose.

Ce n'est pas un des traits les moins curieux de la vie révolutionnaire russe que cette coupure brusque. Jusqu'en 1921, fleurissent les poètes. A partir de 1921, les prosateurs. Et cette floraison est aussi riche, aussi violente que la première, et, de même, conditionnée par les événements économiques.

On trouve du papier, la question de la nourriture n'est plus aussi aiguë, les maisons d'éditions renaissent. Et si le premier livre qui parut fut celui de Boris Pilniack, ce n'est point que cet auteur avait eu plus de hâte que les autres, mais que, vivant à la campagne, il avait eu une vache qui lui donnait du lait et une femme qui s'occupait de lui.

Mais, alors qu'aux pires heures de détresse, les poètes tâchaient d'enlever leurs pensées vers d'autres horizons, au moment même où la vie s'améliore, les prosateurs reviennent aux heures sombres. La raison en est bien simple : les poètes écrivent avec leurs rêves, les conteurs avec leurs souvenirs. Et ces souvenirs sont d'une nature telle que les livres qu'ils inspirent nous semblent parler d'une humanité inconnue et d'une planète presque aussi étrangère à nous que celle de Mars.

Tous les sentiments anciens ont fondu dans la fournaise des années terribles. On ne passe pas en vain à travers la mort, la famine et la haine. Les âmes et les corps en sortent remodelés et l'époque qui les précède paraît incompréhensible.

Déjà pour nous, les années d'avant-guerre semblent un monde sans contact avec le nôtre. Que l'on imagine, outre la guerre, une révolution qui a tout ravagé, tout transformé, et au cours de laquelle un morceau de pain fut plus précieux que toute l'intelligence, la beauté, et la bonté humaines.

Aussi, cette phrase tragique que j'ai entendue d'un écrivain russe, observateur pénétrant, n'a-t-elle rien qui puisse sur-

prendre. « Pour nous un roman qui dépeint la vie d'avant 1917, semble un roman historique. »

Qu'est-ce qui caractérisait les livres d'avant 1917? C'était, de plus en plus, la disparition de l'élément matériel et physique au profit du psychologique. L'étude des sentiments l'emportait sur le reste. L'extérieur, paysages, descriptions, n'étaient que des instruments destinés à mieux faire ressortir le débat intérieur.

Or, pendant les années 1918, 19 et 20, les hommes, en Russie, ont vu que les objets, qui à force d'être usuels, paraissaient négligeables, étaient plus nécessaires que les arts et que la morale. Ils ont vu qu'une chambre chaude, un repas assuré et la certitude de se réveiller vivant comptaient davantage que toutes les introspections et les conflits raffinés.

C'est pourquoi l'on observe en Russie une désaffection singulière pour l'écrivain qui jusqu'à présent passait pour la représenter le mieux, je veux dire Dostoïewski. On ne comprend plus les tourments de ce génie immense. Ils paraissent artificiels, inutiles. Ce sont dépenses somptuaires. On lui préfère un aristocrate comme Pouchkine, parce que lui du moins était un homme sain. Et c'est de santé qu'à surtout besoin la Russie actuelle. Ce désir obscur mais invincible a transformé l'âme compliquée de ses habitants. La simplification s'est opérée d'elle-même sous la lente poussée à laquelle rien ne peut résister : la poussée des instincts élémentaires : l'amour brutal, la faim, la peur. Les écrivains actuels en portent tous la trace.

Ainsi, prenons Boris Pilniak, puisqu'il a été celui qui a ouvert cette ère nouvelle.

En 1922, paraît son roman *l'Année nue* qui est son livre capital autant par sa valeur propre que par sa valeur de document littéraire et humain. En raconter le sujet n'est guère utile et d'ailleurs presque impossible, car, en somme, il n'y en a pas. Le thème est un de ceux qui ont le plus servi aux jeunes écrivains russes unanimistes par la force des choses : c'est l'histoire d'une ville de province ou d'un village pendant la guerre et la révolution.

En vérité, s'il faut entendre par romancier un écrivain qui distribue les événements et les personnages selon un plan com-

posé, qui noue, poursuit et dénoue une intrigue, Pilniak n'en est pas un, comme beaucoup des auteurs russes d'aujourd'hui. C'est plutôt un admirable, un brûlant reporter, qui, se servant d'un lien convenu et lâche, se borne à coudre bout à bout des chapitres où sont enregistrées ses impressions. Mais ces impressions sont d'une telle qualité, d'une telle intensité et notées d'une main si sûre qu'elles suffisent à bouleverser.

Comme pour tant d'autres écrivains, je suis forcé dans cette rapide étude d'être bref pour Pilniak et cela m'oblige à recourir à la méthode de la citation, qui, au fond, est la meilleure, car aucun commentaire ne peut faire comprendre un auteur aussi bien que lui-même. Voici donc le plus célèbre passage de *l'Année nue*, qui a été repris sans fin par toutes les revues russes à l'étranger et qui déjà fait figure de morceau d'anthologie atroce. C'est la description d'un train dans lequel les habitants des villes et des régions touchées par la famine vont chercher de la nourriture dans les contrées plus heureuses.

Le train n° 58 rampe sur la steppe noire.

Des hommes, des pieds, des mains, des têtes, des ventres, des dos, du fumier humain. Les gens sont tout grouillants de poux comme le wagon est tout grouillant de gens. Les hommes pressés ici ont conquis leur droit à voyager aux prix d'immenses efforts à coup de poing, car là-bas, dans les provinces affamées, à chaque station des dizaines de faméliques se ruaient sur les trains et à travers têtes, cous, échines, jambes, pénétraient dans le wagon sur d'autres hommes.

On les frappait. Ils frappaient, arrachant, jetant dehors les occupants et le combat durait jusqu'à ce que le train s'ébranlât, emmenant ceux qui étaient restés et ceux-là, les nouveaux, se préparaient à un nouveau combat à la station prochaine.

Ces hommes voyagent le jour, la nuit et ont appris à dormir assis, debout, suspendus. L'air dans le wagon est souillé par les estomacs humains et par le mauvais tabac.

La nuit il fait sombre, il fait froid. Quelqu'un râle, quelqu'un se gratte. Le wagon grince comme un vieux divan. Bouger est impossible, car les jambes de l'un se trouvent sur le cou d'un autre, et un troisième s'est endormi au-dessus d'eux et ses jambes entourent le cou du premier. Et cependant l'on remue.

Un homme qui a les poumons rongés se serre instinctivement près de la porte.

Il brûle de la pourpre suprême de la phtisie, a des impressions étranges et confuses. Ses idées de stoïcisme et d'honnêteté, sa petite chambre, ses brochures et ses livres, la faim, tout est parti au diable.

Les jours, les nuits, le wagon, les stations, les marchepieds, les

toitures, tout s'est fondu. Qu'on marche sur lui, qu'on crache sur lui, que les poux tombent sur lui, qu'importe. Il rêve d'une fraternité nouvelle extraordinaire : tomber, fauché par le sommeil, se coller contre un autre homme, qu'il soit syphilitique, typhique, tant pis. Se chauffer et se chauffer à sa chaleur corporelle. Des hurlements, des sifflements, des rôles... Le cerveau semble roulé dans du duvet, et parce que le duvet est chaud et même brûlant, les pensées sont brulantes, singulières, obsédantes à la limite du délire fébrile.

Elle se balance, elle se balance dans le cerveau cette traverse qui est aux portes; elles grincent les portes et des femmes, des femmes, des femmes, se suspendent au-dessus des rails rampants.

Hier à une petite station, une femme s'était approchée du wagon. Un soldat était à la portière.

— Petit, laisse passer, au nom du Christ, — avait dit la femme.

— Rien à faire ma tante. Aucune place, — répondit le soldat.

— Par le Christ sauveur.

— Et avec quoi paieras-tu?

— Je trouverai bien quelque chose...

— Ah, ah! Alors viens près de moi. Notre manteau est là-bas. Hé, Semen, reçois la femme.

Le soldat s'était glissé sous la banquette, les gens s'étaient groupés autour, et le cœur du phtisique avait frémi d'une intolérable et douce douleur, d'une fureur animale. Il avait eu envie de crier, de frapper, de se jeter sur la première femme venue, d'être fort sans mesure et cruel, et ici, devant tous, violer, violer! Sa pensée, la générosité, la pudeur, le stoïcisme, au diable! Une bête...

L'homme s'endort debout et tombe, fauché par le sommeil, sur les jambes de quelqu'un. Quelqu'un s'écrase sur lui. L'homme dort merveilleusement comme une pierre. Le wagon dort. Une station, des sifflets, des heurts. L'homme se réveille pour un instant. Sa tête se trouve sur un ventre de femme. Ses pensées se pressent comme des marchandes bariolées à la foire. La bête ! l'instinct ! Et l'homme embrasse, embrasse, embrasse, passionnément, cruellement. Qui est-elle? D'où est-elle? Qu'importe. Elle se réveille lentement, se gratte, dit à voix endormie :

— Finis, assez... Voyez-vous...

La steppe. Le vide. L'illimité. La ténèbre. Le froid.

Si j'ai cité ce long passage, c'est que son réalisme intense est caractéristique non seulement pour Pilniak, mais pour beaucoup d'écrivains de sa génération.

Bien plus caractéristique encore est cette façon de parler de la femme. Lisez tous les auteurs russes actuels qui comptent, vous ne trouverez pas un mot sur l'amour comme nous l'entendons ici. Ce n'est même plus de la sensualité, mais de la

sexualité. Et cela s'explique aussi bien par la misère qui ne laisse plus de place aux sentiments raffinés que par la promiscuité où ont vécu hommes et femmes pendant les années effroyables.

Le roman de Boris Pilniak eut un succès immense. Dans cet ouvrage fait avec la souffrance commune, chacun retrouvait un souvenir de ce qu'il venait de vivre. Mais bientôt cela ne suffit plus. On trouva Pilniak trop naturaliste, trop photographique. La matière de ses livres était à l'état brut. On se tourna avec plus d'attention vers ceux qui transposaient.

Aussitôt parmi les écrivains se dessinèrent deux courants. Les deux courants qui depuis Pierre le Grand se disputent la Russie. Ce pays qui a deux visages l'un tourné vers l'Europe, l'autre vers l'Asie, n'a jamais pu les accorder. Tantôt prédomine l'appel des hauts plateaux mongols, tantôt celui des plaines occidentales. La politique, pendant deux siècles, a subi ce balancement. La littérature aussi. Et cette vieille querelle s'est rallumée d'elle-même après la révolution. Au point de vue artistique elle est la seule qui compte, car les discussions sur la littérature communiste et celle qui ne l'est point n'offrent pour nous qu'un intérêt tout secondaire.

Jusqu'à présent, il est hors de doute que la tendance que j'appellerai orientale l'emporte nettement. La Révolution a rejeté la Russie vers l'Asie autant par son essence qui fut anarchique que par l'isolement complet où elle se trouva pendant de longues années et qui, en fait, dure encore.

En outre, beaucoup d'écrivains sortent du peuple et la terre russe fertile en contes et en usages presques païens les a marqués d'une empreinte indébélile.

D'autres, qui, par leurs origines, auraient peut-être été attirés vers l'Occident, la guerre civile les a fait errer à travers toute la Russie. Ils se sont battus sur le lac Baïkal, près de la mer Blanche, dans les steppes du Turkestan, dans les montagnes du Caucase. Ils ont vécu en Cosaques, en Khirgizes, en Kalmoucks. Ils ont été frappés de la diversité infinie que présente leur pays fait de mille peuples, ls ont senti avec une acuité inoubliable en quoi il se distingue irrémédiablement de l'Europe. Comme ils étaient très jeunes, ils en ont conçu une fierté profonde. Ils ont aimé la Russie, jusqu'à ses verrues

et ses lèpres, et même à travers leur pitié pour elle transparaît un sombre orgueil.

Mieux encore : ils ont haï les peuples d'Europe bien nourris et tranquilles, tandis qu'eux souffraient de toutes les détresses physiques. Ils ont opposé au bien-être occidental leur goût de révolte, d'ardeur et de mort. Et plus d'un, derrière le fameux cordon sanitaire qui les séparait de notre monde, s'est senti l'âme des anciens barbares qui rôdaient aux marches de la paix romaine.

Tout cela, avec plus ou moins de talent, de crudité ou de passion, se retrouve dans la plupart des livres russes. La langue même s'en ressent. Tous les dialectes y fournissent leur apport. A force de fréquenter les moujiks, les auteurs leur ont emprunté leur manière à la fois savoureuse, drue et obscure de parler. Ils se sont assimilé leurs légendes, le domaine miraculeux qui baigne tous leurs actes et qui fait de la Russie la terre d'élection de la poésie naïve. Aussi dans chaque ouvrage y a-t-il deux motifs toujours présents : une brutalité qui vient de la guerre et de la faim, une tendance au rêve où passe l'écho de toute la tristesse et de toute la tendresse du monde. Ces deux chants alternés rendent un son que l'on n'a pas encore entendu.

Rien de surprenant à ce que des écrivains ainsi inspirés dédaignent les compositions savantes et les intrigues rigoureusement observées. Ils se déclarent ennemis du sujet. Ce sont des conteurs beaucoup plus que des romanciers. Tout leur soin va à la force de l'expression, à la brutalité de la couleur. Ils stylisent à outrance leurs impressions et les jettent encore toutes chaudes de sang sur le papier. Presque tous ont du talent, presque tous ont dans leur œuvre un conte ou un chapitre qui ne s'oublie pas.

Je ne puis malheureusement citer que Nikitine, qui dit avoir tout appris de la Révolution, Lydia Seffulina, femme tartare, qui a rapporté de Sibérie des récits étonnants pleins de réalisme et de douceur, Michel Zotchenko.

Je m'arrêterai davantage sur Vsevolode Ivanoff qui est, avec Léonoff, le plus marquant de ce groupe.

Sa vie même est un document. A-t-il trente ou vingt-neuf ans Il ne le sait pas lui-même, n'étant pas fixé sur la date de

sa naissance. Issu de cosaques sibériens, il ne peut rester plus d'un an à l'école. Il préfère devenir typographe, puis s'en va avec des cirques ambulants où il sert de fakir, de derviche, de clown, d'avaleur de sabres et de chansonnier. Vient la révolution et Ivanoff fait toute la campagne contre Koltchak parmi les partisans rouges. Jusqu'en 1920 il n'avait jamais quitté l'Asie. Toute son œuvre jusqu'à ce jour en porte le témoignage. Ses décors préférés sont les vastes steppes sibériennes et mongoles, ses héros des paysans colons et guerriers, des cosaques, des chefs khirghizes. Il connaît la vie des nomades, leur mélancolie invincible, leur cruauté si naturelle qu'elle n'a rien de commun avec la méchanceté.

Les titres de ses ouvrages sont à eux seuls des indications : *les Partisans, le Train blindé numéro* 14, *les Vents de couleur, les Sables bleus, le Retour de Bouddah.*

J'espère que ces livres seront un jour traduits, car il y a en eux une vigueur, une rudesse terrible, magnifiées par d'âpres songes, et une sorte de fusion parfaite avec la sauvagerie de la nature.

Un de ses meilleurs contes, l'*Enfant*, a d'ailleurs été publié dans les *Œuvres Libres* voici un an environ. La traduction n'est pas excellente, mais le sujet suffit à faire sentir ce qu'est l'écrivain.

En voici l'essentiel :

Des moujiks ont formé un groupe de partisans rouges. Refoulés par les armées blanches, ils ont gagné les régions désertiques de la Mongolie. Ils vivent de chasse et de pillage. Quand ils ont besoin d'amour ils attaquent un camp Khirghize et, dès leur approche, les femmes sont prévenues.

Un jour, une de leurs patrouilles aperçoit une voiture où sont assis deux hommes qui portent des casquettes d'officiers. Les partisans les abattent. L'un des officiers est une femme. Ils regrettent de l'avoir tuée trop tôt, fouillent la voiture, y découvrent un enfant de deux mois. Alors, ils se regardent. Une émotion très sommaire les pénètre. Ils se rappellent le village, les isbas, toute la vie familiale. Ils emportent le petit.

Mais, comment le nourrir? Ils essayent bien de mâcher de la viande et de la lui fourrer dans la bouche, mais l'enfant

refuse. Il refuse également le lait de jument. Il lui faut du lait de femme. Les partisans enlèvent une Kirghize. Revenus au camp, ils s'aperçoivent que la Kirghize a pris son enfant. « Qu'importe disent-ils, elle nourrira les deux. »

Mais voici qu'au bout de quelques jours ils s'aperçoivent que *leur* enfant, l'enfant blanc, est plus maigre que l'enfant jaune. Ils prennent un bâton, l'équilibrent, suspendent à chaque bout les petits.

Le Kirghize est beaucoup plus lourd.

Alors le chef dit au moujik Afnassi Petrovitch qui, le premier, a adopté l'enfant.

— Écoute, toi, tant pis, qu'il meure, le Kirghize. Un de plus.

« Afanassi Petrovitch prit le petit jaune, l'enveloppa dans un sac déchiré. La mère se mit à hurler. Afanassi Petrovitch lui donna un coup léger sur les dents, et s'en alla dans la steppe. »

On reste anéanti moins par la férocité du conte que par la simplicité et le naturel du conteur. Mais il ne faut pas oublier, comme il le dit lui-même, au cours de ce récit, que « la Mongolie est un animal sauvage et sans joie ».

Il y a dans les *Sables bleus* des scènes équivalentes. Je n'oublierai jamais le massacre de six otages bourgeois par un ouvrier bolchevik dans une cabine de paquebot, je n'oublierai jamais la scène où deux capitaines de l'armée blanche, interrogeant la femme d'un commissaire qui a fui, s'aperçoivent qu'elle est enceinte, se prennent à discuter si c'est d'un garçon ou d'une fille, et, pour en avoir le cœur net, lui ouvrent le ventre, elle vivant encore. Tout cela avec une sobriété de moyens atroce, un raccourci puissant et un sourd désespoir qui laisse les nerfs douloureux pour longtemps.

Le talent de Vsevolode Ivanoff est grand, celui de Leonide Leonoff l'est peut-être plus encore. Ce tout jeune homme de vingt-six ans, d'une beauté singulière et raffinée, est d'origine paysanne. Par là s'explique l'art et l'étonnante couleur de ses récits villageois. C'est le plus russe des jeunes écrivains russes, en ce sens qu'il nourrit exclusivement ses œuvres du folk-lore paysan et révolutionnaire. Sa langue est chargée de locutions et d'images du terroir, son récit tout gonflé de sève

éclatante. Il procède par stylisation maxima. Son art est pour ainsi dire, purement décoratif.

Quelle violence furieuse, quelle fraîcheur de coloris! Quelle délicatesse et quel rêve au fond de ces pages truculentes! Lui non plus n'échappe pas aux brutalités de son temps, car lui aussi a fait partie de l'armée rouge, a connu les marches épuisantes, les tortures et la faim. Mais il a gardé — comme le poète Essenine — un sens merveilleux du mystère du sol, des bois, des fleuves et du ciel. Chez lui plus que chez quiconque vibre ce panthéïsme païen qui fleurit en beauté autour des pires horreurs.

Qu'on me permette une citation encore.

Voici qu'est terminée la fête du village. Ce fut une journée de joie débridée, bestiale. Les marchands ont pris un voleur de chevaux et la foule l'a éventré à coups de bottes. Et le soir vient. Écoutez Léonide Léonoff.

La lune est suspendue au-dessus d'un tronc coupé. Le tronc coupé regarde d'un œil morne la lune. Et la lune sait qu'il y a près du bois un tronc stupide. Et le tronc sait qu'il y a un astre clair dans les vagues nuageuses là haut. Et ils demeurent ainsi tous deux solitaires : la lune erre, cherche; le tronc ne bouge pas, il sait qu'on ne trouve rien.

Les grands pâturages lilas s'épanouissent au ciel. Est-il vrai que les herbes n'y poussent pas, l'absinthe couleur de détresse?

Les ombres nocturnes, pécheresses, rôdent dans le lait bleu des rosées du soir. Une chauve-souris frôle la nuit. Les ombres se maquillent en hommes, les hommes en bêtes, les bêtes en troncs.

N'allez pas dans les forêts de minuit, jeunes filles qui cherchez les fraises, moujiks qui cherchez du bois, vieilles femmes qui cherchez des champignons. Vous rencontrerez le malin, il poussera un cri et vous deviendrez des troncs.

Il n'y a plus de lune sur le tronc coupé. Un petit nuage bleu l'a couverte. Le bouleau, comme une veuve pleure sur une pierre, un oiseau crie à la mort. De quoi pleurer? De quoi crier?

Le ciel est-il seulement fait pour que les nuages y passent?

La gorge est-elle faite seulement pour crier à la mort?

Ce que cette traduction ne rend pas — et ce qu'il est impossible de rendre — c'est la saveur de chaque mot, saveur qui vient de l'étonnant privilège de la langue russe aussi proche de ses racines populaires que l'était le français aux XVe et XVIe siècle. Imaginez cette description dans la langue de Villon, imaginez que cette langue vous soit habituelle et vous aurez

une idée du charme et de la beauté de la prose de Léonoff.

En face des écrivains dont je viens de vous parler et qui sont tournés vers l'Orient, le groupe de ceux qu'on appelle occidentaux est très peu nombreux. Et encore n'est-il occidental que pour les Russes, car pour les lecteurs français non avertis la différence paraîtrait bien faible. Ce qui les distingue néanmoins c'est la volonté d'avoir un sujet central, autour duquel s'ordonnent plus ou moins les épisodes. Si leurs rivaux sont décoratifs, ils sont, eux, architecturaux. De plus ils tâchent de lutter contre l'envahissement de la langue par l'archaïsme et les locutions populaires.

Il en va ainsi d'Evguenï Zamiatine, prosateur de premier ordre, dont le livre le plus réussi est *Insulaires*, suite de récits sur la Grande-Bretagne, et d'Ilya Erenbourg.

Ce dernier mérite une attention particulière, car il est une sorte de trait d'union entre la Russie et la France. Émigré politique, il a longtemps vécu à Paris, où il fut débardeur en gare d'Ivry, ce qui s'accorde assez mal avec sa chétive silhouette, sarcastique, voûtée et pensive que l'on peut voir tous les jours à la Rotonde. A la Révolution il rentra en Russie, y passa les années tragiques. Maintenant il vit entre Paris, Berlin et Moscou.

Ce qui le caractérise, c'est un esprit hors de pair. Je crois qu'il est de tous les auteurs russes actuels le plus intelligent. Cette intelligence est caustique en son essence même. Il me semble qu'Erenbourg ne peut rien voir sans saisir en même temps le tragique et le risible des choses.

Cela donne à ses œuvres un humour pathétique. Mais en même temps cela enlève à ses livres cet éclat et cette fougue, ce don entier des auteurs plus naïfs.

Il aime l'octobre rouge pour son côté héroïque, mais il ne peut s'empêcher de voir en même temps qu'il a conduit au Nep, c'est-à-dire au régime bourgeois. Il estime à leur valeur le bien-être et les conquêtes de notre civilisation occidentale, mais il ne peut s'empêcher de distinguer les tares qui la rongent et la condamnent.

Ainsi, placé entre deux mondes, aucun ne le satisfait. Il tombe dans une ironie pleine de désespoir qui est la tonalité originale de son œuvre. A cet égard ses livres les plus mar-

quants sont *Julio Jurenito*, dont on a donné récemment une traduction assez peu réussie et le *Trust pour la destruction de l'Europe*.

Je ne pense pas qu'on ait pu dresser avec tant d'enjouement et de férocité à la fois le procès de notre époque. Tout ce dont nous vivons, Erenbourg le démolit, pierre à pierre, avec une sorte d'onction inspirée. La langue de ces ouvrages est volontairement pure, châtiée, sans un alliage d'archaïsme ou de folk-lore.

On dirait un peu de l'Anatole France transposé et les discours du maître anarchiste Julio Jerenito font penser à ceux de Jérôme Coignard ou de M. Bergeret.

Il est un livre pourtant où Erenbourg a renoncé à cette manière. C'est le roman *Nicolas Kourbof*.

Le héros en est un tché-kiste par conviction, loyal, dévoué à l'idée communiste, net comme une équation, impitoyable comme une machine. Tout l'ouvrage a un accent inflexible et dur, avec une teinte romantique.

Là aussi nous trouvons des massacres, l'épouvante et la faim. Certains de ces passages éclairent l'âme des bourreaux et des victimes d'une façon définitive.

On sent la sympathie de l'auteur pour son héros, mais cette sympathie ne l'empêche pas de le mener au suicide, devant l'impossibilité de réaliser son rêve. Le scepticisme critique de M. Ilya Erenbourg l'a emporté sur la volonté inébranlable de Nicolas Kourboff.

Voilà donc sommairement caractérisés les deux groupes. Entre eux ou plutôt au-dessus d'eux se place un auteur qui, par la force de son talent, apparaît comme le seul très grand écrivain de la Russie actuelle.

Il se nomme Babel.

Juif d'Odessa, il n'a publié jusqu'à présent que des fragments dans les revues communistes, mais ces fragments ont suffi à attirer sur lui l'attention et l'admiration de tous.

A quoi tient cet assentiment unanime? Au fait que, le premier, il s'est montré dans ses ouvrages égal aux thèmes surhumains de la guerre civile. Les autres écrivains, malgré leurs dons, sortent écrasés de l'épreuve. Babel en triomphe.

Il le fait avec des moyens d'une simplicité si expressive,

si souple et si précise à la fois, que ces pages semblent de la vie et que chaque phrase est comme écrite en lettres de feu. La force de Babel réside dans la hardiesse ingénue avec laquelle il se met en présence des événements qu'il a vécus, dans une sincérité impitoyable vis-à-vis de lui-même, et dans l'accent passionné, donc héroïque de ses récits.

Son œuvre maîtresse est *l'armée à cheval.*

Cette armée est celle de Boudenny, ce brigadier de cosaques, qui est devenu leur grand chef et qui, par son audace et sa fureur guerrière, rappelle Murat.

Ses soldats sont les frères de ces djiguites que l'on applaudit récemment à Paris et qui ont montré aux Parisiens étonnés ce que peuvent être des chevauchées dans les steppes.

Ceux-là sont des blancs, ceux de Boudenny sont des rouges, mais la trempe est la même.

Or Babel, juriste à lunettes, comme il se définit lui-même, a fait campagne avec ces centaures. Sa prise de contact avec eux n'alla pas sans difficulté.

Ses lunettes et son air d'intellectuel lui attirent tout de suite les railleries et l'inimitié des cosaques. L'un d'eux, le prenant en pitié, lui donne ce conseil : « Un homme avec de l'instruction ici, on lui met l'âme à l'envers. Mais pille un petit peu, ou bien souille une femme, la plus innocente des femmes, alors tu auras des guerriers leur tendresse. »

Et Babel se met à la hauteur des cosaques de la façon suivante :

Me détournant je vis un sabre qui traînait non loin. Une oie sévère vagabondait par la cour et lissait tranquillement ses plumes. Je la rattrapai, et la courbai contre terre. Sa petite tête craqua sous ma botte, craqua et se mit à couler. Le cou blanc était répandu dans le fumier et les ailes battaient encore au-dessus de l'oiseau tué.

— L'âme de ma mère à Dieu, — dis-je en fouillant l'oie de mon sabre — fais-la moi cuire patronne.

La vieille dont la cécité et les lunettes étincelaient releva l'oiseau, l'enveloppa dans son tablier, le porta vers la cuisine.

— Camarade, — me dit-elle à la porte après un silence, — je voudrais me pendre.

— Petit frère, — me dit soudain Sourovkoff, le plus vieux des cosaques, — assieds-toi avec nous en attendant que ton oie soit cuite.

Ainsi Babel est adopté par les Cosaques. Désormais il

vit avec eux. Et de leurs attaques, de leurs joies simples, de leurs plaisanteries, de leurs morts, de leurs rages, il a composé la plus belle, la plus atroce et la plus humaine des épopées.

Voici à peu près terminé ce bref inventaire. J'ai peur qu'on en emporte un pénible souvenir.

Sans doute les sujets, qu'à la suite des auteurs russes, j'ai évoqués sont d'une terrible couleur. Mais j'avoue qu'ils me laissent moins de tristesse, moins d'irréparable nostalgie que les écrivains russes d'avant la révolution, qu'un Leonide Andreeff, un Blok, un Bounine par exemple, et je ne parle pas de Dostoïewski ni de Chtchedrine.

Ces auteurs portent leur désespoir en eux, il est incurable. Celui des jeunes écrivains russes vient des épreuves qu'ils ont traversées. Et l'on a le sentiment que, s'ils ne les ont pas vaincues, ils en sortent du moins plus avides de vie, plus ardents. Il est plus facile de triompher de la faim, du froid, du danger, que d'une âme nostalgique. Et pour connaître le prix de la vie, le meilleur moyen n'est-il pas de la sentir précaire?

J. KESSEL

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ESPAGNE EN 1823

En 1823, Louis XVIII fut amené à combattre les révolutionnaires, qui, de l'autre côté des Pyrénées, tenaient en captivité son cousin le roi d'Espagne. Après la campagne diplomatique, au Congrès de Vérone, dont j'ai fait ailleurs le récit, voici la narration de la brillante expédition militaire qui acheva le succès de la politique française.

I

Le 7 avril, comme l'aube allait mettre une frange d'or à la cime d'argent des Pyrénées, la brigade du vicomte de Saint-Hilaire, quittant le camp de la Croix des Bouquets, serra en masse sur la route de Béhobie, derrière la cavalerie du général Vallin. Celle-ci était en selle dès quatre heures du matin, avant que le soleil fût levé encore. Le maréchal duc de Reggio fit passer en barque l'avant-garde d'Auguste de la Rochejacquelein, et, pour la première fois depuis dix ans, nos troupes foulèrent le sol espagnol, avec une confiance enthousiaste qu'aiguisait l'attrait d'une belle aventure. — Quand le soleil brilla, tous marchaient d'un pas ferme sur le grand chemin. — Chacun était bien pourvu de munitions et de vivres, et les montagnards qui venaient les regarder passer, les saluaient de vivats!

A Irun, la population avait revêtu ses habits de fête, le curé, l'alcade s'avançaient pour haranguer le duc d'Angoulême, les habitants criaient « Vive le Roi! » à perdre haleine et ouvraient aux troupiers leurs maisons pavoisées aux couleurs des deux pays. — Le spectacle devait se renouveler de village en village.

Fort adroitement, Ouvrard achetait à l'avance dans les fermes; ses agents payaient comptant; le passage de l'armée française sans épuiser la contrée y apportait au contraire l'abondance de l'argent, toujours assez rare chez les paysans [1].

On ravitaillait aussi les débris de l'Armée de la Foi, dont les rangs, d'abord pêle-mêle, se grossissaient à chaque instant de nouveaux volontaires que le général de Conchy allait encadrer avec sa division.

Les espérances des généraux constitutionnels s'en irritaient d'autant. Ce ravitaillement facile, cet accueil de leurs compatriotes les consternaient et dès la première heure leur désenchantement songeait à reculer le champ d'action dont ils sentaient le sol se dérober sous leurs pas. Leurs forces cependant n'étaient pas négligeables.

Ils avaient pris leurs précautions pour prolonger la lutte, espérant que les malheurs ordinaires des invasions réduiraient la population à se soulever contre les étrangers. Ils avaient bien approvisionné leurs places de guerre et confié leur défense à des officiers de mérite et dévoués à leur cause. L'armée était dans un état supérieur à ce que l'on avait cru.

Sans tenir compte de l'exagération des chiffres proclamés aux Cortès, puisque les levées ordinaires avaient rencontré partout des refus, il ne paraît pas que les troupes qui nous étaient opposées, aient été inférieures à 120 000 hommes.

L'armée « d'opération » (Ballesteros)	20 000
L'armée de Catalogne (Mina)	20 000
L'armée du Centre (Zayas, l'Abisbal).	20 000
L'armée des Asturies (Morillo. Quiroga)	10 000
Les garnisons des places fortes.	50 000

1. Vaulabelle, qui n'est pas suspect de sympathies royalistes, le constate (*Histoire des deux Restaurations*, VI) : « Les besoins de l'armée furent ainsi satisfaits jusqu'au dernier jour de la campagne, sans dépôts, ni magasins préparés, ni réquisition. »

Mais déjà toute la machine branlait et tandis que Mina, — qui fut jusqu'au bout notre plus obstiné adversaire, — songeait à nous tourner par une contre-offensive sur le territoire du Roussillon et, en réalité, se maintenait en Catalogne avec un acharnement parfois héroïque, Ballesteros, au premier contact, à Vittoria, ordonnait la retraite, se glissait à Saragosse et, en fait, livrait, en montrant le dos, la route de Madrid.

Notre armée, sans perdre le contact, était obligée de s'éparpiller pour répondre aux exigences d'une occupation :

Le Ier corps piquait en avant vers la Castille où la Réserve (général Bordesoulle) devait le suivre et même le précéder parfois, lui laissant le soin de s'avancer, avec le général Bourke, jusqu'au fond des Asturies et de la Galice.

Le IIe corps tournait à gauche par l'Aragon pour descendre la vallée de l'Èbre.

Le IIIe se cantonnait en Navarre autour de Saint-Sébastien et de Pampelune qui résistaient.

Le IVe corps allait opérer en Catalogne.

Successivement, nous les retrouverons.

Le duc d'Angoulême, généralissime, s'avançait en tête (il fit vaillamment à cheval les cent lieues du chemin) et franchit sans encombre les rochers de Pancorbo et le fameux défilé de Salinas, sur lequel planaient les plus sinistres légendes.

A Burgos il fut accueilli avec des transports de joie : les fleurs jonchaient les rues pavoisées, des balcons on jetait des couronnes, il fallut passer sous des arcs de triomphe et il eut peine à refuser le dangereux honneur d'être hissé, comme sur un pavois, au haut d'un char monumental.

Les femmes, qui ne pouvaient atteindre le visage des cavaliers, embrassaient les fantassins, et avec l'emphase biblique des méridionaux disaient à de vieux grenadiers qui s'avançaient en bon ordre : « Bénis soient les ventres qui ont porté de tels enfants ! » — Pour achever de traduire leurs sentiments, elles criaient : « *Mueron los negros* ! A mort les constitutionnels ![1] ».

Le 17 mai, en arrivant à Buitrago, le Prince reçut les parlementaires de l'Abisbal, qui venaient discrètement offrir sa

1. Vicomte de Boislecomte, *Souvenirs de la Campagne de 1823* (*Revue Hebdomadaire*, décembre 1896).

soumission. Le général espagnol (vis-à-vis de ses officiers et de ses troupes, il avait feint de vouloir se rendre à Séville) demandait un sauf-conduit pour gagner la France. Il y arriva en effet, mais ayant couru d'autres dangers, échappant peut-être aux colères des libéraux indignés de sa défection présente, et menacé, avant d'atteindre la frontière, par les royalistes qui le voulaient massacrer pour son infidélité passée.

L'Abisbal avait laissé Madrid en grand tumulte. Ses troupes, dont Zayas prenait le commandement sans enthousiasme, opéraient précipitamment et en secret leur retraite par le pont de Tolède. Un partisan royaliste, don Jorge Bessières, craignant de les voir échapper, venait tirer des coups de fusil dans la ville, et se battre dans les rues.

Les Madrilènes, à qui les Cortès avaient longtemps caché notre entrée en Espagne, passaient par des sentiments variés : les arrogants de la veille se cachaient ou hâtaient les préparatifs de leur départ; les opprimés guettaient l'heure de prendre leur revanche.

Le généralissime s'avançait. Il couchait à Chamartin dans cette maison de plaisance du duc de l'Infantado où avaient successivement fait séjour tous les victorieux de ces temps troublés : Murat à l'été de 1808; peu après, Napoléon en personne. — Il allait bientôt présider à un spectacle dont un témoin nous a laissé l'impression émue :

Le 23 mai à 4 heures du matin, les premiers rayons du soleil vinrent éclairer une scène merveilleuse. A notre droite la lumière colorait d'une teinte rosée les sommets encore couverts de neige du Guadarrama; dans la vallée on apercevait à travers une brume légère, et au milieu des masses de verdure, le corps d'armée de Maréchal duc de Reggio déroulant ses profondes colonnes. Sur notre gauche, à une grande distance, des nuages de poussière nous annonçaient la marche des troupes conduites par le général comte Obert, à travers les plaines qui se perdaient à l'horizon; enfin devant nous s'étalait Madrid avec ses clochers, ses palais dans l'immense ceinture dont l'environne presque entièrement le Prado. Le mouvement de cette marche contrastait avec le calme profond de cette cité dont l'occupation avait coûté, il y avait quinze ans, tant de sang français. La magnificence de ce spectacle, au sortir des affreux déserts que l'on traverse à quatre lieues de la capitale, remplissait l'âme d'une profonde émotion [1].

1. Boislecomte, *Souvenirs*.

Le silence de la nuit fut rompu par le pas de nos chevaux, les clairons du 1er régiment de la Garde. Tout le monde se lève, court aux fenêtres, sort des maisons : *los Franceses!* Et c'est une longue acclamation à laquelle nos soldats répondent : Vive le Roi! La joie tient du délire, les femmes sanglotent : « Vive nos libérateurs! Vous nous vengerez! vous délivrerez mon mari, vous me rendrez mon fils. A mort les *negros!* Meure la race des assassins! » — Et pour mieux marquer la réalité de la délivrance, on court contre les miliciens constitutionnels qui abandonnent leurs derniers postes; on leur lance des pierres, on couvre de boue et de crachats Zayas, son cheval, sa petite escorte, au milieu des cris les plus insultants.

Les Français n'ont de peine qu'à contenir la fureur, à éviter les représailles. « Comment monsieur — criait au capitaine de Boislecomte une jeune femme élégante qui malgré lui voulait faire enfoncer la porte d'une maison par des hommes du peuple, — le brigand qui habite ici a fait hier tuer mon frère. Je suis Espagnole et vous ne voulez pas que je me venge! »

On les laissa du moins briser les « pierres de la Constitution », les grilles des Cortès, les meubles, les statues, les bustes, faire des feux de joie des registres, exiger que le bourreau brûlât l'effigie de Riego, pendant que l'on exposait en triomphe le portrait de Ferdinand.

Le 24 mai, au son des cloches, au bruit des pétards, le duc d'Angoulême entrait solennellement au milieu des drapeaux et des devises « analogues à la circonstance »; les femmes de la société jetaient des fleurs du haut des balcons et les filles du peuple dansaient accompagnées des castagnettes et des tambourins.

Par discrétion, le Prince refusa de loger au palais du Roi et descendit à l'hôtel du duc de Villahermosa. Il reçut les hommages des autorités, sans qu'on sût bien à quel parti elles appartenaient, passa la revue des troupes dont la belle prestance électrisait les spectateurs. « C'est aujourd'hui, disait en revenant de la parade un bourgeois de Madrid, qu'il est glorieux d'être enfant de la France. »

Le plus difficile restait à faire : pacifier et gouverner des

esprits aussi échauffés, des patriotes aussi chatouilleux. Les succès de notre armée justifiaient leurs éloges et augmentaient aussi leurs exigences. De toutes les expéditions entreprises en même temps à travers la péninsule, de bonnes nouvelles venaient donner au duc d'Angoulême une force et un prestige accrus.

II

Le IIe corps était entré, lui aussi, gaiement en Espagne, sous les ordres du général Molitor, et nous avons, pour suivre ses pérégrinations, les *Mémoires* du comte de Saint-Chamans qui commandait la 1re brigade de la 6e division (général de Loverdo).

Les régiments s'avancèrent d'Irun à Murcie sans avoir besoin de tirer un coup de canon et c'est seulement à la fin de juillet, au combat de Campillo, qu'ils feront parler la poudre. Mais ils n'en firent pas moins, pacifiquement, une bonne besogne et M. de Saint-Chamans, qui avait une plume heureuse, nous a décrit à merveille l'esprit de l'armée et des populations.

On ne s'attarda pas aux murailles de Pampelune derrière lesquelles s'était réfugiée une forte garnison « constitutionnelle ». On laissa les bataillons du général Conchy faire le blocus, et on passa outre pour suivre les collines assez tristes de la Navarre.

A Tafalla, enthousiasmé du bonheur de voir des Français, le peuple se rue autour du cheval de Saint-Chamans pour baiser la botte, au risque de jeter le général par terre; les moines offrent des rafraîchissements à la colonne et dansent avec les sapeurs du 8e d'infanterie légère au son de la musique du régiment.

C'est à ce spectacle, qui se répète chaque jour, dans chaque village, dans chaque ville, que M. de Saint-Chamans établit le contraste des événements dont il a été témoin :

En 1808, si un soldat français épuisé par la fatigue, la maladie ou les blessures restait à quelques pas en arrière de la colonne en marche, de farouches paysans embusqués s'élançaient et l'égorgeaient impitoyablement. — En 1823, si un soldat avait peine à

suivre son bataillon, ces bons Espagnols s'empressaient de lui procurer une mule ou une charrette pour le transporter au cantonnement le plus rapproché.

En 1808, si un détachement voulait avoir un guide pour diriger sa marche incertaine, il lui était impossible de s'en procurer; mais enfin s'il parvenait à s'emparer d'un paysan, cet homme ne cherchait qu'à égarer la troupe et à la faire tomber dans les embuscades des guérillas. En 1823 c'était envers les troupes constitutionnelles que les habitants jouaient ce rôle, et si, au contraire, une de nos patrouilles se trouvait en force inférieure, les alcades et les curés lui envoyaient des guides sûrs et des renseignements précis pour la tirer de cette mauvaise position et lui indiquer les moyens de surprendre l'ennemi.

Et Saint-Chamans de tirer la conclusion :

C'est qu'en 1808 nous étions venus en Espagne pour appuyer par les armes françaises la trahison que Napoléon avait commise envers le peuple espagnol et la famille royale pour établir son frère [Joseph] sur le trône de Charles Quint. Tandis que, en 1823, nous venions rendre à ce peuple, alors essentiellement monarchiste et religieux, son roi retenu prisonnier dans Cadix par une armée en révolte et la faction républicaine, et protéger ses prêtres proscrits et persécutés par le même parti.

La leçon parut plus frappante encore le 26 avril, quand nos troupes entrèrent, tambours battants, drapeau flottant, à Saragosse. Les carillons de Notre-Dame del Pilar sonnaient à toutes volées en l'honneur de ceux contre qui, moins de quinze ans plus tôt, les Aragonais avaient soutenu deux sièges acharnés.

On s'installa en pleine sécurité, et, après un séjour paisible, où l'on ne rencontra d'autres soucis que les lenteurs de l'Intendance, on se rapprocha de la Catalogne où le IVe corps du maréchal Moncey menait une vie plus rude. On passa l'Èbre en bac sous un soleil de feu, en laissant quelques traînards fatigués d'une marche difficile, et l'on se dirigea, au sud, dans la province de Valence, pour délivrer le fort de Murviedro (l'ancienne Sagonte) où un parti de royalistes, qui s'en était emparé, s'y trouvait maintenant cerné par Ballesteros qui les pressait de près et menaçait de les égorger tous. — En six étapes on franchit rapidement la distance, poussé par le désir de se mesurer contre les assiégeants. Mais à l'annonce de l'arrivée de Molitor, ils avaient tourné casaque, abandon-

nant canons et munitions, répandant dans les alentours leurs déserteurs. Molitor allait s'établir fortement dans la province de Valence que Ballesteros quittait pour se réfugier dans celle de Grenade.

Nous rejoindrons le IIe corps, à la fin de juillet, quand il fera son mouvement en avant, pour participer à la poussée générale qui encerclera l'armée des *Negros* dans les parages de Cadix.

***

A cette heure, Molitor sait qu'entre lui et les Pyrénées sa sécurité est assurée par le IVe corps qui occupe la Catalogne ou du moins y retient les Constitutionnels. Le vieux maréchal Moncey qui le commande a franchi la frontière plus tard que les autres chefs, parce qu'il a éprouvé des difficultés de concentration assez grandes. Le 18 avril seulement il a quitté le Roussillon français. Des pluies torrentielles ont encore gêné sa marche; les troupes mal disciplinées du baron d'Eroles qui cheminent à ses côtés ne la faciliteront pas, et l'adversaire, en se repliant, ne lui laisse pas la tranquillité; les charrois sont malaisés, le pays est pauvre et il faut organiser dans le petit port de Rosas un entrepôt d'approvisionnement.

Celui qui dirige les Constitutionnels, nombreux et bien armés, leur inspire confiance et effroi; il doit provoquer nos précautions et nos méfiances. C'est un matois de la guerre et l'un des plus expérimentés guerilleros des luttes héroïques de l'Indépendance : Francisco Espoz y Mina.

Paysan navarrais, il a quitté sa charrue pour combattre l'armée de Napoléon; il s'est engagé dans la troupe de son neveu Xavier Mina (qui devait finir misérablement fusillé au Mexique) et est devenu fameux lui-même, à la suite de deux coups de main heureux au défilé d'Arlaban. Il est, du reste, par son intrépidité, le « roi » de ces contrées de Navarre et d'Aragon où il groupe sous ses ordres des milliers de partisans. Il joue sa vie cent fois mais dans des sentiments d'inhumanité farouche; il prétend avoir tué 40 000 personnes et l'on dit qu'il n'a jamais fait grâce. Quand Ferdinand, pour qui il combat, revient, la sympathie ne s'établit pas entre le sujet

et le monarque; ils se défient également l'un de l'autre; Mina médite déjà une sédition militaire, il se réfugie en France où Louis XVIII protège sa liberté. Il est enthousiaste, obstinément, de la Constitution de Cadix, sorte de fétiche pour son intelligence bornée. Aussi, dès la révolution de 1820 qui remet en vigueur ce pacte de 1812, Mina accourt, on le nomme capitaine-général, il jouit d'une grande popularité. Quand son pays se partage en deux camps, sans hésitation, il se range et se trouve à la tête des forces « libérales ». Il combat l'armée de la Foi avec la plus grande brutalité, égorgeant froidement ses compatriotes, ses prisonniers. Envoyé pour défendre la Catalogne, il y restera jusqu'à la fin de notre expédition, terré dans sa bauge, les crocs en avant, décousant tous les limiers qui approchent [1].

Tel est le rôle qu'aura joué, dans la péninsule, en ces jours critiques, un général sans science militaire, un agitateur sans connaissance politique, un ami de la liberté qui voulait égorger quiconque ne partageait pas ses opinions, un brave, insouciant de sa vie, peu fortuné après avoir dirigé les pillages, d'une spontanéité farouche et aveugle, type heureux du guerillero pendant la guerre et malheureux initiateur de ces pronunciamentos qui allaient déshonorer l'Espagne pendant la paix.

Avec ses colonnes mobiles, il se glisse dans les sentiers de la montagne, tient son monde en haleine et se fait couvrir par ses lieutenants. L'un d'eux, Llobera, ne s'est pas dérobé assez vite à travers des mamelons boisés pour ne pas être rejoint par les hussards du général de la Roche-Aymon et les fantassins du général de Saint-Priest [2] qui, aidés du général de La Tour du Pin, enfoncent le corps espagnol et le ramènent sous le canon de Barcelone.

Pendant ce temps, Mina tente ses diversions audacieuses. Il menace surtout Vich, car il nourrit contre ses habitants

1. Jusqu'en novembre 1823. Il se réfugiera alors en Angleterre. En 1830, il est attiré à Paris par la révolution et voudra soulever l'Espagne. Il franchit les Pyrénées, est repoussé, se retire à Paris; revient en 1834, se signale par une nouvelle proclamation, dernier monument de folie et de barbarie où il menace tout le monde de prison et de mort. — Il mourra, malade et épuisé, à Barcelone, en décembre 1836.

2. Notamment les régiments des colonels de la Poterie et de la Nougarède.

une haine vigoureuse. Déjà il a fusillé sur la grande route leur évêque, Mgr Estranch (mars 1823), maintenant, il anime ses soldats, leur promet une belle vengeance, un plaisir de soudard :

Soldats !

Le jour de gloire est arrivé. Allons dîner à Vich. Que les vingt premiers Français que nous saisirons soient fusillés pour leur apprendre à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Les maisons royalistes de Vich seront livrées au pillage pendant trois heures et les soixante personnes les plus royalistes de la ville et les autorités seront fusillées sur la place de la Constitution. Que les rues de Vich roulent du sang et que, de là, mon armée triomphante marche sur Barcelone pour purger ses alentours de l'invasion des tyrans.

Mais la fureur ne fait pas le courage; et, après la première alerte, à l'aube du 25 mai, les assaillants, quoique supérieurs en nombre, sont partout repoussés après sept heures d'une défense à laquelle tout le monde s'est employé : paysans, moines, femmes. « La surprise s'étant changée en attaque, a dit ingénument l'un des fanfarons, il n'y avait plus à attendre que des malheurs [1]. » — Mina, privé du dîner promis, est contraint de chercher un abri dans le nid d'aigle de la Seo d'Urgel.

Ses lieutenants Llobera et Milans attaquent à leur tour près de Mataro, sur les bords de la mer; ils sont mal reçus par le comte Curial et la brigade du marquis de Vence; ils se replient en déroute, jetant leurs armes (on trouva plus de cinq cents fusils dans les champs), laissant un drapeau et des officiers prisonniers.

Infatigable et insaisissable, Mina bat l'estrade, les brouillards de la saison le favorisent; à travers une tourmente de neige il passe, blessé à la jambe après une chute dans les rochers, il se coule de village en village, nous abandonnant maints prisonniers, et parvient à s'introduire dans Barcelone.

Derrière lui la brigade du vicomte de Saint-Priest et les volontaires du baron d'Eroles vont reprendre la Seo d'Urgel pour lui enlever cet asile en cas de retour.

Le maréchal Moncey est fatigué de ces petites affaires, il prétend terminer en occupant Barcelone, centre de la résis-

1. Galli (aide de camp de Mina). *Mémoires.*

tance d'une puissante garnison. Il établit son quartier général à Girone, investit Tarragone pour dégager sa gauche et prépare méthodiquement les opérations qui le feront maître de la province où Louis XVIII l'a envoyé en lui disant : « Allez, Monsieur le maréchal, signez vos ordres du nom de Moncey, et je suis sûr du succès. »

III

La satisfaction de ces succès militaires se compensait, pour le généralissime, de l'embarras où le jetait brusquement la réorganisation politique du royaume. Le duc d'Angoulême avait envisagé sous ses deux aspects la double question, quand, de Bayonne, il adressait, le 2 avril :

1° Une proclamation aux Espagnols pour annoncer l'unique but de la guerre, la délivrance de leur Roi;

2° Un ordre du jour à l'Armée pour recommander le respect des lois, des propriétés et des habitants.

Il avait accepté, accueilli, reconnu l'autorité d'une « Junte provisoire de Gouvernement d'Espagne et des Indes » qui s'était formée à Bayonne et se composait de Mgr de Eguia, du baron d'Eroles, de Gomez Calderon, et de J. B. de Erro, tous royalistes avérés qui commencèrent par déclarer inexistants « tous les actes publics, administratifs et mesures de Gouvernement depuis l'attentat du 7 mars 1820 ». Conclusion logique d'un raisonnement trop simpliste qui permettait de prévoir dans la pratique beaucoup de déceptions.

Ce petit Conseil avait suivi nos troupes, en marchant avec le contingent de volontaires espagnols auxquels le Trésor français avait procuré armes, vêtements, solde et parfois vivres. — Arrivée à Madrid, cette junte disparut pour se fondre en partie dans une *Régence* dont le duc d'Angoulême avait provoqué la création.

L'évêque d'Osma, le baron d'Eroles, don Antonio Gomez Calderon, y figurèrent donc, et on leur adjoignit les deux plus hauts magistrats du royaume : les présidents du Conseil de Castille et du Conseil des Indes, le duc de l'Infantado et le duc de Montemar, personnages considérables de l'aristocratie

espagnole. — L'Infantado, après s'en être défendu, accepta la présidence de la Régence qui prit le titre collectif d'« Altesse Royale », — c'était depuis 1808 la prétention puérile de tous les détenteurs de l'autorité suprême en Espagne — et l'on entra en fonctions.

Mais les caisses étaient vides, car les Constitutionnels, qui avaient perçu à l'avance des impôts, avaient emporté jusqu'au dernier doublon, ayant même vendu à vil prix tout ce qui était réalisable. Le malaise s'accrut quand les Régents annulèrent les emprunts consentis aux Cortès; les souscripteurs déçus n'allèrent pas courir la nouvelle chance de s'inscrire à l'emprunt de la Régence.

L'anarchie financière eût été à son comble si un homme d'intelligence et de labeur ne fût intervenu avec prudence : M. de Martignac accompagnait le généralissime comme commissaire civil du corps expéditionnaire, et en réalité comme Mentor.

Facile de caractère, de relations, d'habitudes, d'un langage séduisant, il entretenait avec M. de Villèle une correspondance abondante, et leurs lettres nous donnent des détails intimes, sincères, vraiment précieux pour notre curiosité et notre instruction [1]. Ces deux hommes à l'esprit clair étaient faits pour s'entendre.

Le problème était difficile d'organiser une administration espagnole de transition. M. de Martignac navigue entre la vanité patriotique, l'esprit de réaction des royalistes de Madrid et les entêtements du duc d'Angoulême irrité contre ceux que sa politique nomme d'un joli mot : les «exclusifs».

La capacité du commissaire français s'impose à la Régence à qui il prépare les décrets et dont il rédige la proclamation. Il lui faut batailler avec douceur; il tempère, temporise, traduit les instructions de M. de Villèle (lettre du 16 mai 1823) qui a envoyé au généralissime tout un plan de conduite où il précise la politique française [2].

Le cabinet des Tuileries a fait cause commune sans hésiter avec les royalistes espagnols pour le succès de l'entreprise; mais les conditions mêmes de cette collaboration restent

1. Spécialement lettres du 20 mai (III, p. 472) et 23 mai (p. 485).
2. *Correspondance* et *Mémoires* du comte de Villèle, 18 juin 1823, IV, 85.

encore à régler. Nous pouvons donner notre concours et maintenir notre influence par nos armes, notre argent, par les journaux « que nous ferons beaucoup parler et beaucoup répandre ». M. de Villèle n'attache pas d'importance aux agitations de la rue, il se méfie des grands seigneurs qui se rallient trop bruyamment à la Régence : « Tout ce monde-là est très disposé à prendre sa part d'honneur et de profits, mais se trouver à la bataille, c'est ce dont très peu se soucient. »

M. de Martignac se montrera ferme, indépendant vis-à-vis du corps diplomatique qui vient de se reformer à Madrid. — Le concours de l'empereur de Russie est presque embarrassant dans son exubérance. — M. de Metternich, selon le mot de Chateaubriand [1], « nous jette le chat aux jambes ». — Qu'on écarte les suggestions, les indiscrétions, les imprudences, qu'on évite avec soin des « Conférences générales ». La guerre est uniquement française, nous en portons la charge, la responsabilité et la gloire.

Un ambassadeur en titre, M. de Talaru, va venir représenter la France. — Ce diplomate, gentilhomme bien allié, pair de France, a été désigné parce qu'il a fait de fréquents voyages en Espagne; il connaît la maxime castillane sur la sage lenteur : « A demain... » Il rentre dans son rôle d'être temporisateur et il le montre en ne se pressant pas d'arriver. Il prétexte les difficultés des chemins, l'embarras des convois militaires, et un accident de voiture. Il n'entre à Madrid que le 1er juillet, trop tard d'un jour pour assister à la cérémonie où le duc d'Angoulême, par une courtoisie peut-être excessive, a voulu faire remettre solennellement à la Régence les cinquante drapeaux espagnols que nous avions rapportés de la guerre de l'Indépendance.

Le marquis de Talaru avait été précédé de ses secrétaires : MM. de Gabriac, de Vielcastel [2] et d'un attaché, le comte de Blosseville, jeune homme d'esprit qui prenait des notes et nous a laissé ainsi d'agréables souvenirs [3].

1. *Congrès de Vérone*, LIII.

2. Avant eux Robert de Caux était chargé d'affaires, avec M. de Flavigny comme adjoint.

3. Il écrivait aussi des nombreuses lettres et les recommandait à sa famille : « Je prie tout le monde de les garder, parce que si je perds mes notes, elles me serviront à rétablir mon journal. » Ses lettres sont en effet pleines d'humour et

La nature lui avait d'abord apporté des déceptions : en Biscaye, des oliviers rabougris; les plaines de Castille offrant plus de cailloux que de blé ou de seigle; les rameaux des rhododendrons et les fleurs jaunes des genêts égayant seuls les paysages désolés où planaient des aigles roux et où se posaient des cigognes déplumées. — A Madrid il était entré dans une ville bondée de monde, les auberges encombrées, notre garde royale mêlée dans les casernes aux troupes espagnoles, faisant du reste bon ménage avec la population; dans les églises pleines, si le clergé prononçait des paroles enthousiastes en l'honneur des « generosos y valientes aliudos », les sermons, tous consacrés à la politique, étaient « loin de prêcher la doctrine de l'union et de l'oubli ». — Des oranges excellentes, des lièvres savoureux, de plantureuses tomates consolaient un peu le voyageur de l'abondance des pois chiches, de l'odeur des outres de bouc qui gâtaient le vin, et des parfums de l'huile chaude sortant des cuisines. La « vie » d'ailleurs était fort chère, dix fois plus qu'à Paris. Dans les rues le peuple se promenait, chantait, allait à la plaza de toros, fumait des cigarettes.

Dans les salons les jolies Madrilènes affectaient d'être libérales, constitutionnelles, révolutionnaires, avec d'autant plus d'assurance que la présence de nos régiments leur épargnait la crainte d'être les premières victimes de leurs chimères.

Après quelques jours de flânerie dans Madrid et de visites aux dames, on se mit au travail. M. de Talaru arrivait. — Le contact avec le corps diplomatique n'était rien moins qu'épineux. Les ministres des légations accréditées auprès de Ferdinand en la personne de la Régence se livraient à mille intrigues contre l'influence française; ils eussent souhaité être consultés et reprendre, au nom de « l'Europe », le mandat dont la France seule était et s'était chargée. — Les Régents eussent volontiers accepté cette intrusion qui aurait facilité leur indépendance, ils se débarrassaient du courant des affaires sur les ministres de Ferdinand qu'ils avaient rappelés. Le plus intelligent et le plus actif, don Victorio Damian Saëz,

de sagacité; elles figurent dans l'étude : *le Marquis de Blosseville* (1 vol. in-8) qui a été publiée en 1898 par M. Louis Passy.

premier chanoine de Tolède, jadis confesseur du Roi, s'était installé, de sa propre autorité, au Ministère d'État. Adroit, cauteleux, persévérant, habile à ses heures, il s'agitait sans parvenir à régler les embarras financiers.

La Régence prétendait faire un emprunt. Un marquis de Croy Chanel était arrivé à Madrid dans ce dessein, envoyé de Paris par le banquier Pictet; mais cette maison, sans grande surface, ne put pousser l'opération jusqu'au bout, bien que la Russie parût s'y intéresser.

Dans le même temps l'emprunt du gouvernement français obtenait un plein succès. M. de Villèle avait su y intéresser les Rothschild de Londres, de Vienne, de Naples, de Francfort et de Paris qui offraient d'avantageuses conditions; déjà ils avaient ouvert au duc d'Angoulême un crédit illimité et leur agent à Madrid, sur sa simple signature, délivrait au généralissime toute somme qu'il souhaitait.

La rente française était en excellent état, à 91 fr. 15; les titres de l'emprunt, donnés à 89 fr. 55 gagnaient 2,5 p. 100 et les caisses de l'État s'enrichissaient ainsi de 30 millions. « Je ne sais, disait modestement M. de Villèle, si cet événement sera apprécié ce qu'il vaut, mais il prouve la force et la puissance de la France; il justifie ceux qui ont la confiance de lui demander des prodiges, il constate l'avantage inappréciable des institutions que nous a données le Roi. »

Ouvrard, qui avait joué à la baisse, était puni de son action et de sa combinaison, toutes deux mauvaises[1]. — Londres, qui avait souscrit jadis « avec fureur » l'emprunt plus qu'aléatoire des Cortès, tentait l'impossible pour faire baisser la rente française, et couler l'emprunt; Paris avait résisté et les agents de change des bords de la Tamise enregistraient de grosses pertes.

M. de Villèle l'apprenait sans regret, lui qui s'était donné comme consigne : « Etre fort poli avec les Anglais, fort indifférent dans nos actes pour leurs prétentions. » Il avait très bien démasqué le jeu de l'Angleterre qui « voudrait voir établir partout des gouvernements représentatifs, parce qu'elle vit du désordre chez les autres et qu'elle sait bien que peu de pays sont en mesure de surmonter comme elle

1. Villèle au duc d'Angoulême, 20 août 1823, IV, 341.

les difficultés et les dangers de semblables institutions[1]. »

Il démêlait qu'Albion était la directrice secrète de nos adversaires en Espagne. Elle nous tiendrait tête à Séville et jusqu'à Cadix. N'ayant pas réussi à nous arrêter sur la route de Madrid, elle chercherait la première occasion de nous tendre, en d'autres chemins, des embûches.

Notre expédition, dont la rapidité l'avait déconcertée, prenait une grande envergure et embrassait méthodiquement la péninsule entière. C'est ainsi que nous poussions devant nous les forces « constitutionnelles » les plus solides à travers le pays de Léon et jusqu'en Galice. Nous reprenions, sans bourdon ni coquilles, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, en suivant ce qu'on avait si longtemps appelé : la route des Français.

IV

C'était l'aile droite de l'armée qui s'ouvrait ainsi en vaste éventail, au nord. Le commandement en avait été confié à un véritable homme de guerre, le général Bourke, qui possédait derrière lui une belle carrière militaire, ayant servi quatorze ans au régiment de Walsh; aux Colonies lors de l'expédition de Saint-Domingue; à Austerlitz, à Wagram, en Espagne de 1810 à 1813, ayant bravement défendu Givet en 1814, Charleroi en 1815.

Il trouvait devant lui don Pablo Morillo, comte de Carthagène, marquis de la Puerta, lieutenant général, capitaine général de la Castille, qui avait gagné avec distinction ses titres, grades et emplois dans l'Amérique du Sud[2]. — Bon soldat, soucieux d'échapper à la politique de ces temps troublés, il servait le Roi sous le drapeau constitutionnel, en attendant l'heure de reprendre des couleurs plus honorables et mieux à son goût. — Sa résistance ne pouvait être très énergique et, sans les menaces virulentes de son second, Quiroga, un fanatique révolutionnaire trop compromis pour se dégager, il eût fait accord avec les Français qui s'avançaient. Les événements allaient lui imposer sa conduite.

1. Villèle au duc d'Angoulême, 21 juin 1823, IV, 106.
2. *Don Pablo Morillo*, par Antonio Rodriguez Villa, Madrid, 1909.

Nous étions déjà sortis de Valladolid. « Nous fîmes notre entrée à Léon, sous des arcs de triomphe, aux acclamations des populations de la ville et des environs, qui étaient venues au-devant de nous à plus d'une lieue. Dès qu'on aperçut la tête de la colonne, précédée du général de division et de son état-major, toutes les cloches des églises furent mises en branle, toutes les maisons se pavoisèrent des plus belles tentures. Les femmes, dans leur toilette la plus élégante, étaient aux balcons et par leurs vivats applaudissaient à notre venue [1]. »

Les hussards du général de la Rochejacquelein refoulaient les cavaliers espagnols et Morillo envoyait des parlementaires pour suspendre les hostilités. Les violences des Cortès à Séville, entraînant Ferdinand comme un otage, enlevaient à son sujet fidèle le dernier prétexte de soutenir la guerre civile. Sans donner officiellement son adhésion à la Régence de Madrid, Morillo confiait les populations à une Junte locale et nous cédait le terrain. — Pour avancer la paix, il faisait poser les armes à son armée. Une partie s'y refusa pour se retirer jusque sur le littoral sous les ordres de Quiroga. Nos avant-gardes la poursuivirent par ces chemins pénibles où était passé, durant l'hiver de 1809, le maréchal Soult, courant lui aussi pour atteindre les colonnes de sir John Moore acculées à l'Océan. La résistance se concentrait, comme alors, derrière les remparts de la Corogne dont le port offrait une issue par la haute mer.

Un Anglais en paraissait l'âme : sir Robert Wilson, un de ces originaux britanniques, amis des excentricités sur le continent, qui mettent leur amour-propre à risquer des aventures et à prendre le contre-pied du chemin battu. Depuis qu'il s'était fait une renommée pour avoir concouru, lui, l'ennemi acharné de Bonaparte, à l'évasion de La Valette en 1815, il mettait son point d'honneur à suivre le drapeau « libéral »; et il n'en trouvait pas de mieux déployé qu'en Espagne, puisque aussi bien il servait en même temps la politique du ministère anglais.

Il était débarqué à Vigo, où il recevait un accueil enthousiaste, et depuis deux mois animait tout le pays contre les

1. *Souvenirs* du général de la Motterouge, I.

Français. L'argent ne lui manquait pas, il levait facilement 2 000 volontaires qui s'ajoutaient, dans les faubourgs de la ville, aux miliciens de Quiroga. Là encore, on rencontrait ces déserteurs qui s'étaient présentés sans succès devant nos troupes à la Bidassoa et qu'on eût aimé voir ailleurs; contre le drapeau blanc ils dressèrent de nouveau leur étendard tricolore et voulurent essayer une sortie. « Ils ne furent pas longtemps hors de l'enceinte, dit le lieutenant de la Motte-rouge, alors officier au 24e de ligne : accueillis par une vive fusillade, hommes et drapeaux disparurent bientôt derrière les palissades. »

A l'attaque qui suivit, Robert Wilson fut gravement blessé et le colonel espagnol Torva tué. Quiroga, dans son exaltation, ne voulut rien entendre à une proposition de capitulation honorable; il réclamait arrogamment la retraite des troupes françaises et menaçait de mort qui parlerait de reddition. Le blocus de la ville le ramena aux réalités. La mer était encore libre, peu à peu les plus compromis en profitèrent.

Sir Wilson qui, malgré sa blessure, s'évada pour aller soulever la province, où sa voix ne trouva plus l'écho des premiers jours, s'estima heureux de pouvoir gagner Cadix.

Quiroga, qui était allé demander du secours à Londres, vint l'y rejoindre. Les déserteurs français s'embarquèrent sur une goëlette américaine qui les transporta en Angleterre.

Les miliciens de la Biscaye et de Santander crurent leur devoir accompli, surtout en présence d'une population rien moins que « libérale ». Alors la ville ouvrit très volontiers ses portes (21 août). Le comte de Bourke y entra, ayant à ses côtés le comte de Carthagène (Murillo) qui stipulait et obtenait toutes les garanties pour ses compatriotes. Le général royaliste reprit l'autorité au nom de Ferdinand et nos brigades occupèrent successivement Lugo, Santiago, Vigo, le Ferrol, coupant ainsi à l'Angleterre, sur les côtes de la Galice, ses communications clandestines par l'Océan.

V

A Madrid, le Généralissime, occupé, malgré lui, des difficultés politiques et administratives, avait plus volontiers l'œil ouvert sur les choses militaires.

Zayas s'était enfui à toute vitesse, moins pour éviter notre rencontre que le massacre auquel ses compatriotes de Madrid l'auraient voué certainement. Le général Vallin, après deux jours de marche forcée, regagna son avance et le rejoignit sur les bords du Tage; mais, comme dit Fantin des Odoards, « atteindre un Espagnol en retraite n'est pas chose facile » : Zayas se jeta dans les bois qui bordent la route de l'Estramadure et échappa, en abandonnant ses bagages et ses caissons. Ceci se passait à une demi-lieue de la plaine de Talavera et vengeait la bataille du 27 juillet 1809. L'avantage d'une poursuite en coup de main étant perdu, le duc d'Angoulême organisa plus méthodiquement la marche en avant. Deux colonnes mobiles se formèrent : le général Bordesoulle (7 000 hommes) ayant l'ordre de se porter sur Séville par Aranjuez, la Manche et Cordoue, commanda l'une; la seconde (8 000 hommes) avec le comte de Bourmont devait prendre à Talavera le général Vallin et se diriger par Truxillo sur l'Estramadure, pour opérer selon les circonstances et aller rejoindre à Séville la première colonne. Le double mouvement commença le 1er juin.

En s'enfuyant, les miliciens avaient crié bien haut qu'ils partaient nous couper la route au passage de la Sierra-Morena, « l'autel sur lequel les Français expieraient leur folle audace ». Et la chose était assez vraisemblable pour que nous pensions devoir prendre de grandes précautions.

— Arrivé (le 8 juin) au défilé de Santa-Cruz, le duc de Dino, qui commandait notre avant-garde, résista d'abord aux instances des chasseurs de la Garde qui brûlaient d'en découdre; enfin, il répondit à leur colonel : « Allons, d'Argoult, puisque vous le voulez, jetez-moi votre régiment sur ces marauds-là. » — En dix minutes, malgré le feu à bout portant, les *negros* furent culbutés; ils nous laissaient 300 prisonniers, 7 officiers supérieurs, 1 drapeau, les bagages, la caisse. — Leur artillerie filait, notre cavalerie la rejoignit au galop dans les mauvais chemins de la montagne de Vilchès où elle enleva les pièces. Dans ces deux affaires importantes, le jeune prince de Carignan [1], qui n'avait pu

1. Le futur Charles Albert, héritier de la couronne de Sardaigne, voulait se faire pardonner son adhésion récente à une conspiration de la « Charbonnerie »

voir arriver à temps la brigade de dragons, à lui confiée, s'était présenté de sa personne, comme volontaire et avait sabré de tout son cœur : la nuit seule les arrêta. Il fallut des sonneries de trompette pour ne pas se perdre dans les ténèbres; les chevaux étaient harassés, on se reposa à la Caroline et on arriva à Baylen (12 juin).

Les jeunes officiers de l'armée royale regrettaient que le combat de la veille n'ait pas eu lieu à cet endroit célèbre, il leur aurait plu d'effacer sur place le mauvais souvenir de la capitulation de Dupont et de montrer les fleurs de lys de France victorieuses, là où les aigles impériales avaient été trahies par la fortune. — Le vieux général Castaños habitait Baylen, théâtre de sa gloire. Il offrit très cordialement l'hopitalité à notre État-major [1].

Bientôt, nous entrions à Cordoue. Toute la noblesse et les autorités se présentèrent à cheval. L'accueil fut enthousiaste : sonneries des cloches, maisons pavoisées, acclamations de la foule, illuminations, concerts, farandoles. Ce fut partout des danses au son des tambourins et des castagnettes, des embrassades générales et particulières; on alla démolir « la pierre constitutionnelle » aux cris répétés de *mueran los negros*. On brisait les fenêtres des libéraux à coups de pierre, par représailles; les moines excitaient les passions plus qu'ils ne les calmaient, criant : « A bas les ennemis de notre sainte religion! »

On apprit alors que les Cortès, trouvant le voisinage dangereux, avaient évacué Séville, entraînant avec elles Ferdinand à Cadix. — La déception fut grande; il fallut attendre sur place.

De son côté la colonne du général de Bourmont, flanquée des volontaires royalistes de Merino, se portait sur la rive droite du Tage, chassait à Cacerès les autorités révolutionnaires, refoulait avec perte les guerillas de l'Empecinado et, au milieu de populations sympathiques et accueillantes, sans autres dangers que la fatigue de longues marches

dans son propre pays, en venant combattre les idées libérales sur le territoire espagnol. Il le faisait avec tout le courage personnel et l'ardeur illogique de son aventureuse existence.

1. *Souvenirs* du vicomte de Boislecomte.

pénibles sous le soleil d'été, la difficulté de traverser les rivières sans matériel, l'embarras de ramasser les fuyards constitutionnels, leurs chevaux, leurs voitures, — elle atteignait les remparts de Séville et les bords du Guadalquivir.

A sa vue les miliciens de Lopez Banos se précipitaient dans des barques; et un peloton de nos dragons retournant des obusiers que l'ennemi abandonnait sur la rive, coulait la petite flottille en détresse, sauf la chaloupe du chef qui, ayant pris la tête, voguait à pleines voiles et à force de rames vers Cadix.

Les deux colonnes françaises se rejoignaient à Puerto Santa Maria et à Puerto Real, sur la baie (24 juin).

Leur présence coupe la communication avec la terre ferme. Le dernier acte du drame va se passer là.

VI

Pour le comprendre, il faut connaître les événements de Séville d'où Ferdinand fut arraché de force, et apprendre comment le duc d'Angoulême y arriva à son tour.

Quand, vers le milieu d'avril, ils avaient fui Madrid, les députés trouvèrent mille difficultés sur la route et coururent même des dangers pour leur vie. Ce qui ne les empêcha pas, une fois en sûreté, de parler de leur « marche triomphale », de jurer de verser leur sang et de porter une déclaration de guerre solennelle à la France « pour punir son audace ».

Les Cortès appuyèrent ces mesures purement déclamatoires de la levée d'une « légion libérale étrangère », d'un emprunt forcé de 200 millions, du séquestre des biens de tout Espagnol qui suivrait nos drapeaux, de la peine capitale pour ceux qui accepteraient des fonctions de nos mains. — Toutes ces mesures demeurèrent platoniques et le nom de Ferdinand, qui figure au bas des décrets, s'y trouve apposé malgré lui. — Pour plus de sûreté, à l'annonce de la déroute des troupes constitutionnelles et de la marche du général de Bourmont, on veut emmener le monarque en dépit de ses résistances.

La journée (9 juin) se passe en paroles, en propositions, en menaces. La consternation règne, et la confusion aussi.

Les miliciens veulent enlever le Roi, comme une garantie pour eux-mêmes : la population prétend le garder comme une sauvegarde. Ferdinand déclare que sa conscience aussi bien que sa santé lui défendent de se mettre en route. Alors, les Cortès, à une quasi-unanimité (il n'y eut que six voix contraires) décident que le cas se présente de regarder Sa Majesté en « état d'empêchement moral » et qu'on va nommer une Régence provisoire qui sera, pendant la translation de sa personne, investie de la plénitude de son pouvoir.

Ce furent don Cajetano Valdès, don Gabriel de Ciscar, don Gaspar de Vigodet, personnages en effet importants et de valeur, qui s'étaient distingués dans la flotte, dans l'armée, au Conseil d'État.

Humiliés d'être sans façon mis de côté, les ministres résignèrent leurs fonctions. On s'adressa mutuellement des messages et des reproches; et, ce soin accompli, chacun voulut s'évader. Mais les moyens de transport manquaient. Pêle-mêle sur des charrettes, dans des barques, on jetait meubles, vêtements, vivres, bagages hétéroclites, on se précipitait soi-même.

Les voitures de la Cour partirent à la nuit (12 juin), entourées d'une escorte que commandait, pour plus de sûreté, Riego en personne. Ses brutalités insolentes rappellent les procédés du municipal Jacques Roux venant chercher Louis XVI à la Tour du Temple, et refusant de prendre le testament que lui tendait le Roi, parce que, répondit-il : « Je suis seulement chargé de vous conduire à l'échafaud. » Ferdinand hésitait sur le seuil de l'Alcazar; et Riego, qui avait fait avancer l'attelage des mules, s'écria : « Prenez-moi cet imbécile-là, et jetez-le dans la voiture. — Suis-je donc fait pour l'attendre? »

On dit que, pendant le trajet, Ferdinand courut même les plus grands dangers, et qu'il n'y aurait échappé qu'en faisant à propos le signe de détresse maçonnique, auquel on l'avait initié [1].

A peine le peloton avait-il dépassé le faubourg de Triana,

1. Don Vicente de la Fuente, *Historia de los Sociedades secretas en España*, I, 407.

qu'une multitude de vagabonds se répandit dans les rues, alla forcer les portes, se livrant à mille excès, aux cris de « Vive Ferdinand, vive la Religion! » Au jour, la populace courut briser la pierre de la Constitution et saccagea le Café Turc où le Club libéral tenait ses séances. Dans le désordre un grand bruit domina un moment les cris et les chants : c'était le magasin à poudre, installé dans l'ancien palais de l'Inquisition, qui sautait en l'air, tuant et blessant 200 personnes sous ses ruines. — La contre-révolution se déchaînait brutale et sanglante.

Les bandes constitutionnelles qui se repliaient devant nous, croyant trouver à Séville un refuge, y augmentèrent a confusion et la lutte. Accueillies à coups de fusil par leurs compatriotes royalistes barricadés dans les ruelles, elles campèrent de vive force; leur chef Lopez Banos enleva les dernières pièces de l'argenterie des églises qui n'avaient pas été volées encore et, coupé de tous côtés, il se rejeta vers le Portugal puisque Bordesoulle lui barrait la route de Cadix et que Bourmont le pressait sur celle de Cordoue.

Le 21 juin, Bourmont, Foissac Latour, à la tête de la garde royale, entraient à Séville, reçus au son des cloches, avec des fleurs et des couronnes.

VII

Les scènes qui venaient de se passer à Séville rallumèrent plus que jamais à Madrid la rage dont la population était animée contre les *negros*, sobriquet méprisant dont elle se servait vis-à-vis des partisans des Cortès. La Régence appuyait et partageait cette intransigeance; présidée par le duc de l'Infantado, elle rendait (23 juin) un décret de haute trahison et de lèse-majesté contre les députés qui venaient de violenter le Roi. Les arrestations déjà nombreuses se multiplièrent, les prisons se trouvèrent remplies. Les parents furent considérés comme otages pour la sûreté de la famille royale. Libérer Ferdinand devenait pour tous l'objectif le plus pressant.

Au duc d'Angoulême, embarrassé de son personnage, hésitant entre ses devoirs de généralissime et de prince

français, et qui, par modestie, prudence, et en somme hésitation de caractère, posait à distance une foule de questions, — M. de Villèle répondait : « Cette délivrance du Roi est la palme de la campagne. Pourquoi Votre Altesse n'irait-elle pas la cueillir elle-même? [1] » — Dans chacune de ses lettres le ministre poussait le prince sur le chemin de Cadix, l'incitait à demander, lui promettait l'envoi de tout ce qu'il voudrait : argent, armements, munitions. Sa sagesse de financier comprenait bien que le plus coûteux à la guerre c'est de perdre le temps et l'occasion, et qu'une grosse dépense pour enlever le succès est moins onéreuse que les économies qui laissent languir la situation. Sa correspondance témoigne d'une impatience légitime. Et comme il se défie un peu des talents militaires de Monseigneur, il lui suggère, en un charmant euphémisme, « de faire seconder ses opérations par une partie du Corps de Molitor et par cet excellent général lui-même [2] ».

Avant de quitter Madrid, le Généralissime avait fait une répartition nouvelle et bien précisée des forces françaises :

Le maréchal duc de Reggio (Ier corps) eut le commandement supérieur des provinces de Castille, Estramadure, Léon, Salamanque, Galice et Asturies; et son quartier général à Madrid.

Le prince de Hohenlohe (IIIe Corps), celui des provinces de Santander, Burgos, Soria, Alava et Biscaye; son quartier général à Burgos.

Le maréchal marquis de Lauriston, commandant en chef le Ve Corps, les provinces de Guipuscoa, Navarre, Aragon; quartier général à Tolosa.

Le lieutenant général comte Molitor (IIe Corps) celui des royaumes de Valence, Murcie et Grenade.

Le général baron de Foissac Latour, celui des royaumes de Cordoue et de Jaën, à la tête d'une colonne d'opérations.

Enfin, le lieutenant général comte de Bordesoulle, commandant le corps de réserve, le commandement de Séville et des opérations en face de Cadix; son quartier général fixé à Puerto de Santa Maria.

1. Lettre 17 juillet 1823.
2. Lettre du 31 juillet 1823, IV, 473.

Le Prince hâta ses derniers préparatifs. Un incident lui fit souhaiter plus encore de se trouver en campagne au milieu de nos soldats. Le dimanche 28 juillet, à la sortie de la messe militaire à laquelle il venait d'assister dans le couvent d'*El Espirito Santo*, le feu se déclara, allumé soudain aux quatre coins de l'église; les pompes faisant défaut, il brûla tout le jour. Le peuple s'anima fort à ce spectacle et, croyant à un attentat, voulut faire un mauvais parti aux Constitutionnels qui se barricadèrent chez eux. Il y eut bien des coups de poignard distribués sans ménagements et des arrestations sans modération.

Les ministres ne doutaient pas d'un complot et agissaient en conséquence. Le prince au contraire ne parut pas se troubler, peut-être pour ne pas troubler les autres, et ses officiers eurent pour consigne de parler d'un fâcheux hasard. « Il n'y a que les libéraux de l'état-major qui soutiennent une pareille absurdité », dit un témoin de l'accident [1].

Affectant l'indifférence et dédaigneux du danger, le duc d'Angoulême quitta Madrid où il laissait le maréchal Oudinot avec 4 000 baïonnettes et 1 000 sabres. Il avait exigé que la Régence, qui se préparait à le suivre, ne l'accompagnât pas; il voulait conserver à son quartier général son allure militaire et, vis-à-vis des provinces qu'il allait traverser, écarter l'apparence d'un voyage politique, la responsabilité de représailles; il voulait fuir aussi les réclamations incessantes dont il était assailli. Les Régents ne pouvaient que prendre en mauvaise part cette suspicion légitime; ils allaient bientôt violer la consigne qu'on leur imposait et exhaler leur mauvaise humeur à la première occasion que le Prince leur fournirait.

Dès son contact avec les paysans des plaines de la Manche et plus encore avec les montagnards de la Sierra, Monseigneur avait été frappé de la chaleur des sentiments des populations royalistes. — A peine apercevait-on les avant-gardes de nos colonnes que les habitants sortaient en foule; le bruit des cloches assourdissait les oreilles, et les acclamations s'élevaient : « Vive la Religion, vive le Roi, Vivent les Français! » avec les cris corrélatifs : « A bas la Consti-

1. Blosseville. Lettre du 28 juillet.

tution, à mort les *negros!* » — « Exclamations proférées avec un accent inexprimable de plaisir et de fureur qui rappelait celui des sauvages dansant autour de leurs victimes[1]. » Nos officiers avaient mille peines à protéger, quand il en était temps encore, les hommes connus pour avoir pris parti en faveur d'une cause abhorrée, et même leurs femmes, leurs filles, tremblantes derrière les grilles de leur maison.

Hélas! Des motifs profonds et des violences initiales avaient déchaîné cette unanimité d'exécration dans toute l'Espagne. Les enragés d'aujourd'hui étaient les victimes d'hier. Depuis dix ans, les Sociétés secrètes avaient embrigadé les ambitieux sans aveu, les esprits en éveil, les militaires aventureux sortis de cette génération élevée aux jours de misère de l'invasion, et préparée par les brutalités de la guerre étrangère aux excès de la guerre civile. Les politiciens s'étaient emparés des places, s'en étaient vus chassés, puis les avaient reprises, prétendaient imposer leur empire éphémère par mille vexations, amendes, contributions arbitraires, insultes au Roi, injures aux choses sacrées. Leurs adversaires les redoutaient comme des Jacobins de 93 et leur vanité ne répudiait pas la comparaison. L'heure sonnait de payer des violences par des violences. La férocité ne choquait pas le caractère national. Il eût été odieux à des Français de s'y associer et de les laisser commettre à l'ombre du drapeau blanc, sans protestation ni résistance.

Irrité plus que personne de ce qu'il voyait et entendait, le duc d'Angoulême demeurait inquiet des nouvelles qui lui arrivaient chaque jour de cette réaction à craindre. De loin, M. de Villèle n'avait pas manqué de la prévoir, recommandant « de ne pas soutenir le retour à un *absolu* absurde qui compromettrait de nouveau le bonheur et le repos de l'Espagne[2] ». Mais sa sagesse ajoutait : « Sans afficher l'intention de dicter des lois. »

Malheureusement le duc d'Angoulême tomba précisément dans cette faute. Il était excité par son état-major assez méprisant pour les Espagnols et pensant qu'un ordre suffi-

1. Vicomte de Boislecomte, *Souvenirs de la campagne de* 1823.
2. Lettre du 5 juillet 1823.

rait pour arrêter des élans mal réglés. Le Prince avait « un cœur de brave, mais une tête de linotte », a dit Frenilly (fort méchante langue, comme on sait); mis en colère par les doléances complaisamment placées sous ses yeux au sujet d'arrestations arbitraires, il fit rédiger une Ordonnance par le général Guilleminot, la contresigna avec empressement et donna l'ordre de la faire afficher partout. — Elle est datée du 8 août, à Andujar.

Elle défendait aux autorités espagnoles de faire désormais aucune arrestation sans l'autorisation des commandants de troupes françaises;

Ordonnait l'élargissement de tous les détenus politiques, notamment des miliciens désarmés;

Prescrivait l'arrestation des fonctionnaires espagnols qui contreviendraient à ces prescriptions;

Et plaçait tous les journaux sous la surveillance directe des autorités militaires françaises.

Pavé dans la mare aux grenouilles! Le duc d'Angoulême avait eu une bonne intention et une mauvaise idée. N'était-ce pas trahir la cause que l'on était venu défendre que d' « élargir » ses adversaires? Un scandale et un danger que de rendre à la guerre civile tous les soldats d'un parti qui venaient d'en être écartés? Cette lutte, non encore terminée, n'allait-elle pas renaître plus ardente avec les éléments qu'on lui fournissait? Ouvrir les prisons, c'était outrager la justice, décourager les fidélités, compromettre la tranquillité générale.

L'ordonnance d'Andujar suscita les protestations les plus vives. L'orgueil castillan était touché au vif. Les « patriotes » y virent une injure et changèrent en menaces les acclamations de la veille. Les volontaires de Navarre, avec l'emphase sans danger d'une exagération oratoire, traduisaient cet esprit de chauvinisme dans une adresse courroucée : « Que l'Espagne soit couverte des cadavres de ses enfants plutôt que de subir le joug de l'étranger! » Ces gens manquaient de mesure et de reconnaissance.

Pour être moins menaçante, l'opinion à Madrid ne se traduisait pas avec plus de calme. On avait d'abord cru à la délivrance de Ferdinand et sonné les cloches, orné les

balcons, tiré des pétards. Des bourgeois, des officiers, des ecclésiastiques, des ouvriers criaient, en façon de conclusion : « A bas les libéraux, à bas les Chambres! » — Nos patrouilles faisaient très tranquillement le service d'ordre parmi la foule. — Il n'en fut plus de même à l'annonce que les arrestations ordonnées par les Régents ne seraient pas maintenues; les rassemblements devinrent tumultueux à la *Puerta del Sol*; des orateurs improvisés firent l'éloge du pouvoir royal absolu, du Tribunal de l'Inquisition, réclamant les anciennes coutumes, rappelant les brutalités récentes dont ils prétendaient avoir été les victimes pendant la domination des Constitutionnels. Aussi ce fut une tempête contre les « negros » et des cris unanimes pour refuser des ménagements à des gens qui n'avaient ménagé personne. Des adresses de protestation à la Régence furent couvertes de signatures par tous les paysans qui savaient écrire. — Et l'agitation gagna bientôt les rues de la ville.

A ces mauvais bruits, le maréchal Oudinot estima sage, prudent, de ne pas exciter les colères aveugles; il prescrivit de conserver en paquets l'Ordonnance chez l'imprimeur, et surtout de ne plus faire sortir de prison des détenus politiques espagnols, dont on avait déjà libéré une vingtaine.

Sur place, en face des réalités, nombre d'officiers français comprenaient l'inopportunité de l'affichage de la pièce. Bourmont le blâmait ouvertement. M. de Talaru en signalait l'effet malheureux universellement produit.

De loin, à la réflexion, l'impression était la même. Dès qu'il la connut, le comte d'Artois apprécia très clairement la faute de son fils : « Dieu veuille que je me trompe, disait-il à M. de Villèle, mais je suis un peu effrayé du ton et du contenu de cette Ordonnance. Elle est bien absolue d'une part et, de l'autre, elle me paraît de nature à exaspérer un grand nombre d'Espagnols. »

A Paris, dans la même note, les royalistes se déclarent hostiles à un acte qui nous aliène, disait le *Drapeau blanc*, « un peuple idolâtre de son Roi, de son culte et de sa patrie ». Et, par contre, les journaux libéraux accablent le duc d'Angoulême d'éloges compromettants. Le corps diploma-

tique s'alarma. Le Conseil des Ministres crut devoir écrire au Prince pour le prier de modifier une mesure de prudence dont les conséquences devenaient périlleuses. M. de Villèle reconnaissait « l'utilité d'assurer les pouvoirs des autorités espagnoles municipales et judiciaires »; il écrivait au général Guilleminot : « Adoucissez autant que vous le pourrez l'exécution de l'Ordonnance. Nous ne pouvons rien faire sans l'union avec la population royaliste. » — Et ce général reçut la mission pénible de commenter auprès des généraux français, en un sens tout différent de celui qu'il voulait, l'Ordonnance qu'il avait inspirée.

Afin de sortir d'embarras, on adopta un moyen terme : la Régence prit à son actif le soin de surveiller les arrestations; sous sa signature, un règlement de police, qu'elle repoussait, lui parut légitime; elle fit revivre, ingénieusement et ingénument, un ancien décret de Ferdinand VII sur les détentions arbitraires. Ainsi les choses d'Espagne étaient réglées par des lois espagnoles.

Ainsi pour la cause commune chacun s'inclina devant un accord nécessaire. Même le duc d'Angoulême ne s'entêta point et écrivit de bonne grâce : « Tout le monde peut se tromper, je ne me crois pas plus infaillible qu'un autre. Mais je puis vous certifier qu'il n'existe pas une position plus difficile que la mienne. Étant en Espagne, je saurai toujours soutenir la dignité du Roi et celle de mon pays. » En réalité, son découragement était profond : dans une note à Louis XVIII, il ne le cachait pas : « Il n'y a rien de bon à faire ici, ce pays se déchirera pendant bien des années, mais, je crois, sans danger pour nous. »

Pour conclure sur l'affaire d'Andujar, Chateaubriand semble bien en avoir compris et résumé le péril en écrivant plus tard dans son *Congrès de Vérone* : « L'Ordonnance, politiquement, fut une faute dangereuse. Déclarer aux royalistes qu'on favorisait les libéraux, c'était armer contre nous le clergé, les moines, la population entière, cette population qui nous ouvrait ses portes. »

Les divers épisodes qui entourent cette Ordonnance fameuse d'Andujar peuvent paraître un peu confus et ont été déformés dans les deux sens au gré des passions poli-

tiques. Il semble que les choses soient mises au point et l'affaire ramenée à sa précision par la dépêche, très claire de fond, très nette de forme, envoyée par Chateaubriand à M. de la Ferronnays, notre ambassadeur en Russie :

« On avait fait à Burgos, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Espagne, des arrestations arbitraires extrêmement nombreuses. Les moindres inconvénients de ces arrestations étaient de susciter des ennemis sans cesse renaissants à nos armées. Pour faire cesser ces désordres, qui compromettaient la sécurité de nos troupes, le commandant de Burgos fit mettre en liberté tous les détenus qui n'étaient pas arrêtés en vertu d'ordres émanés des tribunaux. La Régence s'en tint offensée et M. Saëz écrivit à M. de Talaru une lettre dans laquelle il demandait d'un ton menaçant une *prompte réparation*. Cette note fut malheureusement communiquée à Monseigneur qui, justement offensé qu'on ne reconnût pas mieux ses travaux et ses sacrifices, donna, de premier mouvement, à Audujar, une Ordonnance par laquelle il déclare qu'aucune arrestation ne pourra avoir lieu dans les places occupées par ses troupes, sans l'autorisation du commandant de ces troupes; et, comme les journaux de Madrid avaient osé insulter l'armée française, cette ordonnance mettait les journaux sous la surveillance militaire. Là-dessus grand bruit : l'*indépendance de la Régence méconnue, la justice violée, la cause royaliste sacrifiée à la cause révolutionnaire*, etc., etc. Les agents de l'Angleterre soufflaient le feu, les partisans des Cortès cherchaient à faire naître une division sérieuse entre nous et le parti royaliste; des intrigants s'agitaient et des moines fanatiques excitaient la populace. MM. Bulgary [1] et Brunetti [2], qui sont bien jeunes pour la besogne dont ils sont chargés, s'emportèrent d'abord, mais ils revinrent ensuite à un sentiment plus juste de la position des choses. M. Royez [3] fut constamment bien et aperçut dès le premier moment le danger immense qu'il y aurait eu à montrer la moindre division entre les représentants de l'alliance, dans une

1. Comte de Bulgary, ministre de Russie à Madrid.
2. Comte de Brunetti, ministre d'Autriche à Madrid.
3. M. Royez, ministre de Prusse à Madrid.

pareille circonstance. L'Ordonnance sans doute a des inconvénients : un magistrat, un ambassadeur ne l'aurait pas rédigée telle qu'elle est, ou plutôt aurait conseillé toute autre mesure. Mais qu'est-ce après tout qu'une Ordonnance échappée à un général qui voit sa parole comptée pour rien, ses troupes exposées par des violences fanatiques? A un général dont l'humeur est trop naturellement provoquée par une note menaçante? Qu'est-ce, dis-je, que cette Ordonnance mise en contre-poids à tous nos sacrifices et aux vertus d'un Prince véritablement admirable? Notre sang coule dans toutes les provinces de l'Espagne pour la cause des royalistes espagnols, cause qu'ils défendent eux-mêmes si mal; nos soldats, au milieu de toutes les privations, sous un soleil brûlant, gardent la discipline la plus incroyable; 150 millions ont déjà été répandus par nous dans la péninsule. Un prince héritier du trône de France expose à tous moments sa vie pour délivrer le roi Ferdinand et arracher l'Espagne à la faction; et tout cela serait mis en oubli parce qu'une Ordonnance, juste au fond, quoique défectueuse dans la forme, est venue mettre un frein à l'esprit de réaction et de vengeance, et contrarier les vues de ceux qui ne poussaient peut-être à ces rigueurs excessives que pour nous contraindre à nous retirer sur l'Èbre? On a enfin senti ce qu'il y aurait d'ingrat et d'impolitique à faire tant de bruit. La Régence, qui avait envoyé une note à la Conférence, l'a retirée; les représentants des Cours ont cessé d'insister sur des démarches intempestives. La Régence a ordonné elle-même l'ouverture des prisons et député un officier à Monseigneur pour l'engager à modifier son arrêté. Tout s'est calmé et l'on attend en paix les événements de Cadix [1]. »

GEOFFROY DE GRANDMAISON

(*A suivre.*)

1. Paris, 23 août 1823.

HOLLYWOOD[1]

IV

Le store levé, un ciel d'un bleu total, réfléchissant une éblouissante lumière, s'inséra dans la fenêtre du compartiment.

Par cohortes parallèles, s'abattant l'une après l'autre en sens inverse du convoi, alternant avec des ruisselets où la nue opaline se réverbérait sous les mousses, des files d'orangers, haies verdoyantes au semis d'or, s'allongeaient à perte de vue, vers un lointain de collines enrobées de métallescentes buées.

Lydie, ayant achevé sa toilette, commanda du café au lait et des toastes au mulâtre stylé, vêtu de blanc intégral. Un peu plus tard elle parcourait des corridors mi-éclairés, aux parois de drap vert, les rideaux des couchettes superposées longitudinalement, et qui ne présentaient que d'intermittentes brèches, car on se lève tard dans les Pullman.

Elle atteignit la plate-forme de « l'observation-car[2] » encore désert, où elle s'assit dans un fauteuil pliant, regardant fuir le ruban de la voie, encadrée par un double paysage d'industrieuse agriculture.

Le nègre attaché au fumoir, respectueusement, lui présenta une feuille du matin, l'*Examiner*, publiée à Los Angeles, dont on ne se trouvait plus qu'à trente milles.

L'*Examiner* présentait, en grosse manchette, la dernière

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.
2. Wagon de queue, muni d'une galerie.

« sensation » de Hollywood, l'instance en divorce de la belle Eleonora Clifford, l'étoile de chez Robinson, contre son époux, un acteur nommé Fred Murphy. Motif : ce dernier l'avait, en public, traitée de menteuse et de créature perverse. A la vérité, Léonora Clifford, déjà cinq fois divorcée, pouvait bien être cela, et peut-être même pire que cela. Mais, femme, elle avait droit, par définition, non seulement à l'indulgence, mais à la partialité déférente des juges, à l'appui du public; et ce pauvre Fred Murphy était sûr de son lot : réparation prononcée à ses torts, et sans doute pension alimentaire largement calculée.

Un autre *topic* [1] du jour était l'exhibition, annoncée pour midi, à l'Hôtel Cedric, de Jack Londonderry, le célèbre grimpeur de murailles, qui avait déjà sur son record l'ascension à mains nues des façades du Baltimore (New-York), du Blasckstone (Chicago), du Continental (Miami). Ce gentleman, sans s'aider ni de cordes, ni de crocs, ni de pics, sans aucun parachute, se proposait d'escalader les vingt étages de l'immeuble.

Dans une interview annexée à l'article, il se déclarait en parfaite condition, et sa femme devait assister à la performance, qui, filmée, en exclusivité, par la Compagnie Porthos, serait projetée le soir même au *Grauman* de Hill Street, et à l'*Egyptian* de Hollywood.

Philippe d'Orcagne se présenta sur la plate-forme, et s'informa : avait-elle un peu dormi?

— A merveille! Mais vous, cher monsieur, vous ne me semblez pas tout à fait *all right*!

Il essaya de plaisanter :

— C'est que j'ai eu des remords!

— De quoi, mon Dieu!

— Pour vous avoir posé hier une question saugrenue.

— Quelle idée? Si c'est tout ce qui vous préoccupe...

— Uniquement cela, je vous le jure!

— Heu, ne jurez pas!

Sa dénégation, en effet, sonnait faux. Du reste, il rompit les chiens.

— J'ai télégraphié dans la nuit à Joe Stanley pour l'avi-

1. Événement.

ser de votre arrivée. Je suis sûr qu'il sera enchanté de ce prompt résultat.

— Oh, voyons, croyez-vous que cela ait pour lui tant d'importance?

— Beaucoup plus que vous croyez, peut-être! — affirma le jeune homme.

Puis, d'un ton subitement détaché, il ajouta :

— Il a dû partir ce matin de bonne heure pour Tia Juana, station de jeux et champ de courses, où l'on peut boire tout à son aise, à deux cent milles au sud de Los Angeles, de l'autre côté de la frontière mexicaine. Nous ne le verrons donc pas de quelques jours.

Elle ne put dissimuler un dépit.

— En ce cas, pourquoi donc était-il si pressé que je vinsse?

Philippe d'Orcagne affecta un grand zèle à lui présenter des explications :

— Parce que l'on commence le nouveau film dans trois semaines, et que tout doit être réglé d'ici là. Soyez tranquille, les ordres sont donnés. Aussitôt débarquée, avant même de vous installer à l'hôtel, je vous emmène au studio, où notre premier cameraman, Grégory, vous attendra, et où nous allons procéder à des essais et vous mettre un peu dans l'atmosphère.

— Oui, et si ces essais sont mauvais?

Il badina :

— Cette éventualité n'a pas été envisagée par Joe Stanley.

Il y eut quelques arrêts à des gares de banlieue verdoyantes, avec des noms sonores, Pomona, Altadena, Pasadena, évoquant la domination espagnole qui a marqué d'un sceau impérissable la contrée.

Multiformes, des bungalows se gîtaient dans un foisonnement d'eucalyptus, de citronniers, de vigne-vierge, de palmiers. Puis, de soudains hiatus, des traversées de terres incultes, arides, de lagunes sableuses, rappelant que le pays a été — de main d'homme — conquis sur le désert et fertilisé.

Philippe d'Orcagne était retourné à son compartiment pour s'occuper de ses bagages.

Le train entrait dans les faubourgs de Los Angeles. Ce

n'étaient que des chantiers, des usines. On bâtissait. On démolissait. Le rail, comme une simple voie de tramway courait en pleine rue et la locomotive faisait retentir, à branle ininterrompu, une cloche d'avertissement.

Le conducteur nègre, ayant attiré la jeune femme dans le vestibule, l'époussetait, suivant un rite consacré dans les Pullman, avec un petit balai. On accosta devant un trottoir de planches. Il dit :

— La gare principale a brûlé il y a un mois. Alors, on débarque où l'on peut jusqu'à ce qu'on la reconstruise, ce qui ne tardera guère. Voyez.

Et Lydie en se penchant, put apercevoir sur un fond de décombres calcinés, de murs éventrés, de charpentes en javelle, une forêt de poutres métalliques qui surgissait victorieusement du sol, des briques neuves en gigantesques pyramides, une armée de camions, des grues à bras compliqués qui voletaient.

Le nègre déposa les valises sur le quai improvisé, aida Lydie à descendre, au moyen d'un escabeau qu'il avait placé devant le marchepied.

Philippe d'Orcagne reparut :

— Nous ferons chercher vos malles plus tard! Prenons un taxi.

Celui qui les emmena présentait une caisse jaune à damiers noirs et blancs, et le signe du Swastika sur les portières. La compagnie, à laquelle il appartenait, fondait sa publicité sur l'extrême courtoisie de ses conducteurs, qui devaient s'abstenir de fumer en route, et toucher leur casquette chaque fois qu'ils parlaient à un client.

Ils se trouvaient en quartier chinois; les enseignes des boutiques étaient rédigées en hiéroglyphes, parfois avec la traduction anglaise. Ce fut ainsi que Lydie, sur une enseigne, put lire : « We-Kang, Café de Paris » (Oh! rayonnement de Paris!). Un peuple exclusivement jaune, aux yeux bridés, et aux nez camus, hantait ces parages. Dans une avenue transversale, en cul-de-sac, au seuil des maisons en bois avec des escaliers extérieurs et des balcons à balustrades ouvragées, des vieillards aux faces plates surmontées de calottes de soie noire, se tenaient assis, immobiles comme des morts.

— Vous voyez là des cercles clandestins, ou soi-disant tels, — expliqua d'Orcagne. — On y joue à la roulette nuit et jour. Ces nobles ancêtres sont occupés à faire le guet et doivent donner l'alarme si la police se montre.

Ils traversèrent le quartier mexicain. Sur une place circulaire, entourée de bâtisses sordides, se montraient des hidalgos en feutres coniques, avec des prunelles de félins et de noires moustaches circonflexes. Odeurs de cuisine et d'huile, glapissements de commères basanées aux mamelles flasques, nasillements de phonographes enroués, sonneries de cinémas populaires, galopinades de moutards hurleurs, dépenaillés et pieds nus.

Puis, sans transition, on fut dans un Broadway moderne, pareil à celui de cinquante autres cités américaines, avec les monstrueux *buildings* anonymes, les rues numérotées se recoupant à angle droit, la clameur assourdissante des tramways, l'enchevêtrement des autos, les policemen en casquettes à coiffe blanche postés aux carrefours et faisant aller leurs bras comme des pantins.

La note originale consistait, à première vue, dans l'abondance de fruits et de légumes en étalage, de toute espèce, de tout volume, l'orange et le citron dominant, s'accumulant en monticules aux devantures des épiceries, dont les murs de faïence reflétaient des clartés sur le crin luisant des commis japonais nets et prestes.

Et puis, bien qu'Hollywood fût encore à six milles dans l'est, l'atmosphère cinématographique, déjà, se manifestait.

Coup sur coup, ils croisèrent une cavalcade de cow-boys classiquement cravatés de foulards aux bouts flottants, qui allaient figurer, dans un faubourg, quelque scène du Far-West; un carrosse, avec des laquais poudrés aux soupentes, traîné par quatre haquenées blanches, réclame évoquant « Rosita », une production de Mary Pickford; et sur l'injonction d'un agent, ils durent stopper cinq minutes pour permettre une prise de vue : les personnages étaient un bull-terrier conduisant un aveugle, qui devait traverser la chaussée à tâtons au moyen de sa canne. Le metteur en scène, un long sire à col de héron, une visière verte pour toute coiffure, donnait tranquillement ses indications, l'opérateur mettait au point, les

passants s'arrêtaient un moment, regardaient, puis continuaient leur route.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient dans cette artère trépidante, à courants inverses, la presse augmentait et quand ils parvinrent à la hauteur de la Sixième rue, il n'y eut plus moyen d'avancer. Tout stagnait; et reculer fut également impossible, car ils furent immédiatement talonnés, bloqués par des centaines d'autres voitures, qui venaient de s'agglomérer en dix secondes derrière eux.

D'Orcagne n'y comprenait rien.

— En général, on n'avance pas très vite, mais tout de même on passe!

Une foule compacte barrait complètement la voie; aux maisons, les croisées à guillotine encadraient une mosaïque de têtes.

— C'est à cause de l'exhibition de l'hôtel Cedric, — fit le chauffeur en touchant sa casquette. — Tenez, nous arrivons juste, on va commencer.

Et il désignait, au pied d'un gratte-ciel, des cameramen braquant leurs appareils, des reporters affairés, stylographe à la main, entourant un homme trapu, bronzé, au chandail bleu de ciel. Ce dernier discourait désignant la façade de béton maquillé en pierre de taille, sur laquelle des bandeaux plats, d'imperceptibles corniches faisaient à peine redan.

Tout d'un coup il prit son élan.

Avec une telle agilité, qu'on eût dit d'un singe, il s'envola le long du mur lisse, se hissa, par une gymnastique stupéfiante des mains et des pieds agrippés à des saillies; et, tandis qu'on applaudissait et que des sifflets d'admiration striaient l'air innombrablement, il se trouva assis au rebord d'une fenêtre, à l'entresol, surplombant l'immense hall du rez-de-chaussée et qui dominait déjà d'au moins dix mètres.

Il repartit, sans souffler, à la conquête de la hauteur. Dans une reptation verticale, le corps collé à la surface de la pierre, ses membres fonctionnaient en pattes d'araignées. On y sentait la prise puissante des doigts, pareils à des tentacules, et il s'élevait miraculeusement. Il ne s'arrêta pas avant le cinquième étage, où, à califourchon sur une cariatide, il s'épongea le front avec un mouchoir aux couleurs américaines, qu'il fit

flotter ensuite comme un drapeau au-dessus d'un enthousiasme décuplé. Il repartit encore, et soudain un frémissement se propagea dans la foule; comme il prenait le départ sur le front houleux d'un Atlante de stuc, le pied lui avait failli, il avait oscillé dangereusement. Mais ce n'était qu'une fausse alerte, et quand il se retourna, en riant, on crut comprendre qu'il avait agi à dessein, pour donner le frisson, pareil aux acrobates de cirque qui ratent tout d'abord les exercices difficiles.

Il grimpa de la sorte, et sans hâte, jusqu'au douzième étage, contre une paroi qui semblait devenir de plus en plus rébarbative, glissante, vide d'anfractuosités. Toutefois, son grimper se ralentissait et quand, parvenu derechef à un entablement propice, il s'assit pour se reposer, on reconnut qu'il était pâle, et il semblait souffrir.

Un soleil implacable tapait à coups de bélier contre l'édifice. Dans le public, comme en l'attente d'une catastrophe, le silence s'était fait, et à chaque instant ce silence, pour ainsi dire, augmentait d'intensité.

Lorsque, se dressant avec un effort visible, il aborda une nouvelle étape, la péripétie fut presque immédiate; soudain il n'avança plus, il se mit à flotter, lâcha une main, chercha vainement à éteindre une avancée de balcon avec ses jambes qui apparaissaient comme les pinces d'un crabe, manqua la prise, lâcha de l'autre main, et après une seconde d'immobilité dans un équilibre dont les molécules se rompaient, bascula, tomba, pareil à une flèche de couleur, tapant contre la façade avec un bruit de paquet. Cela se répercutait dans tous les cœurs qui avaient cessé de battre. Il y eut ensuite un *flop* sourd et gras, qui marquait l'entrée en contact définitive du corps avec le sol maternel.

Ce fut une rumeur farouche, une ruée.

Tandis que le conducteur, pour ne point voir, étreignait son volant et se cachait la figure dans ses coudes, debout dans leur taxi, d'Orcagne et Lydie ne bougeaient ni ne criaient. Lydie avait assisté à ce spectacle avec passivité, sans plus; peut-être en y pensant plus tard, éprouverait-elle la *sensation*! tandis que le jeune homme faisait visiblement effort pour ne pas chavirer, dans un souci de se montrer l'égal de cette femme aux nerfs héroïques.

Il essaya même de la forfanterie, d'une voix qui s'étranglait :

— Les opérateurs ont dû certainement *tourner* jusqu'au bout, le film sera intéressant à voir, surtout au ralenti. Mais sans doute on n'osera pas le montrer; il doit être en morceaux, le pauvre type! Quelle entrée en matière pour vous, miss Salvan!

— Espérons que la Compagnie Porthos ne refusera pas de payer le prix convenu à sa femme, sous prétexte qu'il n'a pas rempli toutes les clauses du contrat! — observait le chauffeur qui se remettait peu à peu de son saisissement.

Cet espoir se réalisa.

Comme on en fut informé quelques heures plus tard par des éditions spéciales, un reporter, s'étant rendu au domicile de la veuve, trouva cette dernière dans sa petite cuisine, occupée à préparer, en ravalant sa douleur, un *chicken pie* [1] pour elle et ses quatre enfants; elle déclarait que, grâce à son attorney, tout s'arrangeait *all-right* avec la firme en question.

Grâce à l'arrivée d'une escouade d'agents montés, la circulation finit par se rétablir; le taxi put avancer et, peu après, obliqua à droite, dans la neuvième rue, mettant le cap sur Hollywood.

Le boulevard, long de six milles, qu'ils suivaient, était un défilé d'édifices hétéroclites, peints de toutes les couleurs, posés comme en montre des deux côtés de la voie.

Des boutiques en files, épaulées l'une sur l'autre, des restaurants, des *drug-stores*, où l'on débite les cigares aussi bien que l'*ice-cream* ou l'ouate hydrophile, des escadres d'automobiles usagées, en vrac sur des terre-pleins, des stations d'essence, pimpantes, enluminées, pareilles, avec leurs cours sablées et leurs arcades, à des pavillons de stations thermales; de grands « appartement houses », aux façades ornées, avec leurs pergolas enjolivées d'ifs et de buis, et des *courts* de tennis; des banques et des banques encore; des agences immobilières exhibant de merveilleux plans en relief des localités offertes; et, çà et là, de massives constructions : des temples, temples maçonniques, temples baptistes, temples de Christian-science,

1. Pâté au poulet.

temples presbytériens, temples quakers, la Californie étant par excellence le pays des religions.

Aussi bien ces graves frontons supportés par ces ordres doriques ou corinthiens, et ces degrés imposants, tout cela était en ciment armé, en plâtre ou en stuc.

— Voilà la caractéristique de Hollywood! — observa d'Orcagne, en désignant un de ces mastodontes à Lydie. — Ce microscosme, jailli du sol pour le cinéma, évoque le cinéma par sa structure et son paysage.

Sur le trottoir, deux Indiens, fatidiques et coiffés de plumes, déambulaient.

— Sont-ils vrais, ceux-là, ou sont-ce des déguisés? — s'informa Lydie.

— Personne n'y prend garde! Ils font partie de la rue!

A chaque instant, encore, il fallait stopper. Les automobiles déferlaient comme une marée (l'État de Californie, à lui seul, en possède plus que la France entière), et leur flux se trouvait périodiquement jugulé par l'arrêt des trams.

Ils parvinrent à Hollywood. De-ci de-là, couvrant des étendues immenses, se présentèrent de vastes bâtiments, pareils à des usines, avec des halls, des cheminées, des réservoirs d'eau. Au-dessus des clôtures de planches, on découvrait des constructions bizarres, des arcs de triomphe, des portiques, des pagodes, décors de cinéma!

Devant l'un d'eux, une cohue se massait contre une poterne à judas ménagé dans le mur.

— Quel événement encore? — faisait Lydie.

— Rien. Ce sont des *extras*. Ils doivent avoir appris qu'on va tourner une scène de foules, et ils attendent le moment.

Il y avait là des cockneys en chandail, aux yeux sournois, de grandes brutes aux mâchoires de loup, des « intellectuels » à lunettes, des ancêtres barbus, nombre d'Italiennes, basanées, en oripeaux, avec leur marmaille, quelques-unes jolies, aux visages fatigués, sentant la misère.

— Dire qu'on ne sait jamais. Un coup de chance, demain, peut faire de l'une d'entre elles une vedette. C'est le mirage de Hollywood!

Un camion porteur de ferraille leur barra la route. Ils durent le suivre à petite allure. Sur le vantail arrière, en gros

caractères maladroits mais convaincus — se distinguait une inscription à la craie : « *Life is sweet*[1] ! »

D'Orcagne et Lydie avaient épelé en même temps; et la phrase se trouvait si inattendue, elle venait si candidement se plaquer sur le spectacle assassin auquel ils avaient assisté, que tous deux, suivant leur pensée, sourirent...

Après tout, oui, la vie est douce, pour tant de petites créatures aux jambes enrobées de soie, de laine ou de coton, trottant sur la surface de la terre, trouvant en elles-mêmes la mesure de toute chose, errant comme des fourmis parmi tant de peines et d'embûches, quand même apportant chacune leur brindille à la fourmilière : la vie est douce puisqu'elles veulent vivre. A moins que...

Lydie se rappela l'image collée sur un carton jauni; de cette douce vie, Olinda, la fille du vagabond, s'était évadée à vingt ans.

— Le scripteur, c'est sûrement ce gros réjoui-là! — fit d'Orcagne en désignant le conducteur du camion qu'ils avaient enfin réussi à doubler, un bonhomme roux, aux pommettes réjouies, bourrant sa pipe et qui leur fit de la main un *bye-bye*[2] affectueux.

Enfin ils s'arrêtèrent au Studio Atlas, un amas de bâtisses disparates, badigeonnées en gris fer, et qui s'étendait sur un *bloc*[3] entier.

D'Orcagne mena Lydie par des couloirs d'aspect administratif, avec des portes où le nom des fonctionnaires se gravait sur cuivre; ils débouchaient dans une vaste cour peuplée d'acteurs maquillés, et d'artisans en combinaison de toile écrue.

Des halls vitrés s'y élevaient côte à côte, d'où s'échappaient les accords de deux ou trois orchestres, jouant des airs de jazz.

La convoyant vers le studio du milieu, d'Orcagne expliqua :

— Une coïncidence. On tourne concurremment plusieurs scènes de bal.

Dans un atrium romain éclairé par des projecteurs bleuâtres, Joe Stanley assis, en bras de chemise, sur une stèle, discutait avec des hommes lunettés. Lydie le reconnut, et elle fut aperçue

1. La vie est douce.
2. Bonjour familier.
3. Superficie comprise entre deux rues et deux avenues transversales.

en même temps; il se dressa vivement, et tandis qu'il venait à sa rencontre, elle jeta à d'Orcagne :

— Eh bien, vous voyez, il n'est pas du tout parti pour Tia Juana, Joe Stanley!

V

Au déjeuner du samedi, à « Montmartre », on a le jazz de Jimm Bentley : c'est la réunion élégante, on danse; les stars des deux sexes, parfois tout maquillés, y apparaissent, prennent un air de fox-trott, puis retournent au studio.

Les baies vitrées ouvrent sur l'animation bigarrée de Hollywood-Boulevard. Au guichet du vestiaire, siège une éblouissante jeune femme, décolletée, ornée d'un collier de perles, fausses ou vraies, personne ne se pose la question.

On pénètre dans la salle par une estrade surélevée d'où l'on domine l'assistance. C'est commode pour choisir son coin.

Pour Joe Stanley, régulièrement, on réservait une table à gauche, juste dans le redan de l'escalier, adossée à deux murs et fort agréable.

Il vint avec Grace Clamond, Philippe d'Orcagne et Lydie, voulant faire à la nouvelle venue les honneurs de ce qu'il nommait la Ménagerie.

— Vous les verrez tous et toutes, — avait-il goguenardé. — Cet apprentissage vous est absolument nécessaire. Notre cher Philippe d'Orcagne, lequel, en sa qualité d'observateur et de futur peintre de mœurs, est fort au courant de la chronique, vous commentera l'assemblée avec le brio qui le caractérise, quand il est dans ses bons jours.

Il affectait souvent, avec ses collaborateurs, un ton de persiflage, d'ailleurs tout amical.

Une marchande de cigares, menue, blonde, les cheveux courts, frisés au fer, les sourcils taillés, avec un petit sourire douloureux figé sur sa face peinte, circulait entre les tables, son éventaire pendu aux épaules par un ruban de moire argentée.

Au centre de la salle rectangulaire, se trouve un parquet à danser, borné par un portique intérieur à piliers sveltes.

— Le soir — dit de sa voix douce et cassée Grace

Clamond, — on fait glisser un rideau de tulle sur les quatre faces, le long des colonnettes, on éteint tout dans la salle et on éclaire cet espèce de réduit avec des lampes de couleur, dissimulées dans les montants. C'est d'un effet ravissant : les danseurs vous apparaissent comme des silhouettes mouvantes et bigarrées. Je n'ai jamais rien vu de comparable.

Elle ajouta en faisant des mines :

— L'été prochain, quand je retournerai à Deauville, il faudra que j'indique cela au directeur du Casino!

Là-dessus (on n'en était qu'aux hors d'œuvre), elle les quitta pour aller faire un tour de *one step* avec un jeune acteur espagnol nommé Carlos Mendoza.

— Il danse rudement bien, ce garçon, — observa Joe Stanley,en tirant de sa poche-revolver la fiole plate contenant le whisky de rigueur.

Il en proposa à Lydie qui, après l'avoir dévisagé un dixième de seconde, déclina l'offre, puis à d'Orcagne, lequel accepta avec une sorte d'ostentation après un regard de cautèle alentour; il vida son verre, fit un claquement de langue et regarda Lydie, silencieusement.

Une pause entre eux s'ensuivit, tandis que le conducteur du jazz, Jim Bentley, un petit homme joufflu, l'air malicieux et désabusé à la fois, tirait de son violon des sonorités prodigieuses, entraînant son orchestre de cors, de hautbois et de tambours, s'entraînant lui-même, car tout en jouant il dansait, il dansicotait perpétuellement des bras, de la tête, du ventre, des jambes, du violon.

Ce sont les nègres qui nous ont révélé ce secret : les membres du musicien lui-même accompagnant le rythme et, par là, le prolongeant, l'amplifiant.

Joe Stanley apostropha son second :

— Allons, vous voilà muet, Philippe. A quoi pensez-vous donc?

Le jeune homme se secoua, inspecta d'un coup d'œil l'assemblée; puis, s'adressant à Lydie :

— Vous connaissez Johnny Miles, miss Salvan?

— Oui, par ses films.

— En bien, le voici en personne naturelle, à la deuxième table près de la fenêtre, cet homme fluet aux cheveux crépus et

au teint plombé, entouré de sa camarilla, — scénaristes, assistants ou simples comparses — qu'il traîne volontiers avec lui. Neurasthénique et maladivement timide, il abhorre le contact des étrangers, et ces gens-là lui servent en quelque sorte d'écran. N'empêche que récemment, ici même, il a dû faire le coup de poing avec le titulaire actuel de son ex-femme; et bien que les journaux, stipendiés par ses nombreux *publicity-men*, aient raconté qu'il avait mis son adversaire *knock-out*, les témoins oculaires disent que le pauvre Johnny n'en menait pas large.

— Que voulez-vous ? il n'est pas le type du combattant-né, — plaida Stanley. — Et on ne peut pas tout être. Johnny incarne le génie du cinéma. Et, pourtant, si l'on est sincère, il y a une chose ennuyeuse à avouer pour un directeur : c'est qu'au fond le hasard fait beaucoup dans la production d'une picture, dans la trouvaille soit d'une expression, soit d'un site, soit d'un jeu de scène, auxquels nul n'a pensé et qui vous sont suggérés par un hasard matériel. Et tenez, je ne sais pas si vous avez vu la *Nuit d'octobre*, le premier film qu'ait dirigé Johnny Miles sans y paraître lui-même, et qui renferme des choses splendides? Non. Eh bien, au début, il y a une scène où le jeune homme et la jeune femme chassée de la maison paternelle, s'en vont, côte à côte, par les rues. La *camera* les suit, parallèlement, et c'est d'un effet intense, du moins pour ceux qui savent comprendre. Or, savez-vous à quoi nous la devons, cette scène? Primitivement, le film déjà achevé, monté, elle n'existait pas. Mais la censure prélable jugeait immoral qu'on vît, sans transition, les jeunes gens passer du domicile de la fille à la station du chemin de fer. Qu'avaient-ils fait entre temps? Il fallait montrer explicitement que la vertu n'avait pas été offensée. Et un soir, au reçu d'un télégramme de New-York, Johnny convoqua d'urgence Carl Dillon et Ellna Mortuner (ils arrivèrent furieux l'un et l'autre, ayant été dérangés au milieu d'une party); et l'on tourna cette scène! Voilà le cinéma, Miss Salvan, le cinéma tout cru! Voilà le peu que nous sommes, nous les directeurs!

— Monsieur Stanley exagère, vous savez, — dit en riant Philippe d'Orcagne. — Tout de même, la plupart du temps, les directeurs savent ce qu'ils font, et lui surtout!

— Oh! je n'en doute pas, — affirma Lydie avec une certaine véhémence.

Grace Clamond reparut, conduite par Carlos Mendoza :

— Revenez pour le prochain tango! — ordonnait-elle.

Et ils échangeaient un sourire prolongé.

— Regardez Jack Dempsey qui entre, — fit d'Orcagne. — Il porte des bandages en travers de la figure. Mais n'imaginez pas que cela soit le résultat d'un combat de boxe. En ce moment, il a déserté le ring pour l'écran et, voulant augmenter son potentiel photogénique, il s'est fait faire, sans jeu de mots, un nouveau nez.

— Un nouveau nez?

— La grande mode à Hollywood! — riait Grace Clamond. — Pour peu qu'on trouve quelque imperfection à son visage, on se fait greffer, à l'endroit défectueux, des fragments d'os et des lambeaux de chair, généralement pris sur sa propre personne. D'autres fois, on se fait réparer les joues, et surtout les bajoues, mais cette opération-là, on la pratique également à Paris, n'est-ce pas, Philippe? Le malheur, c'est que les fanons ont une tendance à reparaître. Une de nos étoiles a dû se faire retailler cinq ou six fois, de sorte que, maintenant, on ne peut plus la photographier qu'en profil perdu!

— Cette pauvre Nettie Sylvander!

— Fi, Stanley, vous êtes méchant de la nommer!

Philippe avait pris à cœur son office de cicerone :

— Cette petite femme élégante, et si parfumée que le relent de chypre nous parvient jusqu'ici, c'est Charlotte Wilson, l'ex-superviseur en chef de chez Powers. C'est elle qui a découvert, et lancé, Amilcar Gérando, cet acteur dénué de toute espèce d'intelligence, mais qui plaît aux femmes.

— Vous ne racontez pas à miss Salvan le plus récent «record» de Charlotte Wilson, — fit malicieusement Grace Clamond. — Oui, comme nouveau fleuron à sa couronne, elle peut se targuer d'être la femme de Hollywood qui a vu le plus d'hommes tout nus. Ne vous effrayez pas, je m'explique. Pour le *Bel Alcibiade*, une super-production projetée par la firme Powers, on cherchait un acteur qui pût se montrer avec avantage dans le costume, plutôt succinct, de gymnaste antique; et, vu son

renom de « connaisseuse », miss Wilson fut chargée de faire passer une sorte de conseil de révision à tous les plus jolis garçons de Hollywood. Son choix s'est arrêté sur un nommé Cortland.

Joe Stanley continua l'histoire :

— Malheureusement, *sic vos nos vobis*! — (C'est bien comme cela, n'est-ce pas, Philippe, qu'on dit en latin?) — Depuis, la firme Powers a fusionné, ou plutôt a été englobée par la Majestic, fondée par le nommé Clauss, ex-fabricant de tapis, malin des malins. Le père Clauss a mis les pieds dans le plat, procédé à des coupes sombres, s'est transporté de sa personne à Athènes où, sous couleur d'avoir l' « atmosphère », miss Wilson avait décidé de tourner *le Bel Alcibiade*, et où l'on avait déjà dépensé cinq cents mille dollars avant d'enregistrer seulement dix mètres de pellicule. Il a sacqué l'ancienne équipe, y compris miss Wilson (laquelle, sur l'Acropole, détenait une espèce de mandat dictatorial) et il a réexpédié tout ce monde, franco, à Hollywood, les remplaçant par ses gens à lui, qu'il avait amenés dans cette intention.

— Cette histoire est une très grande leçon! — jeta, debout, Grace Clamond, qui ayant à peine terminé son *oyster-cocktail*, (un composé d'huîtres, d'oranges en tranches, d'herbes odoriférantes et de tomates, le tout saupoudré de cannelle) se levait derechef pour joindre Carlos Mendoza.

Philippe d'Orcagne la suivit un instant des yeux; puis désignant une autre tablée :

— Regardez là-bas, encore des illustres. Voici Georgette Leblanc-Maeterlinck, de passage ici et qui, sur l'écran, encore plus qu'à la ville, ressemble à Sarah Bernhardt, dont elle a du reste la voix.

— Quand elle saura se maquiller ou ne se maquillera pas du tout, elle pourra vivement faire des choses très bien, — observa Joe Stanley.

— Voici Fred Hobarth, un ex-marchand de propriétés, oui, ce colosse à lunettes d'or et au crâne piriforme et hirsute, que vous apercevez en train de causer avec la somptueuse Wanda Ivanhoe, ci-devant bathing-girl de Mac Sennett...

— Wanda Ivanhoe a été une excellente comédienne! — reprit Joe Stanley. — Mais le succès l'a gâtée comme tant

d'autres; je ne dis pas cela pour miss Clamond, qui est restée la simplicité même. Pour en revenir à ce Hobarth, je ne lui reproche certes pas ses débuts, car après tout, moi-même, il y a huit ans, j'étais simple typo, et auparavant... mais passons, c'est une autre histoire. Seulement cet homme est bien la personne la plus dépourvue de sens artistique, de culture et de connaissances techniques, qu'on puisse concevoir. Ils sont quelques-uns comme cela, ici, mais lui il bat tous les records. Je suis sûr qu'encore aujourd'hui, après avoir été pendant six ans à la tête d'un grand « département » de production, il ne sait pas distinguer un positif d'un négatif. Il avait un certain sens des affaires et c'est tout.

— Cette importante dame n'est autre que Clotilde Berval, la comédienne qui faisait un temps les beaux soirs de l'Athénée. Je ne sais par suite de quels avatars elle est venue s'installer à Hollywood, elle a épousé un jeune acteur à la barbe fauve. Excellente personne, mais *christian scientist* despotique. Malheur à celui qui ne veut pas accepter d'elle la bonne parole! Il n'est pas digne d'obtenir un regard. Ainsi, après m'avoir d'abord favorisé de sa bienveillance, elle m'a battu froid parce que je déclarais que je ne comprenais rien au traité fondamental de madame... je ne me rappelle plus qui (la fondatrice de cette religion).

» Ce garçon aux larges épaules et au profil de gladiateur, c'est Bernard Clavel, qui a incarné Alexandre le Grand dans *Macedonia*, de Moro de Nave. Il a du talent et du tempérament. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'être un peu « ressauteur », comme on dit. Une tendance nationale, je le confesse, mais dont, pour ma part, je crois être indemne!

— Ou plutôt, dont vous vous êtes peut-être corrigé, cher garçon, — plaisanta Joe Stanley.

— C'est bien possible, — corrobora Lydie, avec un peu d'ironie. — Monsieur d'Orcagne me semble avoir beaucoup travaillé sur lui-même pour modifier son moi.

— Vous n'êtes pas généreuse, miss Salvan, — plaida Joe Stanley.

Philippe d'Orcagne feignit ne pas avoir entendu et poursuivit :

— Par ailleurs, un excellent cœur; sa maison est un véri-

table Havre de Grâce, pour tous nos Parisiens en panne. Et Dieu sait s'il s'en trouve, qui, venus riches d'espoirs et mal nantis de dollars, — alors que la première condition nécessaire est de pouvoir durer, — ont souvent connu un réveil désastreux sous le grand soleil de Californie. Alors, Bernard Clavel les héberge, les nourrit, les habille, les fait soigner quand ils sont malades, récolte quantité d'ingrats, hurle, dit qu'il ne recommencera jamais et continue...

— Un autre Français encore, Georges Sellier, le dessinateur.

— Avec son visage poupin et ses lunettes noires, on dirait tout à fait un Américain! — observait Lydie.

— Même trop, car décorateur de grand talent, original, et garçon d'esprit, il s'est malheureusement « standardisé ». Cela arrive du reste assez régulièrement à tous nos ouvriers d'art, qu'ils soient maîtres coqs ou sculpteurs, lorsqu'ils demeurent trop longtemps éloignés de la mère patrie, et qu'ils n'ont plus, autour d'eux, cette atmosphère génératrice, qui est, je crois, d'une importance capitale pour l'artiste. Le moins qu'ils devraient faire, me semble-t-il, ce serait d'aller de temps en temps se retremper en France. Georges Sellier, en cinq ans, y est allé tout juste une fois, pour six semaines, et encore il est resté tout le temps avec ses amis américains. Enfin, cela lui a réussi!... Là-bas, vous avez l'honneur de contempler la Maison Farguason, la dynastie la plus éminente de la *mowing picture*. D'abord Mona, cette brune, jolie, sans plus, à la ville, mais incomparable à l'écran, surtout à cause de son regard infiniment expressif et plein d'âme. Vraiment grande artiste d'ailleurs. A côté d'elle, cet homme à face carrée, c'est Croak, autre magnat de l'Industrie, considérablement millionnaire, associé dans toutes les « combines ». Cette blonde ravissante et très entourée, c'est la cousine de Monna, la fameuse Lucile Gormage, « Luce », comme on l'appelle dans le privé, l'impératrice de la Comédie légère, dont les films consistent, on peut le dire, uniquement en « close up » de cette chère enfant, le sujet, les péripéties, et les autres personnages étant considérés comme secondaires, et superfétatoires. Les deux cousines s'habillent authentiquement rue de la Paix. Une troisième cousine, Hortense, cette petite noiraude, effacée mais sympathique, paraît également à l'écran, depuis qu'elle est l'épouse

de Charles West, le « comique » à joues plates, avec des poches sous les yeux. Il n'y a pas trois ans, il balayait le studio chez Mac Sennett; il « fait » aujourd'hui plus de cinq cent mille dollars... Ainsi vont les choses à Hollywood, miss Salvan. Mais je sais déjà par expérience qu'il n'y a rien pour vous surprendre.

— Et Philippe ne parle pas dans cette intention, j'en suis sûr, — fit Joe Stanley, qui suivait d'un air amusé l'exposé de son assistant.

— Avec eux, leur amie inséparable, cette femme fardée aux lèvres fines, Edna Lowis, qui, il y a quelques années, était la *vamp* (la vampire, la mauvaise femme) idolâtrée de toute l'Amérique, mais elle subit une éclipse; dans ce pays, et surtout dans le cinéma, le passé ne compte pas; le public ignore la fidélité à ses idoles d'un jour, et, qu'il s'agisse d'une star ou d'un boxeur, un seul échec suffit à déboulonner la statue, ensuite il est très difficile de faire un *come-back* — de revenir. Cependant Edith Lowis a fait de très brillantes créations, et elle est — ce qui est appréciable dans les movies — intelligente et cultivée.

Les voix, les rires, le bruit montaient de diapason. Sur le plancher de danse, les amateurs étaient maintenant si nombreux qu'ils tournaient pour ainsi dire en bloc, n'avançant qu'à pas minuscules, pour ne pas provoquer de heurts, tandis que sévissait le démoniaque jazz. On se parlait de table à table, on s'affirmait les uns aux autres qu'on ne s'était jamais si bien porté, qu'on ne s'était jamais si bien amusé.

Mis en train, d'Orcagne était devenu intarissable.

— Cet homme à faux-col raide et à lorgnon, encore un Français, Georges Saulnier. Celui-là c'est un type, peut-être la figure la plus populaire de Hollywood. Il a débarqué à Los Angeles, il y a une pièce de vingt-cinq ans, alors que le cinéma n'existait pas encore. Il arrivait de Bordeaux, avec quelques économies, qu'il eut l'idée de placer dans une spéculation sur des terrains pétrolifères, non loin d'ici. En trois mois, il avait englouti son capital, et demeurait sans un *cent.* Alors, ne voulant pas revenir décavé, il resta, il se fit professeur de français : les *movies* parurent; les étoiles naquirent. Comme leur éducation en général avait été un peu négligée...

— Et celle des metteurs en scène également, vous pouvez le dire, — coupa drôlement Joe Stanley.

— ... les étoiles voulurent se perfectionner, et devinrent les élèves du brave Saulnier. De sorte qu'il les a connues tous et toutes, à leurs débuts, et qu'il est l'ami de tout le monde. Avec cela, joyeux compagnon, cuisinier remarquable, fondateur du Club Saulnier, un cénacle gastronomique très « exclusif », vivant de ses leçons et toujours pauvre comme on dit que l'était Job. Quand il possède quelques dollars en surplus, vite il câble en France une commande de pâtés de foie gras, ou d'autres spécialités dont il a les adresses. Naguère, il faisait également venir de bonnes bouteilles, mais, depuis la prohibition, la chose est malaisée. Au surplus, demeuré français d'âme et d'allure, écorchant l'anglais avec un glorieux accent de terroir, il s'est acclimaté à ce pays-ci, où il mène une vie qui lui plaît, n'ayant pas une heure à lui, réclamé par les femmes pour des commissions, par les hommes pour organiser des parties; et il est obligé de se lever à cinq heures du matin afin de satisfaire à son amicale clientèle.

— Il y a quelque temps, — dit Stanley, — quand j'ai été en France, j'ai proposé à Georges Saulnier de l'emmener, en me chargeant, bien entendu, de tous les frais de voyage. Il a refusé. Il m'a dit que sa vie était faite de ce côté-ci, qu'il avait oublié comment c'était là-bas, et que, de revoir le pays natal, cela pourrait lui causer un trouble. Au fond, il n'a pas eu tort.

D'Orcagne annonça :

— Ces deux jeunes personnes habillées pareil et qui valsent éperdument au rythme du violon de Jim Bentley, c'est Clarisse Wabble et sa sœur Nelly, celle qui, jusqu'à un certain point, a pris la succession de Mary Pickford dans le rôle des petites souillons qui épousent ensuite des millionnaires. Toutefois, depuis un certain temps, Mary Pickford, après incursion dans des rôles moins naïfs, revient, avec succès d'ailleurs, à son ancien genre, où elle reste inégalée. A cette tablée de petites folles qui papotent tant que ça peut et dont les éclats de rire dominent même les éclats du jazz, il y a là Carlotta Brown qui en est à son sixième divorce et à sa quatorzième histoire « personnelle » (Il est question d'un nouveau procès dans l'*Examiner* de ce matin, et l'on ne discerne pas très bien si elle

est la plaignante ou bien l'accusée). Sa villa est une des plus somptueuse de Beverly Hill (notre faubourg), elle a trois Rolls Royce, et il faut reconnaître que c'est une belle créature. Avec elle, Carola Santi, la fringante Italienne aux narines palpitantes; puis Clo Schanley qui, même à la ville, s'étudie à faire une petite bouche en cerise et à jouer, en marchant, au lapin savant; avec elle, son mari, Franck Brown, qui boit deux bouteilles de champagne à son petit déjeuner.

— Mais il dirige les films de sa femme! — interrompit Joe Stanley, sans qu'on pût savoir s'il mettait une ironie dans cette remarque.

Un coup de sirène, grave et prolongé, retentit à distance; une rumeur de foule, par les croisées entr'ouvertes, monta d'Hollywood-Boulevard; puis des cornes d'automobiles trompettèrent innombrablement.

Tout le monde avait reflué aux fenêtres et l'on vit, par files de quatre, plusieurs centaines d'agents en motocyclette, le rifle sur l'épaule, et qui se dirigeaient à un train de course, vers Gardner-junction.

Quelqu'un présuma :

— Sans doute le *badge*[1] bandit! On a dû le repérer, et ils partent pour lui donner la chasse.

Ce badge bandit, un malfaiteur insaisissable, depuis plusieurs semaines terrorisait Hollywood. Dans les allées à l'écart, vers la brune, il approchait les gens en se donnant comme policier, exhibant un insigne; puis c'était « Haut les mains », et il dévalisait ses victimes; plusieurs personnes, n'ayant pas obtempéré assez vite, avaient été exécutées sur place à coups de revolver.

D'Orcagne exposa que, d'après les statistiques policières, il y avait eu l'année précédente, à Los Angeles, vingt fois plus de meurtres que dans toute la France, et qu'on a cinquante-six fois plus de chances d'être assassiné à Hollywood qu'à Londres.

— Et pourtant chacun sait, — plaisanta Stanley, — que Hollywood est le terroir même de la vertu! Une jeune personne, mère d'un petit garçon, accusa, inopinément et sans preuve, William Shaw, — alias Big Ned, — d'être le père de

1. Insigne.

son enfant; et bien qu'absolument irréprochable au su de tous, William Shaw, pendant les dix-huit mois que dura le procès et jusqu'à ce qu'enfin il pût établir son innocence, a été excommunié, dans l'impossibilité de paraître sur l'écran!

— Là-dessus, — reprit d'Orcagne, — si vous n'en avez pas encore assez, je puis continuer mon énumération. Du reste, j'ai bientôt fini. En suivant l'ordre des tables, ce personnage trapu, lunetté, à la solide moustache grisonnante, c'est le colonel Selig, le fondateur du Selig Zoo, le jardin d'acclimatation de Los Angeles. C'est dans ses studios que se tournent tous les films d'animaux; on y accomplit des miracles de dressage, comme pour cette carpe qui était entraînée à sauter de son bocal et à attraper un chat par la queue.

— Film comique, naturellement! — dit Joe Stanley.

— Ce drôle de bonhomme aux cheveux longs, en robe de bure, et pieds nus dans des sandales, c'est Old Peter, un ermite qui vit seul, avec son âne et son chien, dans un canyon de Beverly Hill, bien que, comme vous voyez, il se mêle parfois au siècle. Il est fort bien vu ici, et de temps en temps gagne, comme artiste, des cachets substantiels.

— Et Nanouk, — demanda inopinément Lydie, — il n'est pas là?

— Nanouk?

— Oui, Nanouk du Nord, un film que j'ai vu à Constantinople, et que vous devez naturellement connaître. Nanouk, ce grand acteur, où donc est-il?

— Nanouk n'est pas un acteur, — dit lentement Joe Stanley. — C'est un Esquimau pur sang, et il n'a eu qu'à être lui-même pour aider à produire ce film impérissable. Encore un motif d'humilité pour nous, les professionnels. Oui, miss Grace Clamond, ne me regardez pas avec ces yeux irrités, vous savez que j'ai raison! Hélas! Nanouk est mort d'un accident de pêche, il y a quelques mois, du côté du grand désert blanc. Aujourd'hui, dans les théâtres, on vend des bonbons de chocolat fourré de crême glacée qui portent son nom. C'est bientôt tout ce qui restera de sa gloire.

Il s'arrêta, puis avec sa cordialité un peu brutale :

— Est-ce que vous vous amusez, au moins, miss Salvan? Ce monde, pour vous, est si nouveau..

— Eh! qu'est-ce donc que tous ces gens-là ont de particulier? Ils sourient, potinent, médisent, comme n'importe quelle agglomération humaine!

Un personnage au teint olivâtre, les yeux à fleur de tête, avec un nez charnu en trompe d'éléphant, des cheveux noirs et lustrés qui lui tombaient jusqu'au collet de sa redingote de clergyman, une cravate sang de bœuf qui affirmait d'autre part son caractère laïque, venait d'apparaître au sommet de l'escalier d'entrée, et cherchait quelqu'un des yeux.

Joe Stanley, l'aperçut :

— Eh! Burmah, — s'écria-t-il, — nous voici! Venez prendre le café avec nous!

L'autre, ayant acquiescé avec onction, descendit les degrés et se dirigea vers leur table.

Joe Stanley expliquait à Lydie.

— C'est Burmah, mon fakir! Vous allez voir. Moi je le trouve épatant! Il est épatant!

Grace Clamond, comme en manière de protestation, se leva et s'en fut bavarder ailleurs.

Joe Stanley parut ne pas s'en soucier, fit les présentations :

— Imaginez-vous, miss Salvan, que le fakir m'a prédit que je mourrai de mort violente dans les temps qui suivront l'achèvement de la *picture* que je vais entreprendre.

Lydie s'insurgea avec chaleur :

— Quelle idée! Oh! ce n'est pas irrévocable, n'est-ce pas, monsieur?

Puis, sans même attendre sa réponse, elle déclara :

— Je vais être très impolie, mais vous ne m'en voudrez pas, monsieur, de ma franchise : moi, je ne crois pas aux prédictions.

Le fakir releva ses lourdes paupières, qu'il tenait presque continuellement abaissées, et au travers desquelles filtrait un regard huileux.

— Sans cesse il nous arrive de rencontrer des centaines d'incrédules et nous y sommes habitués, — fit-il.

VI

Mon cher Arcady Stéphanowitch, je vous ai promis à tous de vous donner de mes nouvelles, en voici. Qu'aucun de vous ne

m'en veuille d'être demeurée silencieuse depuis mon départ, mais il m'a fallu ce délai de trois semaines. Trop d'impressions nouvelles chaque jour s'accumulaient en moi, pour me laisser la force de mettre du noir sur du blanc. Ce qui secoue également ma torpeur d'écrire, c'est que demain nous partons pour les dunes, à cent milles d'ici, à Belmonte, pour tourner les « extérieurs » de la Mort de Carthage. *On y a, paraît-il, réédifié Carthage et Rome. Là-bas, nous vivrons quelques semaines sous la tente et je n'aurai guère le moyen de me manifester à vous.*

*Que je vous dise d'abord ceci : les essais qu'on a faits de ma personne, sous tous les angles, avec des costumes divers, au soleil ou à la lumière des lampes, ont été des plus satisfaisants. Et il est probable que je ne m'en tirerai pas plus mal qu'une autre. Pourtant, et c'est peut-être triste, je sais déjà que je ne m'attacherai jamais à l'état d'*interprète *dont tout l'artificiel, toutes les limitations m'apparaissent trop crûment, pour que je puisse, avec toute la conviction qu'il faudrait, me transposer dans un personnage. Ce qui m'intéresserait plutôt, c'est l'art de la mise en scène. En fait d'initiateur à cet égard, je suis bien tombée; car Joe Stanley, en vérité, recèle une sorte de génie.*

Il est sous contrat — comme votre servante — avec la firme Atlas, la plus puissante compagnie cinématographique du monde.

Sous la direction d'Alfred Groock et de Julius Hensiker, l'Atlas a monopolisé les meilleurs directeurs, les meilleurs acteurs, et a lancé les « million-dollars productions », ces films babyloniens à grande mise en scène, accompagnés d'une publicité monstre.

Dans nos immenses studios, une production intensive s'élabore, assurée par une multitude de départements avec des experts spécialisés jusqu'à la limite, depuis le département de lecture et d'achat des scénarios jusqu'à celui du titrage et de la mise du film en boîtes. C'est du reste évidemment un grave défaut au point de vue artistique, car, de la sorte, on arrive trop souvent à un produit manufacturé et « standardisé » ni plus ni moins que des jambons, des locomotives ou des pianolas; et, notamment, dans cette organisation, les metteurs en scène travaillent sur un programme défini, une « continuité » élaborée dans ses moindres détails, et, sauf exception, ils n'ont pas le droit de s'en écarter.

Leurs fonctions se réduisent à mettre en gestes un texte écrit, dans un décor exécuté par un département ad hoc, *ou au milieu de paysages choisis par un spécialiste; d'autres vont appareiller, découper, émonder et souvent détériorer leur travail.*

Mais il n'en va pas de même avec Joe Stanley, qui allie à des sautes d'humeur inexplicables un manque total d'esprit administratif ou d'économie, et jette par les fenêtres l'argent de la compagnie, aussi bien du reste que le sien propre. Joueur forcené, il s'est déjà, de notoriété publique, ruiné en trois reprises; c'est aussi un farceur impénitent célèbre par des jokes[1] *parfois déplorables.*

Un jour, ne s'est-il pas avisé de revêtir un pelage de singe, et, sous ce déguisement, conduit par un monsieur bénévole, de se livrer à toutes sortes de tours et d'excentricités dans les rues de Hollywood, même de Los Angeles! Il raconte cela en riant de fort bon cœur.

Autodidacte dans toute l'acception du mot, Joe Stanley est l'homme de tous les contrastes. N'ayant jamais appris une note de musique, il est capable de jouer, de mémoire, une sonate de Beethoven avec une justesse et une profondeur d'expression à vous tirer les larmes des yeux. Se rendant compte de ce qui lui manque, il apprécie les artistes et les intellectuels et il aime, en leur société, combler les lacunes de son éducation; en même temps, il s'environne de toutes sortes de gens sans aveu, des bootleggers[2], *des boxeurs; entre autres un aventurier notoire, soi-disant son homme d'affaires, nommé Archibald, au visage en lame de couteau et aux yeux si mobiles qu'on n'en saurait distinguer la couleur, un certain Wu Fang, chinois exportateur de citrons, un ancien champion de poids moyens, Kid Kendal, une brute débauchée et ivrogne, son factotum et un fakir hindou nommé Burmah. En leur compagnie, parfois, il disparaît pour plusieurs jours et l'on raconte que c'est pour faire la noce, de l'autre côté de la frontière mexicaine! Ah! c'est un Monsieur compliqué que Joe Stanley.*

En tous cas, ces caractéristiques suffiraient pour handicaper terriblement, sinon mettre au ban de la profession, n'importe quel autre directeur, mais, record absolument unique jusqu'ici,

1. Farces.
2. Contrebandiers d'alcool.

tous ses films, sans une défaillance, ont été des succès d'argent; de sorte que, dans ce pays où la valeur des hommes se jauge en dollars, il peut dicter ses conditions et traiter de pair à compagnon avec les grands chefs.

A l'Atlas, au point de vue de l'influence, on ne pourrait lui comparer que Moro Nave qui, lui aussi, peut se targuer d'un talent réel et d'une indiscutable réussite. Mais le caractère des deux hommes se trouve totalement opposé. Moro Nave, — un individu à courtes jambes, avec une petite tête à chevelure rousse et frisottante, — est tout gloriole, et aussi difficile à aborder que Joe Stanley se montre d'accueil ouvert. De plus, Moro Nave refait toujours la même histoire sentimentale et agréable; et seuls les noms des personnages et les lieux de l'action changent dans ses films.

Mais il a trouvé la formule et ça prend!

Au fond, il est jaloux du génie de Stanley et lui fait la guerre, en dessous! Il le traite d' « immoral », affectant de mener, lui, une vie privée exemplaire. Moi je hais l'hypocrisie. Une raison encore pour me faire apprécier Joe Stanley; car celui-là, réellement, est franc jeu. Du reste, d'après ma documentation de fraîche date, mais qui n'en est pas moins valable, ils ne sont, comme cela, que deux petits dissipés à Hollywood, pour lesquels règne une grâce d'état : Joe Stanley et Miss Clamond, l'étoile que tout le monde connaît (elle avait accompagné Joe Stanley à Petrouchka, il vous en souvient?)

C'est par une série de miracles que celle-ci, malgré ses retentissantes aventures, s'en tire régulièrement sans dommage appréciable. Comme Joe Stanley, elle est prisemautière, séduisante, on ne peut lui en vouloir; on la considère comme un enfant terrible. A tel point que le public, pourtant intransigeant quand il s'agit des signes extérieurs de la vertu, surtout en province — et la province où les Womens' clubs sont tout-puissants, c'est toute l'Amérique — s'obstine à ignorer sa vie privée, et la choie mordicus.

Mais j'en reviens à mes nouvelles occupations. C'est un spectacle dont je ne me lasse pas, que de voir Joe Stanley diriger, inspirer les acteurs. Et encore, nous n'en sommes qu'à de petites scènes préparatoires, le grand œuvre devant commencer à Belmonte. Les soirs et une partie de la nuit, Joe Stanley les passe au cutting-room[1] où la pellicule fraîche répand son odeur carac-

1. Atelier de découpage.

téristique de banane. Là, il fait dérouler devant lui d'innombrables petits cylindres de film positif. Selon des repérages précis et mystérieux, on les assemble bout à bout, un peu comme on forme un convoi dans une gare de triage. Puis, ce sont des séances dans la salle de projection où, le cornet du dictaphone à la main, il examine d'un œil critique, les « séquences » déjà montées, insère les titres, prescrit des virages et des teintures, intervertit l'ordre des scènes, et, parfois, condamne aux ciseaux et au panier un tableau qui a demandé des jours d'efforts et coûté des milliers de dollars.

Contrairement à ce que j'ai souvent remarqué chez les artistes, Joe Stanley ne nourrit pas, pour l'œuvre enfantée, cette tendresse maternelle qui répugne aux retranchements. Sans pitié pour sa peine, il coupe dans le vif, lorsqu'il croit la coupure nécessaire à l'effet global.

Joe Stanley s'intéresse vivement à notre Russie, dont nous nous entretenons à tout bout de champ. L'autre jour j'avançais qu'on pourrait exécuter un film magnifique sur le thème de la Révolution russe, avec une trame plus ou moins romanesque, qui servirait d'armature à des tableaux d'ensemble, de quoi montrer au monde civilisé à quelle durable calamité est livré notre malheureux pays. Joe Stanley s'est enthousiasmé à cette idée, et il m'a dit qu'il faut absolument que nous y songions, chacun de notre côté. Je crois, mon cher Archy Stéphanowitch, que, si jamais une « picture » de ce genre était produite par Joe Stanley, avec les formidables moyens dont dispose la firme Atlas, nous aurions utilement travaillé pour la cause russe.

C'est aussi l'opinion de ce jeune Français, Philippe d'Orcagne, que vous avez rencontré sur le quai de la gare; il connaît la Russie pour y avoir été en mission avec l'attaché militaire de son pays en 1916. *Au surplus, c'est un garçon fort distingué, d'excellente famille, un de ces types à intelligence internationale assez rares en France où, malgré les mixtures de la guerre, l'on en est encore au « monsieur est persan... comment peut-on être persan?... » Il écrit et m'a montré quelques projets de romans, qui dénotent un talent réel. Par malheur il y a un mais. Philippe d'Orcagne est en train de devenir inconsidérément amoureux de moi, encore que je ne sois nullement coquette à son endroit.*

D'aucune façon, du reste, je n'aurais à me chercher grief; car déjà à la gare, vous le rappellez-vous, il faisait une drôle de physionomie.

Avec votre don d'observation, que vous dissimulez sous vos lorgnons diplomatiques, vous vous en étiez sûrement aperçu! On *eût dit qu'il regrettait presque que j'eusse accepté de partir avec lui! Cette remarque vous semble absurde, mais voici l'explication, et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux dans son cas : Philippe d'Orcagne est jaloux, épouvantablement jaloux. Il s'imagine, (à tort, vous le pensez bien), que ma rencontre avec Joe Stanley, à « Pétrouchka », a fait naître en nous une inclination réciproque, et que toute cette histoire de Vestale n'a été imaginée par Joe Stanley que pour les besoins de la cause. Le jour où nous sommes arrivés à Hollywood, ce dernier, en principe, devait être en déplacement. Et — comme par hasard — à mon entrée au studio, sur qui tombons-nous? Sur Joe Stanley en personne, lequel, au dernier moment, avait remis son départ. Il avait des tableaux à reprendre. Mais Philippe d'Orcagne, bien entendu, en a tout de suite conclu que c'était à cause de moi. Mais tout cela est latent,* under the skin [1], *comme disent les Anglais : le jeune d'Orcagne est très homme du monde, témoigne à son patron une admiration sincère et Joe Stanley, réciproquement, semble avoir beaucoup d'estime et d'amitié pour son « frenchie ».*

Seulement j'ai l'intuition qu'un de ces jours, ce dernier va me bombarder d'une déclaration en quatre points, à la suite de laquelle je serai fort embarrassée de mon attitude; le pauvre garçon est persuadé qu'il me devine, qu'il « réalise, bien que latin, l'âme slave » (la phrase est de lui, il me l'a répétée à plusieurs reprises); et pourtant comme il est loin de pouvoir pénétrer dans les abîmes où repose ce qui fut mon âme! Du reste, nous ne tenons pas à ce que des étrangers nous comprennent, n'est-ce pas, Arcady Stéphanovitch? Voilà une ambition que Joe Stanley, avec son réalisme bien anglo-saxon, sûrement n'éprouve pas! Ce qui fait que nous nous entendons très bien.

Au studio, je me suis liée avec deux jeunes femmes, qui me divertissent par le contraste même de leur nature. L'une Américaine, nommée Winnie Huff, et l'autre Française, nommée Germaine Dérieux.

1. Sous la peau.

Winnie Huff, c'est la petite Yankee jolie, tête à l'évent, cervelle d'oiselle, sensibilité primaire, amusante, amusée; consciencieuse à parachever un travail entrepris; très assimilatrice; capable de se dévouer à une bonne cause, à un effort, avec le même zèle qu'elle apporterait à une partie de golf ou à un pique-nique; pénétrée de ce dogme intangible : la supériorité écrasante de son sexe sur le masculin; ne songeant, tout compte fait, qu'à se procurer le plus de good time[1] *possible, ce qui consiste principalement à se déplacer en automobile, à pratiquer les sports, à boire des cocktails et à danser jusqu'aux dernières limites de l'épuisement. Elle possède toutes ces facultés à un degré éminent et réussira sûrement dans la vie.*

Winnie Huff a rencontré un zélateur en la personne de Jack Haldane, un jeune manufacturier millionnaire de Frisco, qui la comble de prévenances, et qu'elle daignera peut-être épouser, mais seulement le jour où, dit-elle, « elle aura envie de renoncer à sa liberté ». En attendant, elle se trouve bien comme elle est, juge l'existence du studio fort exciting, *se laisse choyer avec une dignité sereine. Et le nommé Jack Haldane étant, de son côté, le modèle « standard » du boy américain, net et rablé (avec pourtant un peu plus de nerfs que la moyenne et une certaine malice dans le regard), attend tout heureux que l'on veuille bien accepter ses hommages, que l'on consente parfois à lui accorder un dîner en tête à tête, ou, dans les grandes occasions, un baiser!*

La petite Dérieux, elle, incarne le type de la parigote — tout cœur et tout impulsion.

Arrivée en Californie avec une tournée chanoiresque qui a mal tourné (si ce calembour m'est permis), elle est devenue amoureuse d'un acteur espagnol, Carlos Mendoza, un garçon aux yeux en amande, aux cheveux d'un noir saphir. Il n'a guère percé, jusque-là, étant d'ailleurs nouveau venu, mais, s'il trouve son opportunité, il peut faire un succès, à condition de ne pas commettre une de ces sottises dont les Latins, à Hollywood, passent pour avoir le monopole; et alors, gare au Women's Club et tout le tremblement.

Elle a d'autre part un soupirant dans la personne de David Clemson, détective privé au service de la Société Atlas, spéci-

1. Bon temps.

men de Westerner[1], *pondéré, grand, fort, au poil blond, au teint de fille, avec des prunelles très limpides, tout à fait ce qu'on appelle un homme de cœur. Ainsi, par son ascendant moral, et en leur procurant parfois, de ses deniers, un appui matériel, il passe pour avoir transformé en honnêtes gens de nombreux criminels. Bien entendu, dans l'Univers sentimental de la jeune Dérieux, il ne pèse pas une once contre le beau Carlos Mendoza. Mais il en prend son parti, ne manifeste aucune amertume, entoure la petite d'attentions touchantes et désintéressées.*

Il est en bons termes avec d'Orcagne, lequel m'a donné à son sujet d'autres détails.

David Clemson a entrepris, spécialement, de lutter contre ce ring[2] *de marchands de drogues, de bootleggers et d'usuriers (les uns et les autres se tiennent) qui enserre Hollywood de ses tentacules empoisonnées. Il n'y a pas longtemps, il a fait mettre sous les verrous toute une séquelle qui opérait sous le couvert d'une banque anglo-mexicaine. On s'amuse, on cherche à être excentrique en petit comité, voilà les « parties » de Hollywood. Ces acteurs, ces comédiennes, sont de grands enfants; ils se précipitent sur toute « sensation » nouvelle, d'autant plus avidement qu'elle peut comporter l'attrait du fruit défendu. L'histoire lamentable de Wallace Reid, un splendide garçon qui, en plein talent, en plein succès, a été fauché par les stupéfiants dans l'espace de quelques mois, et qui, lorsqu'il est mort à l'hôpital, pesait tout juste* quatre-vingts livres, *est l'illustration la plus saisissante de cet état de choses. Sans doute, les autorités et les « officiels » de grandes firmes font tout ce qui se trouve en leur pouvoir, afin de réagir contre le fléau; mais les fraudeurs, comme par une pompe pneumatique, aspirent les dollars prestement gagnés à Hollywood dès qu'on y a trouvé la vogue, et disposent de moyens persuasifs pour calmer le zèle des gêneurs. Et le mal sera très dur à extirper. David Clemson est l'ennemi juré de ces gens-là.*

Personnellement j'ai horreur de la dégradation qu'on s'inflige en ayant recours aux « paradis artificiels ». J'ai été, comme vous le savez, emprisonnée six mois durant par nos maîtres soviétiques, dans les souterrains de Boutirky avec, à chaque

1. Gars de l'ouest.
2. Association.

minute, la perspective de me voir extraite du cachot pour être collée au mur. Souvent mes compagnons d'esclavage parvenaient à se procurer de la cocaïne et, valablement, s'abrutissaient. Eh bien, moi, par une espèce d'orgueil, de respect sauvage pour ma liberté de conscience, je n'en ai jamais accepté même une pincée. Je suis sûre, du reste, que vous m'approuverez, à cet égard, vous l'homme pondéré par excellence.

Vous n'attendez pas de moi une description en quatre points d'Hollywood et des studios. Cette lettre deviendrait alors tout un mémoire. Ce sera en tous cas pour une autre fois. Mais que je vous dise ceci : tout ce que je vois ici, et l'atmosphère de l'endroit, auquel je me suis déjà acclimatée, (mais où ne nous acclimaterions-nous pas, désormais, nous autres Russes? puisque nous avons réussi à nous adapter à notre vie actuelle) me font penser qu'un « Pétrouchka » réussirait presque sûrement à Los Angeles. Et si, à San Francisco, les affaires ne sont pas spécialement brillantes, je vous engagerais, vous, le colonel et toute la compagnie, à transporter ici vos dieux lares. J'ai déjà de très sérieuses relations et je jouis de ce prestige d'avoir été sollicitée *pour venir, et non pas d'être arrivée en quéman-, deuse. La différence est considérable. D'ailleurs, je pourrais vous trouver à tous des opportunités dans les* movies. *Ne vous récriez pas. Des pairesses d'Angleterre ne dédaignent pas de paraître à l'écran, comme Lady Diana Manners, et bien d'autres. Et tous, tant que vous êtes, vous, le colonel et le prince Elissadje et notre chère Natacha, vous incarnez tous des types, des êtres vivants, qui possédez une* personnalité. *C'est ce qui manque dans ce pays, et si jamais Joe Stanley donnait suite à notre projet de « picture » russe, je ne vous demanderais même pas votre avis et vous ferais venir d'autorité.*

Affection à vous et à tous.

LYDIE

VALENTIN MANDELSTAMM

(A suivre.)

LA CONFÉRENCE DE L'OPIUM

« Que savez-vous de la question de l'opium ou de ce qui se passe à Genève? Si vous en savez bien long, j'ose dire que vous en savez plus que n'importe lequel des 615 membres de la présente Chambre des Communes » : c'est ainsi que, dans le *Daily News* du 15 décembre dernier, un des meilleurs correspondants de la presse britannique, aujourd'hui spécialisé au service de la Société des Nations, M. Wilson Harris, apostrophait ses lecteurs. Et de ce que les choses ne marchaient pas au gré de son zèle humanitaire, il rendait responsable cette indifférence générale.

Combien de pays, à ce compte, trouveraient grâce devant lui? Mais est-ce bien la faute du public? La question de l'opium, déjà passablement complexe en elle-même, n'a pas gagné en simplicité dans les comptes rendus fragmentaires des deux conférences qui, du début de novembre au milieu de février, se traînèrent si voisines qu'on avait peine à les distinguer. Des Américains y prenaient part; ils sont partis brusquement en faisant claquer les portes, faute de s'entendre avec les Anglais : tout le monde vous le dira. Mais pourquoi ces Américains étaient-ils là? pourquoi ne s'entendent-ils pas avec ces Anglais? y a-t-il dans tout cela le moindre élément d'intérêt humain?

Questions auxquelles nous ne saurions répondre sans remonter d'abord dans le passé : non point jusqu'aux origines de l'opium, vieux comme le pavot somnifère d'où on l'extrait, connu des médecins de l'antiquité, et qui d'Asie Mineure, où s'en faisait exclusivement le commerce dans les

premiers siècles de notre ère, semble s'être introduit aux Indes avec les conquêtes de l'Islam. C'est vers le XVIe siècle qu'on l'y mentionne pour la première fois, au Bengale et sur le plateau de Malva. Le Grand Mogol en possède le monopole; des ventes ont lieu régulièrement. En Chine, où dès le XIIIe siècle on dit que les Arabes en avaient fait connaître les vertus médicinales, on commence à le fumer dans le courant du XVIIe; il vient généralement de l'Inde comme cargaison de retour; en 1729, un premier édit en interdit l'usage. Voici la lutte qui commence.

En 1757, la Compagnie des Indes Orientales, aux mains de laquelle vient de passer le monopole de la culture, prend également sous sa charge le commerce avec la Chine. D'un millier de coffres en 1776, l'exportation annuelle s'élève à plus de 5 000 en 1790 et à près de 17 000 entre 1820 et 1830. En 1793, les autorités chinoises ont pris des mesures de prohibition rigoureuses, qui vont jusqu'à la déportation et à la peine de mort. La contrebande n'en sévit pas moins; il y a dans les ports des navires qui servent de dépôts où la population s'approvisionne. En 1839, des Commissaires sont envoyés à Canton pour supprimer ce trafic et détruisent plus de 20 000 coffres, d'une contenance de 150 livres chacun et d'une valeur de deux millions sterling. Mais on continue à en débarquer en fraude. La guerre éclate entre l'Angleterre et la Chine, la guerre de l'opium, qui se terminera en 1842 au Traité de Nankin par lequel la Chine ouvre un certain nombre de ports au commerce de toutes les nations.

En 1858, l'importation devient légale. Les envois de l'Inde vont croissant : en 1850, ils étaient de 52 925 piculs, mesure indigène qui correspond à un poids de 133 livres 1 /3; en 1880, ils atteindront 96 839 piculs. Le gouvernement central cherche sincèrement à s'y opposer. Dans les provinces, les Vice-Rois encouragent une habitude si profitable. Et maintenant la culture s'installe dans le pays. En 1906, on estime la production chinoise à 330 000 piculs, pour une consommation de 325 270; le surplus s'exporte, particulièrement en Indo-Chine. Les deux tiers des provinces fournissent leur quote-part, qui va de 500 à 5 000 pour les plus modestes; à 10 000 chacun pour le Chan-si, le Tchi-li et le Chan-toung; à 15 000

pour la Mandchourie; autant pour le Koei-tchéou; 30 000 pour le Yun-nan; 200 000 pour le Se-tchouen.

Sur le total de 22 à 23 000 tonnes qu'absorbe la Chine à cette date, il n'y a pas plus d'un septième qui provienne de l'Inde. Mais on n'efface pas si aisément le souvenir d'un siècle et demi d'histoire; dans les imaginations, l'Inde demeure la grande pourvoyeuse et le gouvernement britannique le grand exploiteur du vice qu'ils ont implanté en Chine et que leur intérêt leur commande d'y perpétuer.

***

Pourtant, l'année 1906 marque le début d'une série d'efforts concertés pour déraciner le mal.

Ayant résolu de mettre fin à l'emploi de l'opium dans un délai de dix ans, le gouvernement de Pékin promulgue, le 20 septembre de cette année-là, un édit qui proscrit la culture du pavot. De son côté, le gouvernement britannique offre de réduire de 5 100 coffres par an (c'est-à-dire un dixième de la quantité annuellement réservée à la Chine) les exportations d'opium indien. Il en sera ainsi pendant trois ans, jusqu'en 1910. Si, pendant ces trois ans, le gouvernement chinois a fait le nécessaire pour restreindre chez lui dans la même proportion la production et la consommation d'opium, le gouvernement britannique est tout prêt à continuer d'exporter un dixième de moins chaque année, ce qui supprimerait totalement l'exportation en dix ans. Le revenu que l'Inde tire de l'opium, qui était de £ 10 840 051 en 1881, tombe en effet, dès 1907-1908, à £ 5 244 986. En mai 1910, il résulte d'autre part d'une enquête anglaise que, sauf quelques districts écartés, la province de Se-tchouen, qui était, nous l'avons vu, la grande coupable, ne produit à peu près plus d'opium.

En même temps, le gouvernement chinois a négocié des accords analogues avec la Turquie, la Perse et autres exportateurs d'opium qui lui fournissaient une moyenne de 1 125 piculs. Une réduction annuelle d'un neuvième à partir de 1909 aboutirait à ce que ce commerce cessât complètement en 1918.

Sans doute le zèle de tous se trouve-t-il stimulé par une

intervention nouvelle : celle des États-Unis. Leur victoire sur l'Espagne a fait d'eux une Puissance d'Extrême-Orient. Lorsqu'en 1898 ils occupent les Philippines, où 70 000 Chinois se mêlent à une population de 7 millions et demi, ils se heurtent d'emblée au problème de l'opium et décident d'en réduire aussitôt l'importation et la consommation. Une Commission instituée en 1903 va étudier les lois en vigueur à Bornéo, à Hong-Kong, en Birmanie, aux Indes. En 1904, elle propose dans son rapport de réduire graduellement les importations d'opium, d'en faire un monopole d'État pendant trois ans; après quoi il serait possible de n'en plus autoriser l'entrée et la consommation que pour des usages médicaux. Le gouvernement de Washington se prononce en faveur de la prohibition immédiate et complète : le 1er mars 1908, entre en vigueur une loi qui interdit d'introduire l'opium aux Philippines, sous quelque forme que ce soit. Ce droit n'appartient qu'à l'État, dans la limite des besoins médicaux.

Bien que la population se soit accrue de 2 millions et demi depuis vingt ans, il n'a été importé de 1918 à 1921 que 2 214 livres d'opium représentant une valeur de $ 25 290 ou environ £ 5 000, contre 985 882 livres d'une valeur de $ 1 403 112 ou £ 280 000 de 1900 à 1903; et, dans la seule année 1921, 192 livres, entièrement destinées à des usages médicaux, contre 369 036 en 1901.

Des soins spéciaux étaient organisés pour ceux qui ont peine à se déshabituer de fumer. Toute une campagne de propagande et d'éducation populaire se mettait en branle. Parallèlement, il était nécessaire de négocier avec les autres pays pour couper court au trafic.

Dès le mois d'octobre 1906, les autorités américaines aux Philippines soulevaient la question de mesures concertées entre les Puissances intéressées. La Chine, qui craignait quelque atteinte à ses droits de souveraineté, n'accueillait pas ces ouvertures avec enthousiasme. Elle n'en prenait pas moins part, avec les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, l'Italie, le Japon, les Pays-Bas, la Perse, le Portugal et la Russie, à une Conférence, réunie le 1er février 1909 à Chang-haï, où l'on proclamait le devoir pour tous les gouvernements d'empêcher l'expor-

tation de l'opium en tout pays qui en prohibait l'importation. Toutes les Puissances occupant des territoires à bail en Chine devaient y fermer les fumeries d'opium; des mesures radicales seraient prises contre l'usage de la morphine; et l'on chercherait des remèdes appropriés.

« Désirant marquer un pas de plus dans la voie ouverte par la Commission Internationale de Chang-haï, résolus à poursuivre la suppression progressive de l'abus de l'opium, de la morphine, de la cocaïne, ainsi que des drogues préparées ou dérivées de ces substances, donnant lieu ou pouvant donner lieu à des abus analogues, considérant la nécessité et le profit mutuel d'une entente internationale sur ce point, convaincus qu'ils rencontreront dans cet effort humanitaire l'adhésion unanime de tous les États intéressés », les représentants des mêmes Puissances, auxquelles se joignit cette fois le Siam, s'assemblaient en 1911 à la Haye, sous la présidence du chef de la délégation américaine, l'évêque anglican des Philippines, Charles Henry Brent, qui, pour mieux poursuivre là-bas sa tâche, avait refusé en 1908 le siège épiscopal de Washington comme il allait refuser en 1914 celui de New-Jersey; membre de la Commission de l'Opium aux Philippines, c'était déjà lui qui avait été à Chang-haï le principal délégué des États-Unis et dont la compétence reconnue avait dirigé les travaux de la Commission Internationale.

Le 23 janvier 1912, était signée une Convention internationale de l'Opium; en ce qui concerne l'opium brut, « suc, coagulé spontanément, obtenu des capsules du pavot somnifère et n'ayant subi que les manipulations nécessaires à son empaquetage et à son transport », les Puissances contractantes édicteront des lois ou des règlements efficaces pour en contrôler la production et la distribution; elles limiteront le nombre des villes, ports, ou autres localités par lesquels l'exportation ou l'importation sera permise, par des personnes dûment autorisées; elles prendront des mesures pour empêcher l'exportation vers les pays qui en auront prohibé l'entrée, pour en contrôler l'exportation vers les pays qui en limitent l'importation.

En ce qui concerne l'opium préparé, « produit de l'opium brut, obtenu par une série d'opérations spéciales, et en parti-

culier par la dissolution, l'ébullition, le grillage et la fermentation entrepris en vue de le transformer en extrait propre à la consommation », les Puissances contractantes prendront des mesures pour en supprimer graduellement la fabrication, le commerce intérieur et l'usage; elles en prohiberont l'exportation et l'importation; si elles ne sont pas prêtes à prohiber immédiatement l'exportation, elles restreindront le nombre des villes, ports ou autres localités par où l'exportation pourra se faire; elles prohiberont l'exportation vers les pays qui interdisent ou interdiraient plus tard l'importation; elles défendront qu'il en soit envoyé à un pays qui désire en restreindre l'entrée, à moins que l'exportateur ne se conforme aux règlements du pays importateur.

En ce qui concerne l'opium médicinal, « opium brut chauffé à 60° centigrades et ne contenant pas moins de 10 p. 100 de morphine », en ce qui concerne aussi la morphine, l'héroïne et la cocaïne, les Puissances édicteront des lois ou des règlements sur la pharmacie, de façon à en limiter la fabrication, la vente et l'emploi aux seuls usages médicaux et légitimes. Elles coopéreront entre elles afin d'empêcher l'usage de ces drogues pour tout autre objet. Elles s'efforceront de contrôler ou de faire contrôler tous ceux qui fabriquent, importent, vendent, distribuent et exportent ces produits ainsi que les bâtiments où s'exerce cette industrie ou ce commerce. Elles prendront des mesures pour en prohiber, dans leur commerce intérieur, la cession à toute personne non autorisée. De même pour l'exportation et l'importation.

Le chapitre IV vise les mesures à prendre par le gouvernement chinois et par les Puissances ayant des traités avec la Chine pour empêcher la contrebande, réglementer le commerce des stupéfiants, supprimer les fumeries d'opium, les boutiques de vente, l'envoi illégal de colis-postaux.

Aux termes du chapitre V, les Puissances se communiqueront, par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères des Pays-Bas, les textes de lois et règlements, ainsi que tous renseignements statistiques.

Les Puissances non représentées seront invitées à désigner un délégué muni de pleins pouvoirs pour signer, à la Haye, la Convention.

Une deuxième Conférence se réunissait le 1er juillet 1913, où figuraient en plus la République Argentine, le Brésil, le Chili, la Colombie, Costa-Rica, l'Équateur, Saint-Domingue, Haïti, le Mexique, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, le Luxembourg. Elle pressait l'Autriche-Hongrie, la Norvège et la Suède de ratifier, en dépit de difficultés de législation. Elle regrettait l'absence de la Bulgarie, de la Grèce, du Monténégro, de la Roumanie, de la Serbie, de la Turquie, du Pérou et de l'Uruguay. Elle assurait la Suisse que sa coopération serait des plus utiles.

Suède, Suisse, Monténégro, Roumanie ont répondu à l'appel le 15 juin 1914, ainsi que l'Uruguay et le Guatémala. On fixe au 31 décembre 1914 la date à laquelle la Convention du 23 janvier 1912 entrera décidément en vigueur, même si toutes les ratifications n'ont pas été déposées.

Le 28 juin 1919, par l'article 295 du Traité de Paix avec l'Allemagne, les Hautes Parties Contractantes n'ayant pas encore signé ou ratifié la Convention se déclarent d'accord pour la mettre en vigueur, et, à cette fin, pour édicter la législation nécessaire, au plus tard dans les douze mois qui suivront la mise en vigueur du Traité, la ratification du présent Traité valant ratification et signature du Protocole spécial ouvert à la Haye.

***

Ainsi la question de l'opium devenait partie intégrante d'une Paix qui, ne se contentant pas de prétendre remettre l'Europe sur pied, aspirait aussi à reconstruire le monde : Paix d'inspiration américaine. Et la Société des Nations, exécutrice testamentaire des volontés wilsoniennes, dès sa première assemblée de la fin de 1920, s'empressait de l'inscrire à son ordre du jour, en vertu de l'article 23 du Pacte. En mai 1921, elle constituait un Comité consultatif. En septembre 1922, la troisième Assemblée adoptait un vœu relatif au système des certificats d'importation. Sa Commission s'en saisissait aussitôt; elle se préoccupait d'établir la quantité exacte d'opium et de cocaïne dont chaque pays avait légitimement besoin pour usage médical. S'abouchant avec la Ligue

des Sociétés de la Croix-Rouge, qui tenait à Bangkok son Congrès d'Orient, elle suggérait une campagne générale de propagande contre le fléau, dont il était trop clair que rien ne pouvait triompher sinon l'action internationale suivant un plan concerté d'opérations.

Tardivement ratifiée, la Convention de la Haye était demeurée à peu près inopérante dans l'immense désarroi de la Guerre. Les esprits absolus, dont l'idéalisme ne transige et ne patiente point, lui reprochaient d'ailleurs de trop faire crédit à la bonne volonté des signataires et de contenir trop de réserves qui en détruisaient la portée : ne devait-on pas tenir compte « de la situation particulière de chaque pays »? Les Puissances qui n'étaient pas en mesure de prohiber immédiatement l'exportation de l'opium préparé ne se bornaient-elles pas à promettre de le prohiber « le plus tôt possible »? Qu'est-ce que tout cela signifie?

Au surplus, il y avait eu bien du changement depuis dix ans. Nulle part la violation des obligations contractées en 1912 n'apparaissait plus flagrante qu'en Chine. En la voyant gager à Chang-haï les frais d'entretien de la rivière sur le revenu de l'opium au moment où elle s'engageait à le réduire à zéro, les sceptiques avaient douté d'elle dès le premier jour; et en combien d'endroits le pavot n'avait jamais cessé de fleurir! Mais maintenant des régions entières en étaient blanches; sur certains points, on n'aurait pas trouvé un pied carré où il n'en poussât. Sauf dans le Chan-si et dans quelques-unes des provinces maritimes, la production avait repris partout; elle atteignait de 7 à 10 000 tonnes, c'est-à-dire environ 30 p. 100 de ce qu'elle était en 1907 et deux ou trois fois celle de tout le reste du monde.

A mesure que s'affaiblissait le pouvoir central, dont rien ne permet de suspecter les bonnes intentions, la culture du pavot s'était propagée de plus belle. Toujours rémunératrice (elle rapporte près de 50 p. 100 de plus par hectare que n'importe quelle céréale), elle l'était devenue davantage encore depuis que, l'importation étant limitée, les prix montaient à proportion de la demande. Les gouverneurs de provinces trouvaient là un facile moyen de payer les troupes sur lesquelles s'appuie leur indépendance : quand ils ne les

payaient pas en opium, ils les payaient sur le revenu de l'opium, taxant une culture qu'ils avaient commencé par rendre obligatoire ou qui seule procurait au paysan de quoi faire face à l'impôt. Il arrivait que ceux qui se refusaient à le cultiver fussent mis à l'amende quand ils n'étaient pas mis à mort. Des graines de pavot étaient distribuées par la poste. Les Commissaires préposés à la répression de l'opium servaient désormais à recueillir l'argent qu'on en tirait. Les cinq hôpitaux établis par le Service de Suppression à Fou-tchéou pour la cure des fumeurs invétérés aidaient à la vente et à la consommation. Au Fo-Kien, au Kouang-toung, au Yun-nan, au Koei-tchéou, au Hou-nan, l'administration militaire avait créé des monopoles provinciaux, qui se chiffraient par millions de dollars. Sans parler de l'abrutissement, de la détérioration physique qu'entraîne l'abus de l'opium, les conséquences économiques n'étaient pas moins inquiétantes : au cours de 1923, un million et demi d'hectares avaient été enlevés à la culture du coton et des céréales : d'où une hausse des denrées alimentaires et des craintes de famine. Un seul remède, d'ordre politique, à échéance lointaine : unifier la Chine sous un gouvernement fort, qui brise les tyrannies locales et licencie les bandes armées. En attendant, instituer le monopole temporaire de l'opium

C'est ce que, en janvier 1923, recommandait à l'Association Internationale contre l'opium l'inspecteur général des Douanes Maritimes chinoises, Sir Francis Aglen, impuissant qu'il se sentait à réprimer la fraude. A la recrudescence de la culture sur le sol chinois correspondait, en effet, une recrudescence d'importation clandestine. Quand, sur dix personnes, on compte, dans certains districts, jusqu'à six et huit fumeurs et que les classes indigentes elles-mêmes s'en mettent, toutes les sources jouent. Alors que le gouvernement tsariste avait aboli la culture du pavot au Turkestan et punissait d'emprisonnement le recel et le trafic de l'opium, les autorités soviétiques, ayant besoin de valeurs en marchandises, ont, au contraire, encouragé la culture, monopolisé le commerce, exporté au point de provoquer une baisse de prix sur le marché chinois.

La principale contrebande se fait d'ailleurs par les ports.

Du dernier trimestre 1923 au troisième trimestre 1924, les Douanes de Chang-haï en ont saisi plus de quatre tonnes, en majeure partie opium brut d'origine indigène, qui circulait illicitement par la rivière et le long de la côte. A Hong-Kong où les fumeries publiques sont supprimées depuis 1910, où le monopole appartient à l'État, où les acheteurs sont rationnés et où, de 1912 à 1922, la consommation est tombée de 900 coffres à 240 coffres par an, les allées et venues quotidiennes entre l'île et la terre ferme déjouent toute surveillance; 15 600 livres par an y arrivent de l'Inde, alors que les besoins médicaux n'en demanderaient pas dix. Tout cela n'est rien à côté de Macao : le gouvernement portugais, signataire de la Convention de la Haye, afferme au plus offrant le monopole de l'opium; le prix payé à l'adjudication de 1920 a été de $ 3 950 000; l'adjudicataire a trois ans pour se rattraper et ne regarde guère aux moyens. Par l'accord de 1913, Macao est autorisé à importer annuellement un maximum de 160 coffres (36 400 livres) pour la consommation intérieure de ses 75 000 habitants, dont 71 000 Chinois; dans les pays qui autorisent l'importation, il peut de plus être réexporté 240 coffres. Divers incidents ont permis de constater des réexportations fictives, dont la contre-partie passait évidemment en Chine.

Des organisations puissantes existent pour la contrebande : au Yun-nan, on en connaît une au capital d'un million de dollars. D'autres opèrent du dehors, par le Japon, les Indes Néerlandaises ou les territoires français. Tout récemment, la police découvrait à Chang-haï une immense cachette contenant pour $ 1 250 000 d'opium, expédié de Constantinople, à destination fictive de Vladivostock, et débarqué en secret dans les environs. Il y avait pour des millions de dollars de contrats établis en monnaie américaine, japonaise et turque; tout un code télégraphique; des documents qui compromettaient des maisons de Constantinople, de Bâle et du Japon. En mars 1923, une lettre interceptée avait amené devant les tribunaux de Londres un intermédiaire anglais, dont les envois se dissimulaient dans des garnitures de fauteuils et de sofas (d'autres fois dans des doublures de chapeaux, des cannes creuses, des bonbons de chocolat) et qui se vantait

d'avoir beaucoup d'amis parmi les douaniers. Comment ceux-ci résisteraient-ils aux sommes énormes qu'on leur offre, — en certains cas jusqu'à $ 100 000? demandait l'inspecteur général. Pour ceux qui résistaient, il n'y avait plus de sécurité, et l'on cite tel officier de douane dont l'enfant a été enlevé.

La Chine a repris si profondément l'habitude et le besoin des stupéfiants que l'opium ne lui suffit plus, sous ses formes élémentaires. C'est de morphine et de cocaïne qu'on l'inonde à présent : 2 400 onces de morphine (plus de 2 millions de doses maxima de la Pharmacopée britannique), 2 500 onces de cocaïne (près de 4 millions et demi de doses), voilà ce que lui apportait l'envoi de Londres dont nous parlions à l'instant. Dans le courant de l'année dernière, les amendes et confiscations de pilules de morphine pour la seule province du Tchili se sont élevées à trois quarts de million de dollars. En 1922 les quatre cinquièmes de cette morphine avaient été fabriqués à Osaka. Elle venait du Japon par Moukden, Dalny et Kiao-tchéou. La Grande-Bretagne en produit aussi sa part; la France également; plus encore, la Suisse et l'Allemagne. C'est une véritable conspiration. Et les effets nocifs de l'opium ne sont rien à côté de ceux de la morphine et de ses succédanés.

Défendre la Chine contre les autres et contre elle-même : ce pourrait être le mot d'ordre des États-Unis, dont les missionnaires et les écoles, depuis une trentaine d'années qu'ils y ont pris pied, s'appliquent à faire œuvre humanitaire. Les politiques nous expliquent, en outre, que, comptant sur la Chine pour faire contrepoids au Japon dans le Pacifique, les États-Unis n'entendent pas la laisser s'affaiblir par la formidable consommation de narcotiques dont elle est en train de s'intoxiquer.

A la vérité, ils ne défendent pas seulement la Chine : ils se défendent eux-mêmes. Non point tant contre l'opium à fumer que contre ces dérivés, autrement malsains, de l'opium et de la coca dont on ne peut plus se passer dès qu'on a commencé à y recourir, dont on use à doses de plus en plus massives et qui ravagent l'organisme. Toute l'Europe a plus ou moins subi cette contagion, rapportée d'abord d'Orient par des voyageurs, des soldats et des marins, étendue et

aggravée par le brassage de races, par les névroses de la guerre. Mais il semble qu'aux États-Unis le mal ait pris une forme particulièrement aiguë. Est-ce la conséquence de l'amendement constitutionnel qui, depuis 1919, interdit les boissons alcoolisées? Faut-il y voir la même cause pour laquelle l'opium s'est répandu avec l'influence de l'Islam? Sous la loi de Mahomet, le stimulant de l'opium a remplacé le stimulant du vin; les longs jeûnes le rendaient plus nécessaire; aux Indes, la consommation s'accroît sensiblement dans les années de famine.

Toujours est-il que, depuis quatre ans, il y a un Bureau des Narcotiques au service de la Police de New-York et que son directeur a recueilli des statistiques impressionnantes. Dans ces quatre ans, il a fait arrêter 13 611 personnes, dont 80 p. 100 avaient un casier judiciaire et dont 2 p. 100 seulement étaient devenus morphinomanes à la suite d'une maladie. Les autres ont été entraînés par la curiosité, par l'exemple, par un prosélytisme morbide; 95 p. 100 se servent de cocaïne, d'héroïne ou d'un mélange des deux, qui ne leur coûte pas moins de 10 shillings par jour et dont la privation est une véritable agonie. Aussi, pour se le procurer, ne reculent-ils devant rien, pas même devant le vol et devant le meurtre. Le nombre des habitués est d'au moins 250 000; d'autres disent plus d'un million. Par rapport aux autres pays, la consommation serait de 7 contre 1. Le trafic est si lucratif, la contrebande si facile qu'on n'aperçoit qu'un moyen d'y couper court : limiter la production d'opium et de coca dans le pays d'origine.

***

De fait, c'est ce qu'au mois de mai 1923 vient proposer à la Commission de l'opium le premier délégué américain, M. Stephen G. Porter, président de la Chambre fédérale. « Respectons la lettre et l'esprit de la Convention de la Haye. On ne contrôlera effectivement le trafic des narcotiques qu'en limitant la production aux quantités requises pour les besoins médicaux et scientifiques, seuls reconnus légitimes. Pour empêcher tout abus, il faut faire en sorte que, ces besoins satisfaits, il ne reste aucun surplus. »

Le délégué de l'Inde proteste; mais la majorité de la Commission approuve et le représentant de la Grande-Bretagne, Sir Malcolm Delevingne, propose de réunir une conférence des puissances ayant des possessions en Extrême-Orient et d'élaborer en commun des mesures pour la suppression graduelle de l'opium à fumer. Après une discussion très vive, on se met d'accord, sous trois réserves : l'usage de l'opium brut conformément aux coutumes établies dans l'Inde sera tenu pour légitime; l'usage de l'opium préparé sera légitime tant qu'il demeurera conforme au chapitre II de la Convention de la Haye, et légitimes la production et l'exportation de l'opium pour les usages qui y sont prévus.

De ces réserves, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, le Japon, les Pays-Bas, le Portugal, le Siam formulent les deux dernières; et l'Inde, la première. Ce n'est déjà plus ce que demandait l'Amérique.

En outre, l'Amérique avait en vue une conférence unique où la question de l'opium et des narcotiques serait traitée d'ensemble sous tous ses aspects. Au lieu de cela, en septembre 1923, l'Assemblée de la S. D. N. prévoit pour 1924 deux conférences distinctes : la première, comprenant huit États, — pays d'Extrême-Orient, Chine, Inde, Japon, Siam, et pays ayant des possessions en Extrême-Orient, France, Grande-Bretagne, Hollande, Portugal, (les États-Unis avaient refusé d'être représentés) — s'occupera de limiter les importations d'opium à fumer dans les territoires d'Extrême-Orient. La seconde, ouverte à tous les signataires de la Convention de 1912, aura pour objet le contrôle renforcé de la fabrication et de la distribution des stupéfiants.

De la première, bornons-nous à dire ici qu'ayant eu la plus grande difficulté à se mettre d'accord par suite de l'opposition des vues sur quantité de points, ce fut le 11 février dernier seulement qu'elle réussit à signer une Convention qui établit le contrôle de l'État, met fin au système de l'affermage, interdit la vente aux mineurs, limite les débits d'opium, et organise la coopération internationale pour la suppression du trafic illicite. Dans un délai maximum de quinze ans à partir de la date où seront effectivement entrées en vigueur

les mesures destinées à arrêter la contrebande, disparaîtra l'usage de l'opium préparé.

Sans attendre que la première conférence eût abouti, la seconde commençait à siéger le 17 novembre 1924; et elle avait aussitôt l'impression qu'on lui avait coupé l'herbe sous le pied. Limiter rigoureusement la production de l'opium aux besoins scientifiques et médicaux, comme le voulaient les instructions de la délégation américaine, cela se pouvait-il sans discuter la question de l'opium à fumer? et le délégué indien, qui ne souhaitait nullement qu'on la discutât, criait qu'on n'arriverait à rien si une Conférence pouvait ainsi passer par-dessus les résolutions de l'autre.

Finalement, par 26 voix contre 1 (celle de l'Inde) et 9 abstentions, la Conférence se range au point de vue américain d'après lequel tout ce qui se rapporte à la consommation de l'opium, sous quelque forme que ce soit, et que cela figurât ou non à l'ordre du jour primitif de la deuxième conférence, rentre dans le cercle de la discussion. Et comme la première conférence manifeste l'intention de signer sa convention le lendemain, les Américains font entendre, le 12 décembre, qu'elle devrait attendre la conclusion des travaux de la deuxième. En fait, des instructions de Londres enjoignent au délégué britannique d'ajourner sa signature. Le délégué français ajourne aussi la sienne.

Ayant élargi de la sorte la compétence de la deuxième conférence, les Américains proposent de réduire de 10 p. 100 par an pendant dix ans les importations d'opium brut, étant bien entendu que cette réduction ne sera compensée en aucun pays par un accroissement de la production domestique, et qu'au bout des dix ans l'importation d'opium brut, pour la fabrication d'opium préparé, sera complètement prohibée.

Les Américains sont gens pressés, qui ont la notion de l'espace, mais point du tout celle du temps. Ayant réussi à extirper sans transition l'usage de l'opium aux Philippines, dans des conditions qu'ils jugent particulièrement difficiles, ils ne voient pas pourquoi les autres n'en feraient pas autant. Ils raisonnent uniquement du point de vue des pays consommateurs, et non des pays producteurs, point de vue qui est notamment celui de l'Inde.

Pour l'Inde, c'est la consommation qui détermine la production. Quand même, pour sa part, après tout ce qu'elle a déjà fait, elle cesserait complètement d'exporter, à quoi cela avancerait-il si la clientèle passait simplement à la Perse ou à la Turquie et si la Chine, — véritable nœud du problème, — accroissait sa propre production? L'Inde est prête à tous les sacrifices, mais à condition que ce ne soit pas au seul profit de ses concurrents.

Sacrifices sensibles : de 1907 à 1917, ils n'ont pas été inférieurs à 4 millions sterling. De l'opium, elle ne tire plus que 3 p. 100 de son revenu. La colonie du Détroit de Malacca en tire encore un tiers et ne saurait par quoi le remplacer. Il en est de même de la Perse, pour qui l'opium représente un quart des exportations, un douzième du revenu. Impossible de réduire la culture du pavot sans des pertes immenses pour le Trésor.

Dans 18 provinces perses sur 26, et qui couvrent 400 000 milles carrés, c'est la seule culture qu'on puisse entreprendre avec un peu de sécurité, la seule qui ne soit pas à la merci de la sécheresse ou des sauterelles, la seule qui ait un marché assuré, la seule profitable à distance de la mer ou des grands centres, parce que le produit se transporte aisément. On ne saurait y renoncer sans une crise économique sérieuse, sans des troubles graves, à moins d'avoir quelque chose d'autre à y substituer. Encore cela exigerait-il des capitaux, une assistance technique. Aux nations riches, qui donnent de si bons conseils, la Perse et la Turquie notifient sans façon qu'il appartiendrait d'en payer tous les frais.

La Perse et l'Inde font valoir, au surplus, que, si l'usage de l'opium est fort répandu chez elles, l'abus est tout à fait rare. On ne le fume pas; on l'absorbe : c'est le remède courant pour mainte et mainte maladie, le fébrifuge traditionnel, le tonique populaire. Qu'en resterait-il si on limitait strictement la production aux « besoins médicaux et scientifiques? » Les choses se passent si régulièrement que Gandhi lui-même n'a jamais rien eu à y redire. L'Inde est le pays d'Orient où l'on consomme le moins d'opium. Elle n'exporte que sur demandes certifiées de Gouvernements signataires de la Convention de la Haye. Qu'il y ait partout pareil contrôle et l'on serait

vite maître du mal. Jusqu'à nouvel ordre, le principe britannique de la responsabilité locale est le seul qui vaille quelque chose. L'action internationale ne peut rien dans la pratique.

La Grande-Bretagne, écrit un correspondant de journal, vise à faire considérer l'opium à mâcher comme un produit absolument inoffensif dont la revision de la Convention de 1912, à laquelle on procède, n'a pas à s'occuper. S'il restait seul sur le marché, les Anglais auraient réussi à supplanter tous leurs rivaux. Mais ceux-ci veillent bien : d'où l'intérêt et la durée de la Conférence.

Ce qui ennuie la presse de Londres, c'est la perspective d'un malentendu américain : au fond, les deux pays ne poursuivent-ils pas le même but? L'attitude intransigeante du délégué américain va rendre impossible d'en approcher. Un échec fournira de nouvelles armes aux « croisés » des États-Unis qui accusent l'Europe et surtout la Grande-Bretagne d'insincérité et qui se défient de la Société des Nations. N'y a-t-il donc pas d'accommodement possible?

Après un mois d'ajournement, la Conférence reprend le 19 janvier. Un membre du Cabinet, Lord Cecil, représente cette fois la Grande-Bretagne : disposée à un nouvel effort, elle s'engage à ce que, dans les territoires britanniques d'Extrême-Orient où il est temporairement autorisé, l'usage de l'opium à fumer soit aboli dans un délai ne dépassant pas quinze années, à partir du moment où les mesures prises par la Chine pour supprimer la culture du pavot auront atteint un degré d'exécution tel qu'il n'y ait plus à craindre dans ces territoires l'introduction en contrebande de l'opium de Chine. Une Commission que nommera le Conseil de la S. D. N. en jugera sans appel. La Chine, souligne Lord Cecil, reste le gros obstacle : dans la mesure où la production s'y est accrue, se sont accrus le trafic et la contrebande de l'opium: en 1923, 229 vapeurs chargés d'opium chinois avaient été saisis en Malaisie; il en a été saisi 345 dans les huit premiers mois de 1924.

Là-dessus, le délégué chinois de protester : pour échapper à une obligation formelle, la Grande-Bretagne prétend la faire dépendre de la situation intérieure de son pays, ce qu'il ne saurait admettre.

Quant à M. Porter, rien, à ses yeux, ne justifie la suspension même temporaire de l'engagement contracté à la Haye, en vertu duquel toutes mesures efficaces devaient être prises pour supprimer progressivement le commerce de l'opium préparé. Reconnaissant les difficultés auxquelles se heurtent d'autres nations, il consentirait à leur laisser quinze années de délai au lieu de dix; après quoi l'usage de l'opium à fumer disparaîtrait définitivement. Délai ferme, quoi que fasse la Chine. Sinon, c'est renvoyer la réforme aux calendes grecques. Ce que veulent les États-Unis, c'est qu'on exécute à la lettre la Convention de la Haye et qu'on en étende la portée. Ils y tiennent d'autant plus après les résultats de la première conférence qui, incorporés dans une convention nouvelle, se substitueraient à celle de 1912 et la rendraient caduque. La résolution votée par le Congrès le 15 mai 1924, les instructions reçues du Département d'État sont si expresses que la délégation ne saurait rien rabattre de ses demandes, ni ratifier aucun accord qui ne remplirait pas les conditions nécessaires et suffisantes pour l'abolition du trafic des narcotiques.

C'est un ultimatum, une impasse sans issue à moins que l'une des deux parties ne cède. L'Irlande appuie les États-Unis. La France, la Hollande, le Portugal, le Japon se rangent aux côtés de la Grande-Bretagne et de l'Inde.

Sur une proposition de la Suède, reprise par la Finlande, on décide à l'unanimité, le 24 janvier, de constituer un Comité mixte où seraient représentés chacun des huit États membres de la première conférence (Chine, France, Grande-Bretagne, Hollande, Inde, Japon, Portugal, Siam) et un nombre égal de membres de la seconde, qui se trouvent être le Brésil, Cuba, l'Égypte, les États-Unis, la Finlande, l'Italie, la Perse et la Pologne. Il s'agit de fixer le point de départ de la période de quinze ans au cours de laquelle la fabrication, l'exportation, l'usage de l'opium préparé cesseraient graduellement. La France pèse de tout son poids sur la Chine pour l'amener à emboiter le pas. Mais c'est en vain qu'on cherche un terrain d'entente. Le Comité des Seize a beau charger un sous-comité des Cinq (États-Unis, Finlande, France, Grande-Bretagne, Japon) de lui présenter un rapport : ils sont impuissants à découvrir une formule de transaction.

Le 6 février, une lettre de M. Porter fait connaître que la délégation américaine se retire. Elle est suivie le lendemain par la Chine.

***

La Conférence prend acte, exprime ses regrets et décide de poursuivre néanmoins ses travaux.

Le 19 février à 11 heures, trois mois après l'ouverture, elle tenait sa séance finale, ayant abouti à une convention qui paraît bien transformer en engagements réels ce que celle de 1912 laissait trop à la libre interprétation des contractants. « Elle aurait pu aboutir à des résultats plus positifs », écrit le correspondant des *Débats*, « si on n'avait pas procédé à sa convocation avec une hâte excessive et alors que les discussions dans les commissions et comités préparatoires avaient montré que l'on était très loin d'avoir pu concilier les opinions et les intérêts opposés. »

De son côté, dans le *Journal de Genève*, M. William Martin met bien en lumière la position, impossible pour un négociateur, du délégué américain, pieds et poings liés non seulement par des instructions mais par une loi, d'où il ne pouvait dévier d'une ligne, et aussi incapable d'avancer que de reculer, le soin de fixer les besoins légitimes de chaque pays en médicaments opiacés ayant été confié à un Office Central dépendant de la Société des Nations : ce fut un beau tapage parmi les « irréconciliables » du Sénat de Washington, aussitôt qu'ils eurent vent de la chose : qu'était-ce que cet organe de super-État sous les ordres duquel on prétendait placer leur pays ? allait-on les livrer à la Société des Nations ?

Ce Comité central, chargé de la surveillance constante du marché international, est revêtu, à vrai dire, d'attributions qui lui permettront d'exercer une forte pression morale. Il comble la plus grande lacune de la Convention de 1912, qui ne laissait derrière elle aucun instrument d'exécution. Composé de huit personnes, que désigneront le Conseil de la Société des Nations, les États-Unis et l'Allemagne, entièrement indépendant dans son domaine propre, mais soumis au contrôle administratif du Secrétaire Général

de la S. D. N., cet organe a pour fonctions de recueillir les déclarations des États signataires touchant la quantité de narcotiques dont ils ont besoin pour l'année suivante, ainsi que les statistiques de la production, de la fabrication, des stocks, de la consommation intérieure, des importations, des exportations, des confiscations : réseau serré dans lequel il devrait lui être possible d'intercepter les accumulations injustifiées et les expéditions illégitimes. Il a alors le droit d'avertir les signataires et le Conseil de la S. D. N. et de faire suspendre tout envoi à destination du pays incriminé jusqu'à ce que celui-ci se soit mis en règle. Il a le droit de prendre les mêmes mesures à l'égard de non-signataires dont le pays menacerait de devenir un centre de trafic illicite.

Les signataires s'engagent à n'importer et à n'exporter les produits en question que sur des certificats d'exportation et d'importation qu'échangeront les Gouvernements intéressés avant que l'affaire puisse avoir lieu. Un autre article vise à contrôler la destination exacte de la marchandise, à empêcher les fuites en cours de route ou de transbordement, à établir dans les ports francs et les zones franches une surveillance au moins égale à celle qui est pratiquée dans le reste du pays.

Tout cela devrait aboutir, en pratique, à limiter l'usage des stupéfiants aux seuls besoins scientifiques et médicaux, comme le désirait l'Amérique.

Aux termes du Protocole annexé à la Convention, les pays producteurs d'opium s'engagent à réduire la production de telle sorte qu'au bout de cinq ans ils puissent fournir à une Commision impartiale de la S. D. N. la preuve qu'aucune contrebande n'est plus à craindre de chez eux et que, par conséquent, rien ne fait plus obstacle à l'application stricte des mesures contre l'opium à fumer par les signataires de la première convention. Dans un délai de treize ans à partir du moment où un tel état de choses aura été constaté par la Commission de la S. D. N., ces pays s'engagent à abolir complètement sur leur territoire l'usage de l'opium à fumer.

La Convention n'entrera en vigueur qu'une fois ratifiée par dix Puissances, dont sept de celles qui sont appelées

à nommer les membres du Comité Central. Dans le nombre, il devra y en avoir deux qui occupent un siège permanent au Conseil de la S. D. N. La signature reste ouverte jusqu'au 30 septembre 1925; elle l'est même pour les non-contractants tels que les États-Unis. L'Australie, la Belgique, la Grande-Bretagne (qui ne lie point l'Empire britannique), la Grèce, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Perse, le Portugal, le Siam ont signé protocole, convention et acte final. La Bolivie et la Hongrie ont signé l'acte final seulement. La France a signé ensuite. L'Allemagne, la Suisse annonçaient l'intention de signer très prochainement.

Quelque valeur qu'eût enlevée à la signature du représentant de Pékin l'anarchie toujours régnante en Chine, un éditorial du *Times* fait remarquer que l'absence de la Chine ôte aux dispositions du protocole beaucoup de leur portée.

Il n'en est pas de même des mesures prévues par la Convention. Si le contrôle à la production ne pouvait rien donner, tant que la Chine, la Perse, la Turquie refusent de limiter la culture du pavot, et tant qu'en Bolivie ou à Java la feuille de coca pousse à l'état sauvage, restait la ressource du contrôle à la fabrication, d'autant plus praticable qu'il faut des opérations compliquées pour tirer de l'opium brut la morphine, l'héroïne et les autres dérivés, pour tirer la cocaïne de la feuille de coca. Il semble qu'à l'heure actuelle ces opérations se concentrent dans sept pays : Allemagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Hollande, Japon et Suisse. Tous ont signé sauf les États-Unis. Nul doute quant à la sincérité avec laquelle ces derniers désirent combattre et vaincre le fléau. Parce que les mesures radicales dont ils étaient partisans n'ont point paru réalisables aux pays producteurs d'opium, les États-Unis se refuseront-il à s'associer à la mise en œuvre du programme plus modeste qui a été adopté? Le meilleur moyen de servir un idéal est-il de renoncer à le poursuivre laborieusement et pas à pas, pour cette seule raison qu'on avait rêvé d'en instaurer le règne sur la terre d'un seul coup ?

AUGUSTIN LEGER

PARMI LES HOMMES[1]

IX

Le soleil se levait. Ses rayons orange brillaient comme une couronne d'or sur le bleu profond de la mer.

Erik se tenait à l'avant du navire et ses yeux fouillaient le lointain pour y découvrir les lignes sombres de son archipel.

Véra sentait, à la pression nerveuse du bras de son ami, combien il était ému. Comme grisée par l'immensité de l'Océan et par le flamboiement du soleil, elle dit, dans une sorte d'extase :

— Nous sommes les deux premiers humains... nous sommes seuls au monde, et nous ouvrons nos yeux pour la première fois!

— N'est-ce pas — dit Erik — ici on peut faire des rêves! L'imagination ne se heurte pas à des sourires ironiques.

Soudain, ses narines se dilatèrent et il se mit à aspirer l'air avidement.

— Nous approchons, nous approchons! Je commence à sentir les parfums des îles. Les nègres ont allumé des bûchers cette nuit...

Et il se jeta à plat ventre sur des cordages, la tête en dehors du plat-bord, pour mieux respirer le mélange de l'air salin avec l'odeur aromatique qui l'enivrait.

— Enfant de la nature! — dit Véra en souriant.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 août et 1er septembre.

— Je suis vainqueur, — murmura-t-il... — La société *ne m'a pas eu*! Il est incroyable que j'aie été tout près de succomber. Ici, cela me paraît encore plus inconcevable. Qu'est l'Europe vue du large? Que sont ses petits habitants haineux, toujours en lutte? Une absurdité, une erreur de la Nature...

Une ligne sombre, onduleuse, apparut. Il se leva.

— L'île! — s'exclama-t-il; et il se mit à chanter une des vieilles chansons gutturales de Baïna, qui avait surgi soudain dans sa mémoire.

Il avait les larmes aux yeux.

— Mon aimée, — dit-il tout bas à Véra, — c'est maintenant seulement que je te possède. Ici rien ne peut plus désunir nos pensées, sous ce vaste ciel qui nous verse sa paix infinie.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, silencieux, le regard fixé sur leur « patrie » jusqu'au moment où le bateau entra dans le petit port.

Le père d'Erik était devenu un vieil homme.

La joie d'embrasser son fils après une si longue absence et après les angoisses de la guerre, lui coupait la respiration. Il murmurait très ému :

— Erik, mon pauvre garçon... mon pauvre garçon... Et ton pied? Ton pied?

Erik répondit en riant :

— Il est en bois, mais presque aussi bon que l'autre.

Harry Brandt jeta du côté de Véra un regard interrogateur.

— Tu es marié? — demanda-t-il, incertain.

— Non, — dit Erik avec un sourire, — nous ne sommes pas mariés. Mais nous nous aimons.

Harry Brandt, la mine embarrassée, se tut.

Erik regarda son père avec étonnement.

— Comment, père, toi que j'ai toujours admiré pour ton esprit affranchi des vieux préjugés...

— Oh, pour moi, cela n'a aucune importance!

Avec sympathie il regarda la silhouette élégante de Véra.

— Mais, pour éviter des histoires, — les familles blanches dans l'île bavardent beaucoup, — je t'en prie laisse-moi dire que vous êtes mariés.

— Nous sommes indifférents à l'opinion des autres, — répondit Erik avec quelque impatience.

— Pourtant la vraie supériorité, c'est de s'incliner devant les vieux usages de ce monde, mon fils, j'ai appris cela.

Erik fronçant les sourcils.

— Nous sommes venus ici pour fuir le monde, père.

Véra aima tout de suite le père d'Erik, d'abord parce que c'était son père et ensuite parce que leurs voix chantantes se ressemblaient. Elle pressa en cachette la main de son ami pour le calmer. Elle lisait sur son visage combien il craignait que l'accueil fait par son père ne la blessât.

— Je propose qu'ici nous passions pour mariés, — dit-elle gaiement, — puisque ton père le désire.

Erik lui adressa un regard reconnaissant :

— Comme tu voudras, ma chérie.

Mais il poussa un soupir profond : partout où il y avait des êtres humains, il y avait des chaînes...

Satisfait d'avoir si bien résolu cette question imprévue, le vieil Harry Brandt tendit la main à Véra avec un correct salut d'homme du monde.

— Je vous souhaite de tout mon cœur la bienvenue dans notre petite île. C'est le royaume de mon fils. Vous êtes sa reine.

En montant vers la ville, Erik évoquait ses souvenirs d'enfance : ici il avait joué; au delà, il était tombé de son poney; plus loin, c'était une source à laquelle Baïna le faisait boire parce que l'eau lui donnait des forces particulières...

Véra l'écoutait amoureusement. Elle retrouvait dans Erik le petit garçon rêveur qui croyait posséder le monde entier.

Il avait raison : ici il serait encore plus à elle puisqu'elle partagerait les souvenirs qu'il aimait.

Les premiers temps, ils parcoururent l'île dans tous les sens, de jour et de nuit.

Véra apprit à connaître la vie des Tropiques, les bruits étranges des nuits argentées sous l'éclat intense des étoiles, vers qui montaient les parfums des fleurs sauvages.

Avec de grands yeux étonnés, elle écoutait Erik quand il lui expliquait la Nature. Jusqu'ici elle n'en avait compris que les couleurs et les lignes, cela suffisait à ses yeux de peintre.

Mais Erik prétendait que toutes les choses avaient leur signification particulière, leur pensée. Chaque fleur irradiait sa beauté, chaque animal vivait sa vie dans un but déterminé, presque conscient. Gais comme deux enfants, ils faisaient de longues promenades dans la forêt vierge, cherchant des fleurs merveilleuses cachées dans l'enchevêtrement des lianes et des herbes, afin de les dégager et de leur donner, disait Erik, la joie d'apparaître au jour pour montrer leur beauté.

Mais Joe connaissait des jours tristes. Ici, ce n'était plus intéressant d'être nègre. Il y avait trop de gens de cette couleur. Il se promenait tous les dimanches en veston et souliers vernis pour montrer qu'il était devenu un Européen. Mais personne n'y faisait attention. Il devint mélancolique et s'adonna au rhum.

Des mois passèrent.

Le vieux Harry Brandt était de plus en plus charmé par Véra. Quelle chance avait eu Erik de rencontrer une femme pareille, pleine de joie, dévouée et amoureuse! Et ces yeux veloutés, étincelants! Et puis, elle était au courant de tout ce dont on parlait. Il pensait avec amertume aux livres de prières de Béatrice, les seuls qu'elle eût connus.

Mais il éprouvait la crainte que cette jolie femme, habituée aux succès du monde et de l'art, ne s'ennuyât un jour dans l'île et partît.

Elle aimait Erik, oui, cela se voyait. Mais l'amour... pouvait-on y compter à la longue? Il trouvait que son fils avait parfois le tort d'être pensif, taciturne, distrait même. Ah, si ç'avait été lui! Il redoublait d'amabilité, et il était toujours aux petits soins pour Véra, l'accablant de compliments, de fleurs ou de fruits rares.

Un jour, il observa une lueur d'inquiétude dans les yeux de Véra qui regardait Erik, absorbé par ses pensées.

N'était-elle pas heureuse? Mon Dieu, quel vide elle laisserait si elle les quittait! Il fallait absolument qu'elle fût heureuse...

Seul avec elle, Harry Brandt se décida à lui demander :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? J'aimerais savoir que vous resterez toujours avec mon fils. Toutes ces idées modernes de liberté, à quoi servent-elles? La liberté, c'est la solitude, croyez-moi. Je l'ai bien senti.

— Non, non... c'est notre amour qui nous lie, — répondit-elle. — Il ne faut pas en faire un devoir ou une habitude. Chaque jour que nous passons ensemble en pleine liberté est comme un précieux cadeau que nous nous faisons l'un à l'autre; c'est la beauté de notre amour.

Le vieillard la regarda, ému. Heureux celui qui possédait l'amour d'une telle femme! Il soupira. Comme il était difficile de se réjouir pleinement du bonheur des autres quand on n'avait que le souvenir d'une longue vie monotone et vide! Et puis c'était humiliant de n'avoir connu que des femmes stupides ou rapaces!... Il prit la main de Véra, soupira de nouveau et dit en l'embrassant ;

— Comme c'est triste de savoir trop tard qu'il existe des femmes comme vous. Ah, si vous m'aviez vu, quand j'étais jeune! Je n'étais pas mal du tout. Beaucoup de femmes me l'ont dit!

Et il sourit mystérieusement, espérant exciter la curiosité de Véra.

Erik trouvait que ce rôle de vieux galant n'allait pas à son père. Il dit à Véra :

— Quand je l'observe maintenant et que je me souviens de ce qu'il fut jadis, j'avoue que le livre où je chantais les louanges de la vieillesse n'a aucun rapport avec la réalité. Cet homme naguère intelligent et énergique ne pense plus qu'à ses plaisirs de jeune homme et à ses conquêtes féminines. C'est le vieillard qui se vante de ses aventures de jeunesse. Voilà ce que nous devenons tous!.

Erik fut curieux de savoir comment son père comprendrait son livre. Peut-être cette lecture raviverait-elle quelque source d'énergie tarie.

Harry Brandt trouva le livre très ennuyeux. Il aimait les romans d'amour avec des péripéties un peu risquées. Pourquoi diable Erik écrivait-il toujours ces choses philosophiques assommantes qu'au fond personne n'avait envie de lire? Évidemment, il avait raison de dire que les vieux avaient plus de valeur que les jeunes, grâce à leur expérience! Pourtant, si les jambes étaient raidies par les rhumatismes, si on ne pouvait plus lire sans lunettes, et si la digestion était laborieuse, tout le reste ne valait plus grand'chose.

Quand Erik lui demanda ce qu'il pensait du livre, il répondit :

— Oh, admirablement écrit, comme tout ce que tu fais, mais...

— Mais...

— Eh bien oui, franchement, mon enfant, il n'est pas amusant. Moi, je veux qu'on s'aime et que cela finisse bien, et puis donne-nous par ci par là de petits détails un peu intimes! J'aime cela! Que veux-tu, je suis le public, moi! je n'ai pas envie de méditer une demi-heure sur une phrase philosophique avant de la comprendre.

Erik souriait découragé. « Voilà le triste sort, pensait-il, de toute œuvre intellectuelle, qui n'est pas faite pour satisfaire le mauvais goût du public. »

Par une sorte de contradiction bizarre, cet insuccès lui inspira brusquement l'envie d'écrire de nouveau, de se plonger encore dans l'ivresse, de s'imaginer que les idées nées de son cerveau allaient pénétrer dans des milliers d'autres et les transformer.

Il se leva vivement et se mit à arpenter la pièce, pensif, le regard lointain.

Véra le regarda, anxieuse. Elle connaissait cette expression de son visage. Depuis quelque temps, elle l'avait vue assez souvent. « Il regrette le monde », pensa-t-elle...

Erik, voyant son regard inquiet, s'arrêta et lui sourit.

— Comme nous sommes peu maîtres de notre cerveau! — dit-il. — Souvent il nous suggère des pensées qui sont juste le contraire de celles qu'au fond nous voudrions avoir.

Véra ne répondit pas.

— Il ne peut plus supporter l'oisiveté, — se dit-elle, — il faut qu'il travaille.

Pour elle aussi, ces longs mois inoccupés, ce temps perdu commençaient à devenir intolérables. Du temps perdu? Mon Dieu, comme Erik avait raison... on n'était pas maître de ses pensées! Ces mois pleins d'un intense bonheur, inconsciemment elle les avait appelés du temps perdu. Plus d'une fois, elle avait éprouvé le besoin de reprendre ses pinceaux, mais elle voyait le danger : si elle se remettait à peindre, elle ne serait plus libérée d'un monde qu'elle exécrait. Son art serait de nouveau un lien. Chaque toile terminée serait comme un anneau de la chaîne. Elle connaîtrait encore l'angoisse de soumettre

ses œuvres à l'opinion des hommes, car telle est la triste conséquence du besoin de produire : il ne se suffit pas à lui-même, il lui faut, pour vivre, les éloges des uns ou la jalousie des autres.

Mais elle tiendrait bon. Cette paix souveraine qui régnait dans l'île, sa grande et solennelle beauté, valaient bien qu'elle leur sacrifiât son art si superflu.

Pourtant la beauté même de la nature commençait à se transformer à ses yeux. Peu à peu, elle n'y voyait que des motifs de tableaux. Une lumière sur la mer merveilleuse à peindre, un coin de la forêt mystérieux comme un conte de fée...

Un jour, Erik l'avait surprise contemplant avec des yeux tristes le couchant sur la mer incandescente, que voilait ensuite une brume opale.

— Chérie... pourquoi ces yeux mélancoliques? A quoi penses-tu?

— A toi.

— Pourquoi ne peins-tu pas? Ces couleurs merveilleuses devraient t'inspirer.

— Je n'ai pas envie, — répondit-elle sans le regarder en face.

Erik se contentait de ces réponses. Elle pensait à lui... elle était donc heureuse, Dieu merci. Et lui-même le bonheur qu'il avait cherché loin des hommes... pour la paix de son âme... l'avait-il trouvé? Certes, cette existence d'amour lui donnait du bonheur, mais elle ne lui procurait plus d'émotion, l'incertitude ne faisait plus battre son cœur : son bonheur était devenu une habitude. Et la vie même dans l'île, ce calme, l'immuable beauté dont il était constamment entouré, commençaient à lui peser.

... Jamais aucun effort à faire, donc aucune émotion!

Sans qu'il osât se l'avouer, l'horrible vérité commençait à se révéler à lui : le seul bonheur, c'est la lutte. La haine entre les hommes était donc une nécessité. Il fallait se battre pour sentir l'émotion de la vie. Mais non, mais non, ce n'était pas vrai! Il n'était que mal disposé, ces derniers jours; ses pensées n'étaient pas assez occupées. Il fallait se remettre au travail le plus vite possible. Mais quel travail? Ecrire quoi?... se rendre utile... comment?

Un soir, pendant une promenade, Erik et Véra, plus silencieux que d'habitude, oubliaient de s'extasier sur la beauté de l'allée des palmiers qui se dessinaient comme des grands bouquets de plumes noires sur le ciel étoilé.

Erik dit d'une voix triste :

— Je ne sais pas ce que j'ai... mes pensées sont lourdes.

— Tu regrettes le monde, — répondit Véra, et sa voix tremblait. — Nous ne nous suffisons plus l'un à l'autre...

— Ne dis pas cela, — s'écria-t-il effrayé. Et il la serrait douloureusement dans ses bras. — Je t'aime, comme je t'aimais le premier jour. Te savoir près de moi, c'est tout mon bonheur. Je donnerais ma vie pour éloigner à jamais tout chagrin de ton cœur.

— Tu cries cela avec une telle angoisse, mon pauvre cher Erik, comme si tu avais besoin de te convaincre toi-même.

Erik se tut. L'intuition de Véra était déconcertante. Elle savait ses pensées, même avant qu'il ne les eût conçues.

— Véra, — dit-il, — quoi qu'il puisse arriver, nous la posséderons éternellement, cette richesse inestimable de savoir que jamais deux êtres ne se sont aimés plus profondément que nous!

— Tu vois : tu parles déjà de notre amour comme d'une chose finie! — et les yeux de Véra se remplirent de larmes.

— Tu me désespères, — s'exclama-t-il, — en ce moment où mon âme, avec une tendresse infinie, s'ouvre à toi, je n'arrive qu'à te faire de la peine. Quelle triste chose que nos paroles soient toujours insuffisantes pour exprimer nos sentiments!

— Nous sommes deux pauvres malades qui ne peuvent vivre là où vivent les autres hommes et cependant nous désirons y retourner, — dit-elle d'une voix plaintive. — Nous voulons être différents des autres, mais nous ne le pouvons pas.

Erik pâlit d'émotion.

— Alors, toi aussi?... Véra... tu...

X

Les événements d'Europe enfiévraient Erik. Les remous qui suivaient la tempête de la guerre apparaissaient à distance comme un énorme chaos. De jour en jour les complica-

tions devenaient plus inextricables. Les questions du désarmement, des dommages de guerre, du change, de la lutte pour le pétrole, tout cela faisait un gâchis insoluble.

Erik s'appliquait à voir clair dans la confusion européenne, et, hochant la tête, il notait toutes les erreurs commises. Les gouvernements faisaient toujours exactement le contraire de ce qu'ils auraient dû faire... à son avis.

Peu à peu, cela devenait chez lui une idée fixe : faire entendre sa voix dans ce concert infernal.

La proposition de lord Stanmore lui revint à l'esprit. S'il l'avait acceptée... Quel rôle il aurait pu jouer ! Il ne doutait pas une minute qu'il serait arrivé à avoir de l'ascendant sur le Parlement, il aurait trouvé moyen de forcer les autres à vouloir comme lui... au lieu de se promener désœuvré dans une île perdue ! Il serrait les dents et frappait les cailloux avec sa canne... mais quand il sentait le regard inquiet de Véra se poser sur lui, il se forçait à sourire ou à plaisanter. Elle n'en était pas dupe. Elle détournait les yeux sans rien dire. Rarement, leurs regards osaient se rencontrer. Ils sentaient leurs cœurs frémir de tendresse cependant que leurs pensées s'envolaient angoissées.

Le temps commençait à paraître bien long à Véra. Il lui arrivait souvent de s'en aller seule pendant qu'Erik lisait ou s'occupait de l'administration des propriétés de l'île.

Les nègres, qui avaient le droit de vote et tenaient des réunions politiques, étaient devenus paresseux et ne donnaient plus qu'un médiocre rendement. Leurs réunions minaient la santé du vieux Harry Brandt. Chaque fois que les nègres parlaient de l'égalité des hommes, il devenait rouge de fureur.

— Et les ânes? — s'écria-t-il, — quand se mettront-ils à réclamer des droits? Ils en ont peut-être assez, eux aussi, de traîner des charrettes!

Erik haussait les épaules :

— Il faut suivre son temps, père, de gré ou de force.

— Toutes ces histoires imbéciles d'égalité nous conduisent droit à la dictature du prolétariat. Ah, oui, c'est du propre! Regarde la Russie.

— Justement! Tu vois, là, rien n'a pu l'arrêter.

— Et tu acceptes tout cela tranquillement! — s'exclamait le père. — Jamais, je ne le tolérerais, moi. Le plus misérable apprenti aurait des droits sur moi!

— En ce cas, toi et tes pareils, vous disparaîtrez tout simplement, mon cher père.

— Et tu trouves cela juste?... Oui, ma foi, on dirait que tu trouves cela juste!

Harry Brandt se dressa avec colère du fond de son fauteuil.

— Je ne sais pas ce qui est juste, — répondit son fils. — Je ne le sais pas encore. Je sais seulement que l'état actuel des choses est injuste et mauvais.

— Tais-toi, — cria son père, perdant toute maîtrise de lui-même. — Je ne veux plus entendre des idées aussi insensées! Tu finiras comme... comme... un socialiste, au-dessous de tout!

— Oh... les socialistes... ils commencent déjà à être considérés comme des gens bien modérés, — répondit Erik en souriant. Mais il s'arrêta. Il voyait que son père ne pouvait supporter la discussion. Des veines se gonflaient sur le front du vieillard.

Véra était descendue sur la plage, à l'heure du coucher du soleil. Elle s'assit dans le sable, le regard perdu sur l'Océan. Elle essayait de ne pas penser, de se borner à voir, à jouir des couleurs. Mais un instant après, elle ne voyait plus rien, car les larmes l'aveuglaient.

C'était fini. Elle sentait que c'était fini. L'illusion était brisée. Tous deux ne vivaient plus que des restes de leur bonheur, mais aucun ne voulait le reconnaître. La vie était plus forte que leur amour.

Instruite par l'expérience, elle avait prévu et redouté cette heure fatale, mais Erik l'avait éblouie par le mirage d'un espoir nouveau et enivrant. Sa pensée était plus riche, son âme plus profonde que celles des autres hommes. Elle avait osé se donner à lui, corps et âme, sans réserve, avec une si absolue tendresse que, même aux heures de leur plus grand bonheur, cette tendresse lui avait paru douloureuse. Et voici que tout allait s'écrouler. L'heure du désespoir approchait. Elle allait connaître de nouveau l'atroce douleur de la solitude.

Elle savait tout ce qui se passait dans l'âme d'Erik, malgré son silence. L'ambition le brûlait. Pour ne pas lui faire de la peine, à elle, il luttait encore contre la tentation. Mais saurait-il résister longtemps? N'allaient-ils pas bientôt retourner ensemble vers le grouillement des bassesses humaines qu'ils avaient quitté dans la joie d'être, enfin, libérés!

Elle ne lui en voulait pas. Elle aussi sentait le vide que son art abandonné avait laissé en elle. Mais elle était prête à tout sacrifier pour Erik.

Aucun autre regret, aucune autre douleur ne pouvaient être comparés au désespoir qu'elle éprouverait, si un jour Erik...

— Mon Dieu, épargnez-moi ce malheur, — murmura-t-elle en gémissant.

L'idée que des événements pourraient les séparer, et qu'un jour ils se rencontreraient comme deux étrangers au cœur froid et indifférent, lui parut si atroce qu'elle s'effondra en sanglotant.

Erik, qui la cherchait, la trouva encore en larmes.

Effrayé, il se mit à genoux auprès d'elle :

— Véra... qu'y a-t-il donc? Pourquoi pleures-tu?

Elle posa sa tête sur l'épaule d'Erik :

— Tu le sais bien!

Il ne l'interrogea plus, il lui caressa doucement les cheveux.

Ils restèrent longtemps enlacés sans rien dire. Le soleil incandescent disparaissait dans les flots, mais ils ne voyaient pas la splendeur de son agonie. Leurs cœurs étaient en détresse. Combien de temps encore pourraient-ils se contraindre à ne pas exprimer les pensées qui les tourmentaient? Combien de temps lutteraient-ils pour ne se faire aucun mal?

— Recommence à peindre, mon amie, — dit Erik. — Tu es dans un état de nervosité et de fatigue qui exige des distractions. Quand tu travailleras, tu penseras moins à des choses tristes...

Elle acquiesça de la tête.

— Oui, tu as raison.

— Moi aussi, je vais travailler, — dit-il. — Je veux écrire un livre. J'ai besoin, pendant quelque temps, de vivre par mon imagination. La réalité est trop amère.

Il ne disait pas quelle réalité était trop amère. Ils le savaient

tous deux. Ils se levèrent pour rentrer. Brusquement, Véra s'exclama :

— Et quand j'aurai peint une dizaine de toiles et que tu auras écrit ton livre, qu'arrivera-t-il?

— Que veux-tu dire?...

— Crois-tu que nous laisserons nos œuvres dormir dans cette île? Nous les accompagnerons sans doute dans leur voyage vers ce monde auquel nous les aurons destinées! Toi, en tous cas, tu voudras le faire. Nous retournerons donc là-bas pour nous plonger de nouveau dans tout ce que nous détestons...

— Ne voyons pas si loin! Sait-on jamais ce qui arrivera?

Il savait bien qu'elle avait raison et que les choses finiraient ainsi.

Véra se remit à peindre; et pendant qu'elle travaillait, elle oubliait ses chagrins. La joie colorait ses joues quand, ses pinceaux en main, absorbée par l'étude de la Nature, elle sentait vibrer en elle des forces restées trop longtemps sans emploi. On eût dit que cette longue période de repos avait rendu son talent plus fécond, plus sûr, et le choix heureux de ses sujets exalta l'admiration de son ami. Tel modeste paysage devenait, sous le pinceau de Véra, un tableau charmant, la révélation d'une beauté insoupçonnée.

— Il faut absolument que tu continues à travailler, — affirmait Erik. — Tu as trop de talent pour le laisser improductif.

Elle riait, heureuse de son admiration. Sa gaieté revenait. Chaque jour, elle faisait part à Erik de nouvelles idées et, contente, elle travaillait... même s'il était pensif et découragé.

« La voilà reprise, pensait-il. Désormais, elle n'est plus à moi seul. »

Il n'avait pas encore commencé son livre : la matière, trop abondante, n'arrivait pas à prendre forme dans son cerveau. Jusqu'ici, il n'avait traité que « des réalités », de l'économie politique, de la morale sociale, etc. Ah! combien tout cela avait été inutile! Il regretta tout ce qu'il avait écrit et trouva ses livres sans valeur.

Cette fois, il écrirait un livre de pure imagination. Il voulait dépeindre la mystérieuse énergie qui met en branle les pauvres « acteurs » de la comédie humaine.

Personne n'avait encore écrit le drame de la création humaine. Il l'écrirait, lui. Il imaginerait la Volonté créatrice qui se tiendrait dans les coulisses poussant en scène ses serviteurs, la Vie, la Mort, la Joie, la Souffrance, le Bien, le Mal...

Il donnerait pour base à son drame l'erreur foncière des hommes qui croient qu'ils sont créés pour eux-mêmes, tandis qu'ils n'existent que pour être dévorés par les microbes et par les passions, le corps l'aliment des microbes, l'âme la proie des passions.

Sa vie durant, le corps humain lutte contre les microbes pour être finalement vaincu et consumé par eux. Avec quelle force miraculeuse ne livrent-ils pas un combat incessant pour s'implanter et se répandre dans le corps! Chaque espèce et chaque type de microbe a ses ennemis qu'il doit supprimer, et dispose de moyens particuliers et sournois pour y parvenir... tout comme chez les hommes.

Quant à l'âme, elle est la victime des passions. Là aussi se déchaîne la guerre. Les hommes s'imaginent que leur âme lutte contre une foule de sentiments contradictoires. Grande erreur. L'âme ne sait pas lutter. Elle est la victime de l'envahisseur le plus fort. Personne ne peut gouverner ses haines ou ses amours, ses bonnes ou ses mauvaises pensées, pas plus que les bacilles de la tuberculose ou du cancer.

Le Grand Drame! La lutte entre les passions pour la conquête de l'âme, voilà ce qu'il voulait écrire.

La liste de ses personnages était : la Mort, bonne; la Vie, mauvaise; la Souffrance, riche; la Joie, pauvre; l'Amour, souffrant; la Haine, joyeuse; la Pitié, malade; la Vérité, mortelle; la Trahison, souriante; le Mensonge, doux; l'Espérance, surmenée; l'Idéalisme, fatigué; le Désir, aveugle; la Convoitise, froide; la Bonté, incomprise; la Méchanceté, récompensée; l'Intelligence, chétive; la Stupidité, de grandeur surnaturelle.

Un certain nombre de figurants tels que l'Indifférence, l'Avarice, l'Ambition, la Jalousie, la Vanité, le Ridicule, la Sentimentalité, se mêlaient à l'action.

La scène représentait les quatre cavités d'un cœur humain, séparées par ses cloisons. Et le drame s'y déroulait, violent et sauvage.

Par moments, il ressemblait à la farce d'un théâtre de foire où les personnages font des entrées et des sorties sans but et sans raison... rien que pour dire des bêtises. Mais cette mêlée incohérente finissait par tourner au tragique, pour aboutir à des combats acharnés.

Ceux des personnages qui tâchaient de s'installer solidement dans le cœur étaient piétinés sans rémission par d'autres qui voulaient aussi s'y accrocher.

L'Amour, avec sa mine de souffrance, essayait timidement de découvrir une petite place; mais le Désir, aveugle, le poussait de côté; puis la Jalousie, la Vanité et l'Indifférence, l'étranglaient.

L'Idéalisme, fatigué, emportait le cadavre en se traînant lui-même maladivement; la Bonté, incomprise, errait dans l'ombre, et l'Espoir, surmené, gémissait d'être obligé de mentir à tous, alors que la situation était désespérée, déjà. Enfin entrait la Haine, avec son air de domination : un fouet à la main, elle faisait tourbillonner tous les autres personnages, criant de joie en voyant leurs souffrances... et la Vérité restait le témoin impitoyable.

Finalement tous succombaient victimes de la souriante Trahison, qui les poignardait dans le dos, ainsi que dans un vieux mélodrame naïf. Il ne restait debout que la Vie qui, vieillie et solitaire, regardait avec tristesse tous ces cadavres meurtris.

Mais une armée de microbes envahissait maintenant la scène pour déchirer la Vie, avec leurs griffes affreuses.

Puis : Rideau.

Erik fut saisi par la fièvre créatrice. Il travailla sans repos comme dans sa première jeunesse.

Véra s'en réjouissait pour lui. Elle aimait à le voir produire de nouveau et elle se forçait à ne pas penser à ce qui arriverait lorsque, son drame achevé, l'envie s'éveillerait en Erik de porter son œuvre devant le public.

Elle s'appliquait, de son côté, à surmonter toute envie de ce genre; elle enfouissait ses toiles dans des armoires pour les oublier le plus vite possible dès qu'elle avait eu la joie de les créer. Elle ne voulait pas les voir suspendues aux murs

et se rappeler qu'elles étaient faites pour vivre parmi les hommes...

Erik saurait-il faire la même chose?

Il avait terminé *le Grand Drame*. Il le lut à Véra. La lecture finie, elle resta silencieuse, trop émue pour pouvoir parler. Erik, avec l'anxiété de l'auteur qui attend un jugement, la regarda. N'avait-elle donc rien à lui dire?

— Est-ce que cela ne te plaît pas, Véra? — demanda-t-il, un peu déçu.

— Cela me fait de la peine, — dit-elle tout bas.

— De la peine... Mais, chérie...

— C'est ton propre cœur que tu as dépeint.

— C'est le cœur de tout homme, je pense, — répliqua-t-il avec vivacité.

Elle le regarda tristement.

— L'as-tu écrit sans savoir toi-même que c'était ton propre cœur?... Cet Amour qui erre et qui souffre... la Vanité, l'Indifférence qui l'étranglent...

Erik ne savait que répondre. Car, au fond, elle disait vrai! Il n'y avait pas pensé... mais c'était bien cela! Cette mêlée confuse, c'étaient les contradictions et les luttes de son propre cœur.

Elle avait donc interprété son drame comme un aveu.

— Peut-être il y a de moi dans cette œuvre, — dit-il. — Que veux-tu? ma chérie, je ne suis, certes, pas meilleur que les autres...

— Mais, ni toi ni moi n'avions cru que tu fusses comme les autres!

Il se mit à genoux, posant sa tête sur les mains de Véra.

— Pardonne-moi, — dit-il, — ce moment est le plus pénible de ma vie, car je comprends que je t'ai fait du mal.

Elle lui caressa la tête.

— Ce n'est pas ta faute. Ne l'as-tu pas dit dans ton drame?... Nous ne sommes pas maîtres de gouverner notre cœur.

Il lui baisa tendrement les mains.

— Il n'y a que toi dans mon cœur, maintenant et pour toujours.

Doucement, elle posa sa joue contre la sienne.

— Je le sais. Tu m'aimes aussi profondément que tu *peux*

aimer. Mais! hélas, comme dans ton drame, l'Amour douloureux n'est pas de force à lutter avec la froide Ambition qui te ramène vers le monde. Le poison des hommes a trop pénétré dans ton âme. Tu es comme le buveur qui a soif. Tu as besoin de te griser à nouveau. Au reste, nous savions depuis longtemps tous les deux, sans vouloir nous l'avouer, que ce moment viendrait. N'est-ce pas, mon ami, depuis longtemps, tu le savais?

Du regard, il lui en fit enfin l'aveu.

— Véra, je t'aime! — s'exclama-t-il. — Rien ne peut nous séparer.

Elle se tut.

... La chose était donc résolue : ils retourneraient en Europe.

Le vieux Harry Brandt avait manifesté le désir de lire le nouveau manuscrit de son fils. Il s'était de plus en plus retiré de toute vie active, à cause des congestions à la tête que la moindre contrariété pouvait produire. Dernièrement, les nègres avaient fait grève et on avait dû céder à leurs réclamations. Le coup avait été dur. Non sans une certaine mélancolie, le vieillard avait remarqué que son fils était capable, sans fatigue, de travailler jour et nuit.

« Il a une tête solide, ce garçon-là, » se disait-il quand, ses rhumatismes l'empêchant de dormir, il voyait de la lumière dans le cabinet de travail d'Erik, souvent jusqu'au matin.

Témoin de cette extraordinaire énergie, il avait été impatient d'en connaître le résultat.

Assis dans son fauteuil, il lisait, lisait, sans pouvoir lâcher le manuscrit, quoiqu'il fût déjà très tard.

Quelles pensées curieuses! Comme son fils devait avoir vécu, souffert, comme il devait connaître les hommes à fond, pour décrire ainsi la vie! Dire que c'était le cerveau de son enfant, qui avait produit cette image profonde et troublante de l'humanité! Ce cerveau, c'était lui qui l'avait créé, lui, Harry Brandt, dont le propre cerveau n'avait jamais su produire! Comme la vie était étrange, comme tout était incompréhensible!

L'émotion lui fit monter le sang à la tête.

Quelle leçon contenait donc ce drame? Il passa en revue son

existence vaine, sans but, sans bonheur ni pour lui, ni pour ceux qui l'avaient entouré.

Ah, s'il avait pu recommencer sa vie après avoir lu le drame de son fils!

« La Bonté, incomprise, errait dans l'ombre », lisait-il. — Ah, combien de fois n'avait-il pas souhaité d'ouvrir son cœur à un être humain, d'offrir le don complet de lui-même! A sa pauvre Béatrice, par exemple, au début de leur mariage. Mais, blessée comme elle l'avait été tout de suite par les manières brusques et dominatrices de son mari, elle était restée froide et craintive.

Combien de fois aussi, la Haine, la Convoitise, et la Vanité avaient-elles eu à lutter dans son cœur contre l'Idéalisme « fatigué » comme dans le drame de son fils... et tout cela pour récolter une joie « égoïste et pauvre! »

Il se décida, pour une fois, à suivre le mouvement de son cœur, à ouvrir son âme à Erik. Il voulait lui témoigner sa reconnaissance pour la leçon tardive qu'il avait reçue de lui. Il voulait faire cette démarche tout de suite... Il exposerait par écrit ses sentiments, de peur qu'un regard étonné ou un sourire indifférent ne vinssent encore une fois figer les mots sur ses lèvres.

Il prit sa plume et écrivit :

Erik, je te remercie avec émotion de l'œuvre que tu as créée, et je te découvre mon cœur; lis dans ce cœur, comme tu as lu dans le tien et dans celui des autres!

Je suis arrivé bien tard à réfléchir sur le vide de l'existence que j'ai menée; mais il y a dans ce que tu dis quelque chose qui m'élève au-dessus des regrets que j'éprouve : c'est que je n'ai pas été seul dans l'erreur, n'est-ce pas? Tous les autres ont été comme moi, et sont comme moi. Si je n'ai pas eu la faculté de me voir moi-même, est-ce donc ma faute? Tu écris que nous n'avons pas de responsabilité. Pourtant je sens mes fautes, maintenant que mes yeux se sont ouverts... je regrette, par exemple, parmi tant d'autres choses, que ta pauvre mère...

Une émotion violente s'empara du vieillard; les larmes aveuglèrent ses yeux, puis il perdit connaissance, et sa tête tomba lourdement sur la table.

Erik le trouva, le lendemain matin, dans cette position, mort, la main encore crispée sur sa plume.

Il vit sur la table son manuscrit et la lettre commencée. Il pleura.

Quel drame terrible, mille fois plus poignant que celui qu'il avait écrit!... son père, mort d'émotion, en se « regardant » pour la première fois, et c'était lui, son fils, qui avait ouvert ses yeux!

XI

Le bateau qui conduisit Erik et Véra en Angleterre arriva à Southampton par un matin gris et brumeux.

Véra descendit du pont et attendit, fatiguée et frissonnante, qu'Erik eût fini de s'occuper des bagages.

Dès le moment où elle était montée à bord, elle s'était sentie comme paralysée par un désespoir qui rongeait toutes ses forces. Il lui semblait qu'elle allait vers la mort, ou, pire encore, vers une existence de solitude, sans espoir.

Erik ne lui appartenait plus : dans quelques jours ils seraient séparés!...

Rien n'était encore changé entre eux. Pendant la traversée, Erik n'avait cessé, comme toujours, de lui témoigner sa grande tendresse. Il était convaincu qu'il l'aimait aussi profondément qu'au premier jour. Mais quand il avait marché, pendant des heures, sur le pont, absorbé par ses pensées tumultueuses, il oubliait qu'elle était là, à ses côtés. Il ne pensait qu'à la vie nouvelle dans laquelle il allait se lancer. Puisque sa décision était prise, et qu'il s'était enfin avoué à lui-même sa volonté de retourner au monde qu'il haïssait, il lui tardait de recommencer la lutte. Finie la monotone inutilité de la vie paisible dans l'île! La lutte, la lutte, du mouvement, de l'activité. Ah! se replonger dans le marécage humain, le sentir se refermer sur soi, employer toutes ses forces pour redresser sa tête au-dessus de la boue, tandis que les autres s'y enlisaient. Quel sport magnifique!

Ses projets n'étaient pas encore nettement arrêtés. Avant tout, il publierait sa dernière œuvre : *le Grand Drame*. Ensuite, il verrait. Allait-il se lancer dans la politique? C'était probable. Lord Stanmore? Le Parlement? Tout cela, c'était à voir...

Ils étaient en face l'un de l'autre dans le train qui les conduisait à Londres. Il observa la pâleur de son amie et lui prit les mains avec une tendre inquiétude.

— Tu as l'air bien fatiguée, ma chérie... Tu n'es pas souffrante, j'espère?

Elle n'avait pas la force de répondre. Elle dut se mordre la lèvre pour ne pas éclater en sanglots. Oh, s'il savait combien elle était malade... ses nerfs... son cœur... Bientôt ils seraient séparés... Mourir... mourir!... Pourquoi n'était-elle pas morte pendant qu'elle possédait encore son grand bonheur?

Il n'avait pas été question entre eux de la façon dont ils arrangeraient leur vie à Londres. Erik n'y avait pas pensé et Véra n'avait pas osé regarder la réalité en face. Ne plus vivre ensemble? C'était cela, son plus grand désespoir; le lien fragile qui restait encore entre eux serait brisé. Ils ne se verraient plus. Il l'aimait encore... oui, mais l'amour ne signifiait plus rien pour lui. Le monde l'avait repris. Elle connaissait son visage. Il rêvait maintenant. Et, coûte que coûte, il voulait réaliser son rêve, même si elle devait en être la rançon.

Le fait insignifiant qu'ils auraient chacun leur demeure les séparerait. Erik avait encore son petit appartement, et la villa que la mère de Véra lui avait léguée restait toujours prête à le recevoir.

Logiquement, ils iraient donc chacun de leur côté. Se marier? User de ce lien artificiel quand le lien du cœur n'était plus assez fort? Cette pensée Véra l'avait toujours jugée humiliante, indigne d'eux qui avaient commencé leur vie commune avec tant de fierté et d'indépendance.

« L'indépendance, c'est la solitude », avait dit un jour le père d'Erik. Elle ne savait pas encore combien il avait raison.

Être seule maintenant? Quels amis lui resteraient après cette longue absence? Dans sa foi en Erik elle avait brisé tous autres liens. Il n'y avait que Margot, la vieille bonne de sa mère, nécessairement restée fidèle parce qu'elle vivait dans la maison de Véra.

— Je n'arrive pas à concevoir la réalité des choses. Tout m'apparaît comme dans un brouillard, — dit Erik subitement. — Notre vie là-bas dans l'île, c'est déjà comme un rêve...

Sommes-nous réellement revenus de notre soleil pour vivre chacun de notre côté dans ce monde froid et laid?

Le cœur de Véra battit violemment. Vivre chacun de son côté, avait-il dit...

Il continua :

— Pourquoi sommes-nous revenus? Quelle folie! J'en éprouve un regret cuisant. Quelles déceptions, quelles souffrances nous attendent ici? Véra, pourquoi l'avons-nous fait? Il aurait fallu rester là-bas, nous qui nous aimons d'un amour qui ne pourra jamais mourir...

— Il ne te suffit plus, cet amour... il est donc en train de mourir, — dit-elle, la voix étouffée par les larmes.

Il lui saisit les mains.

— Tu ne doutes pas de mon amour, j'espère? Mon cœur est à toi, aussi longtemps que je vivrai.

— Quand on choisit librement de vivre chacun de son côté, alors on ne s'aime plus — répondit-elle, ne cachant plus ses larmes.

Il la regarda avec stupéfaction.

— Mais que veux-tu dire? Ici, à Londres, où tout le monde nous connaît... nous n'avons pas le choix! Comment pourrions-nous vivre ici sous le même toit?

— Ce monde que tu hais, tu le laisses donc décider de notre vie à nous?

— Mais comprends que mon plus grand désir serait de t'avoir toujours près de moi, — s'écria-t-il. — Pourtant c'est mon devoir de veiller sur ta réputation.

— Tu trouves que tu as plus de devoirs envers ma réputation qu'envers mon cœur?

— Je ne savais pas... je ne me rendais pas compte... Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce que tu voulais? Je ne vois pas une séparation dans le fait de ne plus vivre ensemble. Nous nous verrons un peu moins, nous nous réjouirons de nos rencontres, nous sentirons encore plus la force de ce lien, qui ne peut être rompu...

— Chaque jour il sera plus faible, ce lien! — dit-elle.

De nouveau, il saisit ses mains.

— Alors, c'est toi qui doutes de nous, de toi? Car, pour moi, il n'y a pas de doute.

Elle se tut. « Dans une demi-heure, nous serons à Londres. » Cette phrase obsédante lui martelait le cerveau... « Dans une demi-heure, ce sera fini de notre union, fini de tout espoir de bonheur... ce sera la solitude... la solitude... »

Erik observait sa figure. Il voyait comment ses lèvres pâlies tremblaient.

— Alors, il vaut mieux nous marier! — s'écria-t-il... — Pour rien au monde, je ne veux te voir avec ce visage triste.

Elle devint encore plus pâle.

Ainsi, c'était la pitié qui lui inspirait cette proposition! Ce n'était pas le désir ardent de toujours rester près d'elle!

Elle se rappela ses hésitations du début. N'avait-elle pas dit que, pour elle, l'amour était de se donner si entièrement à l'homme qu'elle aimerait, que cela signifierait la vie ou la mort! Avec quelle légèreté n'avait-il pas reçu ce don de son amour! Combien de promesses ne lui avait-il pas faites!

— Réponds, Véra! Est-ce que cela te rendrait moins triste? Je ne veux pas voir ces yeux malheureux, te dis-je.

« Il insiste sur son sacrifice », pensa-t-elle; elle répondit par un petit hochement de tête.

— Alors, vraiment, je ne te comprends pas! — dit-il.

— Non tu ne me comprends pas.

Ils continuèrent leur voyage en silence.

Il l'aida à monter dans la voiture qui devait la conduire chez elle.

— Au revoir, — dit-elle simplement, en détournant la tête.

— Véra, regarde-moi donc..., donne-moi au moins un regard!

Il lui serra désespérément la main.

— Je ne peux pas, — balbutia-t-elle en tirant la portière. — Ne me fais pas pleurer ici dans la rue.

Alors il lâcha sa main. Elle s'affaissa dans la voiture. Il suivit d'un regard triste l'automobile qui s'éloignait. Son cœur était lourd...

Véra trouva sa maison en bon ordre. La vieille domestique l'avait entretenue, comme si elle attendait chaque jour la rentrée de sa maîtresse, sa petite Véra qu'elle avait portée dans ses bras.

Véra se laissa embrasser avec reconnaissance par la fidèle

vieille bonne, dont la joie l'aida à surmonter la première impression de solitude.

Elle se mit aussitôt à parler fébrilement de sa mère. Cela endormait sa douleur de se plonger dans les souvenirs du temps où elle était une enfant heureuse.

La vieille Margot, ravie de sortir d'un si long silence, ne pouvait plus s'arrêter; elle rappelait ce que Véra avait dit et fait, quelle robe elle portait tel jour de fête, et à quelle occasion sa mère lui avait dit ceci, cela...

Dans son atelier, Véra retrouva toutes les choses qu'elle avait aimées et collectionnées. Elle se rappelait avec quelle inquiétude elle avait, pendant la guerre, abandonné ce petit musée de sculpture et de peinture aux risques des bombardements aériens pour se rendre au chevet d'Erik blessé.

Oh! ce moment où elle l'avait revu pour la première fois, penchée sur son lit d'hôpital, tandis que, muet d'émotion, il posait sur ses yeux les mains de la femme aimée...

A ce souvenir, une souffrance si violente lui traversa le cœur qu'elle en éprouva comme une douleur physique; elle se laissa tomber, en gémissant, sur le divan, avec des sanglots étouffés.

Effrayée, Margot s'empressa. Véra ferma les yeux. Comme dans le lointain, elle entendait la bonne voix de la vieille domestique, tandis que sa peine lui déchirait le cœur.

Fini!... Tout était fini! Il n'était plus à elle. Ils allaient devenir étrangers l'un à l'autre. Quel calvaire l'attendait, maintenant! Au début, il viendrait souvent la voir, afin de ne pas lui faire de peine; mais il serait distrait, accaparé par le monde. Puis il serait de plus en plus pris et elle compterait les jours entre ses visites. Leur intimité se refroidirait, et l'abîme irait se creusant... jusqu'au moment où la séparation serait définitive.

Elle était si sûre que les choses se passeraient ainsi, qu'elle trouva plus raisonnable de rompre leur liaison tout de suite, afin de s'épargner un lent supplice. Mais elle ne se sentit pas la force de le lui écrire. Elle arriverait peut-être peu à peu, comme tant d'autres femmes, à accepter humblement les miettes de son bonheur, plutôt que de ne plus le revoir...

La nuit vint. La première soirée solitaire! Que les heures étaient longues! Elle essaya de lire, mais les lettres s'évanouis-

saient devant ses yeux et elle ne voyait que le visage d'Erik. Alors, elle marcha dans la pièce, fiévreusement, gémissant, murmurant le nom aimé.

Elle s'arrêta. Que faire? Si elle était faible à ce point, si elle se laissait ainsi accabler par sa douleur, elle succomberait.

Elle comprit que, pour se sauver, il lui fallait de toute nécessité user de violence contre son cœur, l'arracher à cet amour suppliant et se plonger dans l'oubli de son travail.

Elle s'assit à son bureau et écrivit :

Erik, ce premier soir de solitude dans ma maison vide m'a appris à connaître l'état de mon cœur. Il t'appelle avec une telle force qu'il faut que je te chasse avec violence de mes pensées, sinon je succomberai.

Ne viens pas me voir. Notre union est finie et notre bonheur est mort. Je ne veux pas de leurs ruines. Je ne veux pas un jour te regarder, froidement, comme si tu étais un étranger. Plutôt penser à toi, de loin, ainsi qu'à une joie perdue, que de te voir passer près de moi comme un bonheur impossible. Comprends, Erik, que quand une femme demande à l'homme qu'elle aime de ne pas venir vers elle, c'est qu'elle a perdu tout espoir, et qu'elle ne peut plus sourire à son amant. Ne me reproche donc pas ma résolution!... Toi non plus, tu n'aurais aucun plaisir à nos rencontres.

Si, un jour, dans un moment de faiblesse, je te demandais de venir, alors arrive vite, car ma détresse sera grande.

VÉRA

En recevant cette lettre, la première pensée d'Erik fut de courir auprès de son amie, de la prendre dans ses bras pour la calmer et lui faire de douces promesses.

Puis il se ravisa. Avait-il le droit de désobéir? Si, vraiment, elle préférait ne plus le voir? Si elle croyait ainsi apaiser sa peine, son devoir à lui était de s'incliner. Au fond, que pouvait-il lui promettre? Ne voyait-elle pas les choses avec plus de clairvoyance que lui-même?

Il devait convenir que si son amour avait eu la même force qu'autrefois, rien n'aurait pu l'empêcher de courir immédiatement vers elle. Mais dans son cerveau tourbillonnaient tant de projets qui ne s'accordaient guère avec des questions senti-

mentales. Il se trouvait dans un moment de sa vie où l'amour était refoulé au second plan. C'est le pouvoir qu'il voulait à présent. Il avait soif de contraindre les hommes à l'écouter et à lui obéir.

A quel parti se rallierait-il? Au fond, cela lui était assez indifférent, car ses idées étaient en opposition avec celles de tous les partis. Dès qu'il détiendrait le pouvoir, ce n'était pas lui qui modifierait ses opinions, mais bien le parti qui l'aurait choisi pour chef.

Sa première démarche fut, bien entendu, une visite à Lord Stanmore. Celui-ci le reçut assez froidement. Il avait encore le souvenir très vif du livre « communiste » d'Erik. Son opinion sur Erik s'était modifiée. Non qu'il estimât moins son intelligence, mais il ne la jugeait plus utilisable. Erik avait, en dépit de ses conseils, publié son livre, montrant ainsi qu'il n'était pas l'homme désirable pour le parti : il suivrait ses idées personnelles.

— Je suis très heureux de vous voir, mon cher Brandt, — dit-il sans un sourire, — Où étiez-vous?

— Dans mon île, loin des hommes. Là-bas, j'ai pu considérer comme à vol d'oiseau la confusion et le désordre de l'Europe.

— Et vous avez tout remis en ordre dans votre tête, j'imagine? Vous revenez sans doute pour imposer vos remèdes aux pauvres Européens imbéciles?

Erik comprit que l'appui de Lord Stanmore était perdu. Très bien. Cela lui déliait la langue.

— En tout cas, j'ai quelques bons conseils à vous donner, — répondit-il, opposant à l'ironie du lord, le calme d'un homme très sûr de lui.

— A qui les destinez-vous, vos conseils?

— A ceux qui voudront les écouter.

— Voilà un programme bien élastique, — dit Lord Stanmore; — vous aviez autrefois le goût plus difficile.

— Tous les partis ont également raison par le temps qui court, et également tort. Cela n'a donc aucune importance d'être avec l'un ou avec l'autre.

— Ainsi votre choix sera plus facile, — répliqua le lord en souriant avec ironie.

— Pas plus facile pour moi que pour d'autres, — s'exclama

vivement Erik. — Qui donc a encore une conviction? Les hommes d'État? Les politiciens? Les financiers? Les balayeurs de rues? Vous-même? Déjà, avant la guerre, c'était du luxe d'avoir une conviction. Osez-vous prétendre qu'à l'heure actuelle, dans n'importe quel pays et dans n'importe quelle classe, on se pose d'autres questions que celles-ci : de quel côté et par quels moyens avons-nous le plus de chances d'obtenir le maximum d'avantages? Tout est mensonges! Pensez-vous qu'il y ait encore un homme qui combatte pour un idéal? Avez-vous toujours la foi dans le progrès? Ne dites pas oui, je vous en prie! Nous sommes seuls. Pourquoi alors me laisserais-je enchaîner par certaines idées, maintenant que j'ai résolu de me jeter dans la mêlée? Je choisirai le mensonge le mieux approprié au but que je vise!... Voilà tout!

D'ironique, le sourire de Lord Stanmore était devenu bienveillant. Il aimait ce cerveau net et clair qui allait droit au but. Dommage que ce garçon fût si personnel et si combatif! Cela le rendait dangereux. Peut-être valait-il tout de même la peine de tenter l'expérience, car il n'y avait pas dans le Parlement beaucoup d'hommes de sa force et de sa hardiesse.

Il vit, comme dans un éclair, les mines stupéfaites des membres du Parlement si, un jour, Erik, siégeant parmi eux, versait la douche de ses vérités sur leurs crânes!

Il assujettit son lorgnon et dit en souriant :

— Mais puisque vous pensez ainsi, vous pouvez aussi bien marcher avec moi qu'avec d'autres.

Erik hésita.

— Non... je veux être un chef.

— Cela ne nous empêchera pas de travailler de concert, — objecta Lord Stanmore. — Au contraire. Vous savez bien qu'il y a souvent profit à être officiellement ennemis, tandis qu'en dessous...

— Non, — dit Erik, en secouant énergiquement la tête. — Je tiens à rester indépendant, sinon je n'arriverai pas à ce que je veux.

— Mais que voulez-vous donc? — demanda un peu agacé Lord Stanmore, et il remit son lorgnon dans son étui.

— Pour le moment, je veux tout simplement le pouvoir. Ensuite, je verrai l'usage qu'il faut en faire.

— Au moins, vous êtes franc!

— Vous avez toujours été mon ami, Lord Stanmore, et je vous parle comme à un ami...

Lord Stanmore prit Erik par les épaules et le secoua avec impatience.

— Vous êtes un garçon insupportable, mais je vous aime malgré moi. Pourtant, sachez-le bien : si un jour, vous barrez ma route, je vous écraserai.

— Évidemment... si vous le pouvez.

Le Lord hésita un instant.

— Je parie que, partant d'ici, vous irez droit trouver Mack Carmick?

— Qui est-ce?

— Vous avez bien entendu parler de lui? C'est l'homme du jour. Il est désintéressé et en dehors des partis. C'est un médecin, je crois, il s'est consacré à la cause des travailleurs des mines. Il réclame à grands cris la justice pour eux, bien que leurs salaires dépassent de beaucoup ce que les compagnies peuvent raisonnablement leur donner et qu'ils soient les plus heureux des ouvriers. Naturellement ils font chorus avec lui. C'est certainement l'homme qui vous convient.

— Veut-il le pouvoir?

— Non, et cela rend son cas curieux. Il ne demande rien pour lui.

— Par idéalisme, alors? Je n'y crois plus.

— Allez le voir; vous vous entendrez bien, j'en suis sûr.

Et Lord Stanmore se mit à corriger un article de journal, montrant ainsi que l'entretien avait assez duré.

Ils se serrèrent amicalement la main.

XII

Les femmes!...

Depuis dix ans, Erik n'avait jamais pensé à une autre femme qu'à Véra. Il l'avait aimée, elle était donc la seule au monde.

Elle avait été pour lui la maîtresse idéale. Passionnément, il avait désiré son corps souple et amoureux, en même temps qu'il admirait la finesse de son esprit. Mais cette bouche,

qu'il avait adorée d'abord pour ses baisers enivrants, peu à peu il l'avait aimée pour les paroles profondes qu'elle savait dire; et ces yeux, qui avaient été sa joie quand, frémissant de désir, ils se fermaient sous ses caresses, il les avait chéris encore plus pour leur regard si tendrement compréhensif. Ainsi son amour physique pour elle n'était jamais devenu une passion trop satisfaite. La chute de l'ivresse amoureuse à l'artifice des caresses, qui cherchent à retrouver l'intensité des premières étreintes et qui laissent si souvent une lassitude hostile entre un homme et une femme déçus, leur avait été épargnée. Au fond, les joies que leurs corps s'étaient données n'étaient pas épuisées. Mais il avait été impossible à ces deux êtres, qui s'aimaient si profondément et qui glissaient ensemble vers la déception, de se livrer au jeu stérile du physique, depuis qu'une si grande tristesse assombrissait leurs âmes.

L'idée d'aimer une autre femme n'était jamais venue à l'esprit d'Erik. Même séparée de lui, Véra restait la femme de sa vie. Mais elle n'avait ébranlé que ses forces d'idéalisme. L'animal qui est dans chaque homme avait dormi en lui depuis leur première rencontre.

En se promenant dans les rues de Londres, il voyait avec plaisir se poser sur lui les regards provocants des femmes. Il se redressait, joyeux de se sentir libre. Aucune chaîne, ni d'amour, ni de labeur, ne pesait sur lui! Cette liberté complète, c'était du bonheur.

Des souvenirs de sa jeunesse lui revenaient à la mémoire, du temps où son idéalisme juvénile avait dédaigné des aventures trop faciles. Au fond, pourquoi mépriser ces petites femmes à cause de leur désir de s'amuser? Savaient-elles autre chose? D'ailleurs, elles étaient charmantes avec leurs ruses enfantines pour accaparer un homme et lui procurer le plus de plaisir possible dans l'espoir d'un moment de joie pour elles-mêmes, ou d'un beau cadeau.

Dans un restaurant de nuit, Erik, agacé du rythme énervant d'un jazz-band, les yeux lourds devant son whisky, répondit aux sourires d'une femme assise à une table voisine devant son verre vide. Il lui offrit à boire et, généreusement, elle lui proposait de payer du don d'elle-même ce geste aimable.

Pourquoi pas?... pourquoi pas?...

Elle bavardait et racontait ses petites histoires, restant plus sobre que lui, malgré le champagne qu'il faisait verser abondamment. Elle avait une mère malade, et un frère mutilé de guerre... Les temps étaient durs... les hommes avares... impossible de faire des économies.

Érik écoutait, amusé, puis, le regard hébété, le chapeau haut de forme de travers, il descendit Piccadilly Street, avec la femme à son bras. Maintenant c'était lui qui parlait, la voix pâteuse. Il se vantait de tout... il était un merveilleux amant... déjà membre du Parlement...

La femme ne l'écoutait pas, faisant, en silence, le calcul de ses bénéfices...

Il se réveilla le lendemain, le cerveau embrouillé, étonné de voir la femme endormie à côté de lui. Il se rappelait à peine les incidents de la nuit, mais une rage méchante le prit en constatant sa piteuse aventure.

Brutalement, il ordonna à la femme de se lever et de partir. Elle n'avait pas l'air étonné; cela se passait le plus souvent ainsi. Silencieusement, elle s'éloigna, satisfaite des billets qu'il glissa poliment dans une enveloppe.

« Cela n'a aucune importance... aucune importance... » se dit Erik quand elle fut partie.

Il répétait ces mots pour chasser le dégoût qu'il éprouvait de lui-même.

Véra!... Eh bien... puisqu'elle ne voulait plus le voir...

Il la savait malheureuse. Son silence en était la preuve. Mais il ne voulait pas se l'avouer. Au contraire, au moment où ses occupations lui laissaient le temps d'y penser, c'est à elle qu'allaient ses reproches. Mais pensait-elle à lui? Ne devait-elle pas comprendre que cela lui faisait de la peine de ne pas la voir?

Véra!... Ses grands yeux remplis de larmes, comme il les avait vus la dernière fois...

Mon Dieu, comme il l'aimait!... Quelle chose ignoble d'avoir souillé l'image de sa grande passion...

Erik partit pour Blister, petite ville située près d'une des principales mines de charbon. Sitôt arrivé, il alla trouver Mack Carmick. C'était le médecin des mineurs et il demeurait

dans un des cottages ouvriers, en briques rouges, qui s'alignaient côte à côte entourés de petits jardins.

M. Mack Carmick était le type du théoricien rêveur, au visage pâli par la méditation, aux yeux perdus dans le vague. Erik fut reçu avec une grande cordialité : M. Mack Carmick connaissait son livre sur la paix.

— Il est fort bien, mais méchant, ce livre, — dit-il, — et nos adversaires le détestent. Mais ici nous l'aimons. Vous êtes un des nôtres, monsieur Brandt. Notre bibliothèque populaire est très fréquentée. Les mineurs vous lisent.

— Tiens, — pensa Erik content, — cela sera plus facile que je ne l'espérais...

— Vous êtes né pour faire de la politique, — continua Mack Carmick... — Cela crève les yeux quand on lit votre ouvrage.

— Et moi qui croyais ce livre perdu dans l'oubli... — s'écria Erik.

— Au contraire. Il vous classe, je vous dis. J'aime le mineur, j'ai pitié de son existence qui est horrible. Je ferais tout pour lui. Venez avec nous. Avec votre plume, vous pourriez nous être très utile.

Erik le regardait d'un air surpris, comme si cette pensée ne lui était jamais venue à l'esprit. Il répondit :

— Mais vous-même, vous avez toute leur confiance! Pourquoi ne seriez-vous pas leur leader?

— Non, il leur faut quelqu'un de plus brillant que moi. Je ne suis pas orateur. Laissez-moi rester dans l'ombre. Je suis seul dans la vie... — et son regard errait tristement dans le lointain... — je n'ai pas d'autre désir que de me rendre utile à ceux qui souffrent.

Erik ouvrait de grands yeux. Était-il possible qu'il fût en face d'un véritable idéaliste? Il le regarda avec un intérêt profond comme si un phénomène inattendu se révélait à lui.

— Je vous ferai descendre dans la mine; vous verrez ce qu'est l'existence des mineurs. Vous en ferez quelque chose d'émouvant, j'en suis sûr. Vous avez du cœur!

Erik pensa qu'il y avait là un beau champ à exploiter et matière à une brochure indignée qui provoquerait des polémiques.

Le point de départ rêvé! Les élections auraient lieu dans deux mois. Soutenu par Mack Carmick et en versant une cotisation sérieuse à la caisse des grèves, il réussirait certainement.

Ils descendirent ensemble dans la mine.

Pour Erik, qui était l'homme du grand air, ce fut comme une descente aux enfers : ce gouffre noir, empesté par la poussière du charbon, avec ses labyrinthes de galeries basses où les travailleurs pouvaient à peine se tenir debout, ces chevaux à demi aveugles qui traînaient leur fardeau, ces visages des mineurs, blêmes et sales, à la lueur vacillante des petites lampes fixées à leurs vestes, les émanations de gaz, le suintement de l'eau le long des murs, quel spectacle sinistre! Vivre dans cet abîme noir, humide, étouffant! Il serra les lèvres pour aspirer le moins possible de cet air dans ses poumons. « Et on se figure que l'esclavage n'est plus! Jadis, c'était le patricien qui avait des esclaves, maintenant ce sont les sociétés anonymes, voilà toute la différence! »

Erik pensait cela avec d'autant plus de force qu'il voyait déjà les lignes générales de sa brochure : l'analogie entre l'esclavage antique et l'esclavage moderne.

Le chef de la Fédération des mineurs, averti par Mack Carmick de l'arrivée du « grand écrivain », les attendait à la sortie de la mine. Par lui, Erik recueillit tous les renseignements techniques indispensables pour entreprendre une campagne et affirmer sa compétence.

— La question des mineurs a une importance mondiale, — dit-il avec l'énergie d'un homme pour lequel cette question avait été l'unique préoccupation de sa vie.

— Ce sont des hommes de votre trempe qu'il nous faut, — s'écria, reconnaissant, le président de la Fédération.

Mack Carmick approuva de la tête et dit à Erik :

— Ces braves gens me demandent de me présenter aux élections dans deux mois, mais je ne veux pas. Laissez-moi vous proposer comme candidat à ma place.

Erik dissimula son contentement.

— Attendons un peu, — répondit-il, — il faut que je réfléchisse, j'ai beaucoup à faire. Mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Il était heureux. Tout s'était passé le plus facilement du monde, comme il le souhaitait.

Le chef de la Fédération l'accompagna à la gare.

— Quels seraient, éventuellement, les candidats qu'on m'opposerait? — demanda Erik.

— Il y aura trois candidats en tout. Les communistes ont Fowley, un mineur. Vous auriez pour vous le parti travailliste. Enfin les libéraux, autrement dit les réactionnaires, ont lord Thornbridge qui possède tout le district et la moitié de la mine.

Il ajouta avec un sourire aimable.

— C'est pour cela que Mack Carmick ne veut pas se présenter.

— Pourquoi?

— Il veut que lord Thornbridge soit blackboulé, mais il ne veut pas être la cause de sa chute. C'est un homme si magnifique, le docteur Mack Carmick : il donne l'assistance médicale gratuite à tous ceux qui en ont besoin, et il est venu habiter un de nos petits cottages pour nous appartenir plus complètement. Avant, il demeurait dans « l'autre quartier ». Sa femme avait de l'argent. Mais elle l'a quitté et tout le monde dit que c'est à cause de lord Thornbridge...

Ah, voilà l'explication! pensa Erik en poussant un soupir de soulagement. L'idéalisme pur de Mack Carmick l'avait gêné...

KAREN BRAMSON

(*A suivre.*)

PROPOS DE THÉATRE

BILLET A M. ALFRED DE MUSSET

APRÈS LA REPRÉSENTATION DE « FANTASIO » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mon cher Alfred, si je me permets de vous écrire, c'est que vous devez avoir aujourd'hui pour les femmes toute l'indulgence d'une ombre. Assis sous une noire treille au bord calme et frais du Léthé, vous en dédaignez l'eau toute oublieuse et vous levez encore en l'honneur de la vie votre coupe immortelle. Le vin du souvenir l'emplit d'intarissable ivresse. Et, bien que fantôme, vous êtes, je le sais, beaucoup plus séduisant que dans votre passé; les portraits que vous nous avez laissés, qu'ils soient de Landelle ou de Gavarni, ne sont qu'un aspect de votre passagère apparence... tandis que, dorénavant et pour toujours, vous êtes celui-là qui avez pleuré, crié d'amour, ri et gémi d'avoir vingt-cinq ans; celui-là dont le cœur de cristal trop violemment heurté par le destin, vibre encore; celui-là qui a aimé, compris, goûté les jeunes filles comme aucun jeune homme (parce que l'innocence des adolescentes et le cœur des débauchés ont des parentés mystérieuses que vous avez su découvrir); celui-là qui vit pour jamais avec tous les personnages sans âge et sans date des *Comédies et Proverbes*, ces étonnants, ces inégalés chefs-d'œuvre. Oui, tour à tour, Octave, Célio, Marianne, Jacqueline, Camille, Perdican, Elsbeth, Fantasio, et d'autres encore, vous avez eu comme enfants ou comme autre vous même,

double et complété, ce couple toujours étreint et que vous avez rendu inséparable : la Jeunesse et l'Amour.

***

Un moment, car les modes sont capricieuses encore bien plus que votre Marianne, on avait pu craindre que la prédilection de la génération nouvelle se détournât de vous : mais, négligeant vos poèmes — que plus tard elle chérira de nouveau, — elle se reconnaît dès à présent dans le miroir de votre théâtre, et vos comédies, déclarées « injouables » jadis, fleurissent désormais sur toutes les scènes dont elles sont l'honneur et le délice. Mais, souvent, votre fantaisie a dépassé la bonne volonté des acteurs et des directeurs; en vous admirant on ne vous avait pas toujours compris, et de tout ce que vous aviez conçu de palpitant et de diapré, ne restait que la poussière. Cette fois-ci, ô Alfred, le Théâtre Français, le théâtre Français, qui vous fut cher, ne nous a pas offert une soirée perdue. Avec une hardiesse et un bonheur dont il n'était point coutumier, il a monté, il a représenté *Fantasio*. Oui, *Fantasio*, la plus fantasque, la plus mélancolique, et la plus difficile à fixer de toutes vos comédies-papillons. Et, croyez-moi, une éclatante réussite a récompensé l'ardeur de tous les artistes qui ont contribué à ce charmant triomphe. Tout, décors, éclairage, mise en scène, costumes, interprétation, tout a été digne de vous. Quel plus bel éloge? Je n'ai à chicaner que sur un point. Lorsque Fantasio, seul, rêve, monologue et aperçoit à travers une glace, dans une chambre voisine, la petite princesse Elsbeth ajustant son voile de noce et pleurant deux belles larmes, Fantasio, d'après le texte, est étendu sur un tapis dans une antichambre. Or, à la scène, on nous le présente assis sur une haute chaise tout seul sous un rayon électrique devant le grand rideau gris qui masque le décor. Et c'est le seul moment qui ne me contente pas tout à fait.

Autrement tout plaît, tout séduit, tout enchante, tout semble un rêve qu'on a réussi à fixer. Les décors de Drésa sont d'une grâce colorée, amusante et variée. Que j'aime la rue crépusculaire à l'ombre des murs du palais, le « couchant » que Fantasio va juger « manqué », descendant sur la ville

déjà assombrie au pied des monts, cependant que les lampions se balancent en l'honneur des fiançailles princières, et que l'on apporte des bougies sous des globes jaunes, sur la table du cabaret! L'intérieur du palais, celui de l'auberge où le prince et son aide de camp font halte, le jardin, la prison, tout cela est d'une invention précise, suivant parfaitement le texte, et d'un goût plein de poésie. Et les costumes sont ravissants : Le prince de Mantoue, rôle dans lequel Bertin est délicieux d'ironie, de drôlerie et de comique à la fois majestueux et frétillant, porte un habit de cérémonie d'un blanc ponctué d'or avec un rien de noir... Ah! on comprend que Marinoni le convoite et s'en revête avec extase! Elsbeth — jouée avec beaucoup de naturel et de sincérité par Marie Bell qui est bien jolie, — porte une robe blanche à ruban bleus à faire regretter les modes d'antan, et madame Fonteney, savoureuse et impayable gouvernante, endosse un fourreau rose des moins pédagogiques. Fantasio lui! — Fantasio c'est Fresnay qui a déployé dans ce rôle un profond talent, tour à tour émouvant et sardonique, plein de ces subtiles compréhensions poétiques et de ces effets singuliers que nous admirions parfois chez de Max, le de Max des bons jours — Fresnay a été exquis de folie, de sagesse, et de bouffonnerie. Mais me direz-vous, qu'est-ce donc que *Fantasio?* Eh quoi? vous l'avez oublié? C'est presque impardonnable? Vous avez oublié, cher Alfred, que vous vous étiez plu à prendre un soir ce nom, et à vous vêtir d'un habit couleur de tulipe strié de jaune et de cramoisi, pour échapper à vos créanciers, et remplacer dans le palais du roi le bouffon Saint-Jean, venant de mourir, Vous avez oublié que vous accomplîtes tout ce qu'il fallait pour que manque le mariage de la princesse avec le ridicule prince de Mantoue, — mariage politique auquel elle se résignait tristement, et que, pour cela vous avez pêché, du haut d'un toit avec un hameçon, la perruque du dit prince... ou plutôt non, de Marinoni, l'aide de camp qui jouait le rôle du prince... Et que vous fûtes mis en prison, pour être ensuite délivré par Elsbeth, au cœur plein d'amitié pour vous... Avez-vous donc oublié aussi pourquoi la princesse Elsbeth s'était animée pour vous de cette brusque tendresse? Ah! faut-il que je vous l'explique? De toute cette fantaisie, — dont l'esprit,

la poésie, la tendre raillerie, la connaissance profonde des cœurs humains, sont éternels, — ce « pourquoi » de toutes ces richesses est ce que je préfère. Elsbeth est à l'âge incertain où le cœur des jeunes filles est demi-enfant, demi-amoureux. Pour l'enfant vous représentez, bouffon aux couleurs de pantin, le dernier jouet; pour la femme prête à éclore, par vos paroles, vos audaces d'âme, votre imprévu, votre espièglerie, vous apparaissez comme le page de l'amour, un page ressemblant déjà à son maître, dernier quiproquo symbolique et profond de tous ceux de cette aventure, aussi furtive qu'un premier baiser...

***

Ah! vous vous souvenez... vous souriez un peu; vous rejetez, cher Alfred, ce large manteau de nuit qui vous vêt d'une cape ténébreuse, et vous applaudissez du fond du temps, vous applaudissez Marie Bell la blonde, Fresnay, Bertin, Catherine Fonteney, Bacqué, Ledoux, Dorwal Guilhène, etc., enfin toute la jeune troupe, ivre de votre rêve, qui vous a si vertement et ravissamment servi...

GÉRARD D'HOUVILLE

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le Théâtre grec. — Le cardinal Mathieu.
Les Origines immédiates de la guerre.

Le Théâtre grec de M. Octave Navarre, professeur à l'Université de Toulouse, est un petit volume qui est plein de choses. Il intéressera le public pour qui tout ce qui touche au théâtre a pris tant d'importance. Pourtant il ne se lit pas comme un roman. Bien que l'auteur ne l'ait pas écrit pour les spécialistes, mais pour ceux qui aiment l'antiquité sans se croire des savants, la forme en est un peu austère. Nous avons perdu le secret d'un Gaston Boissier qui rendait si vivantes et actuelles l'archéologie et l'érudition, à force de grâce familière et d'élégante simplicité.

Nos connaissances sur le théâtre grec ont fait des progrès depuis le *Voyage du Jeune Anacharsis*, même depuis la *Minerva* de M. Salomon Reinach. Des points qui paraissaient acquis, ou qu'on osait à peine mettre en doute, sont aujourd'hui tranchés en sens contraire de tout ce qu'on avait admis durant des siècles.

Sur la disposition matérielle du théâtre grec, sur l'emplacement qu'y occupaient les acteurs et le chœur, on est maintenant fixé. La vieille théorie classique qui situait les acteurs sur une étroite plate-forme surélevée de 3 ou 4 mètres, le *logeion*, tandis que le chœur évoluait par devant sur le plancher de l'orchestre, n'est plus défendue. Il y avait une difficulté capitale à concilier cette disposition avec les scènes nombreuses où le chœur et les acteurs sont manifestement en

contact. Dans *Œdipe à Colone*, le chœur empêche Créon d'enlever Antigone et sa sœur. Ce n'est pas une action à distance, c'est une intervention matérielle. On a supposé un moment qu'un escalier de côté reliait l'orchestre à l'étage des acteurs et permettait ainsi la communication, mais on ne trouve nulle part trace de rien de tel. En outre on ne se figure pas les acteurs descendant une vingtaine de marches, et encore moins les « choreutes » les gravissant, le dos au public, pour agir dans des cas généralement pressants. Et comment tout ce monde aurait-il pu se remuer sur ce perchoir de 2 m. 50 à 3 mètres de large? La supposition qu'on dressait une estrade volante au-dessus du plancher de l'orchestre pour rapprocher le chœur des acteurs n'est pas plus satisfaisante. Singulière façon de concevoir la construction d'un théâtre, que d'obliger les organisateurs, pour chaque représentation ou série de représentations, à échafauder un dispositif de fortune qu'il eût été si simple d'édifier une fois pour toutes! Les architectes grecs savaient mieux leur métier.

Les constatations matérielles ont ici confirmé les déductions logiques. A regarder de plus près les théâtres grecs qui subsistent ou dont subsistent les ruines, on s'est aperçu que cette plate-forme dominant l'orchestre, ce « proskenion » dont on a voulu faire un « logeion » en usage à l'époque hellénique, est d'origine tardive. C'est du romain. On a retrouvé, à Epidaure notamment, le cercle complet de l'orchestre où évoluait le chœur autour de l'autel de Dionysos, la « thymélé », cercle qui n'est plus qu'un hémicycle dans les théâtres romains ou romanisés. Quand on joue aujourd'hui à Athènes des pièces antiques, au Stade, les acteurs et le chœur se meuvent sur le même plan, dans l'enceinte de l'orchestre, et l'on a l'impression que les choses sont bien ainsi et qu'elles ne pouvaient se passer autrement à l'époque classique. L'exhaussement du cothurne, la surélévation frontale du masque, le rembourrage des acteurs les grandissaient suffisamment, ils n'avaient pas besoin d'autre estrade. Si les théâtres romains et les théâtres grecs romanisés sont disposés autrement, si chez eux existe le fameux « logeion », c'est que le chœur avait perdu alors beaucoup de son importance, sinon disparu. Au lieu de quinze ou de vingt-quatre choreutes, on se contentait de quatre, de moins

encore; ils peuvent tenir sur ce logeion ou « proskenion ». Remarquons en passant ce terme. Le « proskenion », ce n'est pas la scène, c'est « l'avant-scène ». La « skéné » n'est pas, comme pour nous, l'endroit où jouent les acteurs, c'est primitivement l'endroit, « la tente », où ils s'habillent. Ce sont nos loges d'artistes. La « scène » débouche sur l'avant-scène : c'est sur l'avant-scène que se joue la pièce à l'époque romaine, et elle se joue dans l'orchestre à l'époque hellénique.

Un autre point, qui n'est pas toujours bien compris, est de même très bien précisé par M. Navarre. C'est ce qui concerne la règle des trois acteurs et les moyens employés pour que ces trois acteurs pussent suffire à jouer des pièces comportant un plus grand nombre de personnages. La tragédie — est-il besoin de le rappeler? — est issue des danses et des chants qui célébraient le culte de Dionysos. Elle était d'abord le « dithyrambe » du dieu, chanson plus ou moins improvisée par un soliste et dont le refrain était entonné par le chœur. Étant donné que la légende du dieu comportait des épisodes tragiques et d'autres plutôt comiques, on comprend que les deux genres aient fini par se séparer. Thespis, le premier, orienta le dithyrambe vers le drame, c'est-à-dire vers l'action, en introduisant un acteur, qui dialoguait avec le coryphée et qui même, en changeant de costume, pouvait incarner plusieurs personnages. En outre les aventures de Dionysos ne sont plus le thème obligatoire et unique de la représentation. C'est l'embryon du théâtre. Eschyle introduisit un second acteur, Sophocle un troisième, et ce chiffre, coryphée non compris, ne fut jamais dépassé, du moins pour la tragédie.

Peu importe, direz-vous, puisque le nombre des personnages n'est pas limité, ou ne l'est, pour être plus exact, que par l'impossibilité matérielle où se trouvent trois acteurs de représenter un nombre de personnages illimité. A l'auteur de se débrouiller. Il y met plus ou moins de dextérité. Il y a cinq personnages dans *Philoctète*, il y en a onze dans les *Phéniciennes*, ce qui est le record. Le masque facilite les transformations. Il simplifie la tâche des Frégoli de l'époque. De même un changement de manteau suffit à transformer une Atossa en un Xerxès. Néanmoins, c'est un travail ingrat pour un

Sophocle ou un Euripide que de calculer les entrées et les sorties des trois interprètes, et de leur laisser le temps de changer de peau. Cette préoccupation pèse sur la pièce, et explique certaines anomalies. Le protagoniste surtout, c'est-à-dire l'acteur principal, qui a ses privilèges et ses prétentions comme nos vedettes actuelles, est délicat à manier. C'est pour lui ménager le temps de se changer quand il doit paraître sous deux formes différentes dans deux scènes successives, qu'on emploie des expédients ou des jeux de scène dont les scoliastes nous ont parfois fait confidence. Dans les *Choéphores*, neuf vers seulement séparent la sortie de l'esclave phrygien et l'entrée de Pylade, joués l'un et l'autre par le même acteur. Pour lui laisser quelque répit, Oreste poursuit sa mère; quand il la tient, elle se débat, et il hésite avant de la frapper. Dans les *Phéniciennes*, Antigone et son pédagogue montent sur la terrasse du palais pour contempler l'armée ennemie. Mais le pédagogue y monte d'abord seul, pour s'assurer qu'aucun œil ennemi ne les guette. Simple artifice, nous prévient encore le scoliaste pour donner à l'acteur qui vient de paraître en Jocaste le temps de se rajeunir en Antigone.

Il y a mieux. Des personnages sont absents, dont la présence paraîtrait naturelle et même indispensable. Ainsi, dans les *Perses*, Atossa sort quand arrive son fils Xerxès, revenant vaincu de Salamine. Pourquoi? Parce que c'est le même acteur qui joue les deux rôles. Le prétexte allégué pour la sortie d'Atossa est du reste faible. Elle va soi-disant chercher des vêtements de rechange parce que l'ombre de Darius lui a annoncé que le grand roi est en haillons. Elle ne songe pas à y envoyer une suivante. Vous en voyez la raison.

Dans d'autres cas, tel personnage se tait quand il est évident qu'il devrait parler. Pourquoi? C'est que le personnage en scène n'est qu'un figurant. L'acteur véritable est occupé ailleurs. Dans les *Trachiniennes*, Déjanire interroge Iole. Celle-ci ne répond rien. Lichas explique qu'elle a fait vœu de silence. En réalité, les trois acteurs officiels sont à ce moment tous sur la scène. Iole, qui est en surnombre, n'est qu'un figurant, qui ne dit rien parce qu'il n'a pas le droit de parler. Dans l'*Electre* d'Euripide, Oreste propose à son ami Pylade la main de sa sœur. C'est le moment pour un cœur épris

de se donner carrière, d'autant plus qu'Électre est là. Pylade ne répond mot. Un des Dioscures répond pour lui. Pylade a la bouche cousue par nécessité de service. Il est le quatrième, celui qui à l'enterrement de Malbrouck ne porte rien. Parfois le véritable acteur, tout en changeant de costume, prononce derrière le mur du fond les paroles dont le figurant fait les gestes. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, Ménélas, Andromaque et le jeune Molossos sont en conversation. Survient Péleus, et dès lors Molossos devient muet. C'est que jusqu'ici Péleus parlait pour lui de la coulisse. Par une conséquence non moins déroutante de la règle des trois acteurs, il arrive même qu'un rôle soit morcelé, vu l'impossibilité de concilier son unité d'interprétation avec ce qu'exige l'interprétation des autres. Par exemple, on est forcé, dans *Œdipe à Colone*, de faire jouer le rôle de Thésée en collaboration par les trois acteurs. L'identité du masque et le déguisement de la voix sauvaient, vaille que vaille, les apparences. Malgré tout, avouons que « le métier » d'auteur dramatique, avec ces entraves, était plus compliqué qu'aujourd'hui.

Que de problèmes résout ainsi le livre de M. Navarre! En voici encore un, qui a été longtemps en suspens. Les femmes assistaient-elles aux représentations théâtrales? On l'a nié à cause du caractère vraiment trop licencieux de la plupart des comédies. Pour la tragédie, il n'y aurait pas d'objection, mais la trilogie tragique était suivie d'un drame satyrique qui n'avait rien à envier à la comédie pour la crudité des termes, l'obscénité de la mimique et des accoutrements. Les satyres qui en composaient le chœur n'ont pas volé leur réputation. Ils n'ont pas le ton du gynécée. Ils sont plus que mal élevés. Eh bien! malgré tout, les dames athéniennes assistaient aux pièces grecques, et même aux comédies. Les enfants aussi. Platon nous dit bien que les femmes de la bonne société, tout en prenant plaisir à la tragédie, eussent rougies d'être vues à la comédie. Mais beaucoup étaient moins regardantes. Un passage de la *Paix* d'Aristophane vise les femmes mariées qui sont dans l'auditoire.

L'intention sauve tout. Les représentations dramatiques ont toujours gardé un côté religieux; elles font partie du culte de Dionysos. Or nous savons pertinemment que les femmes

prenaient part comme spectatrices, parfois comme officiantes, à des cérémonies fort scabreuses mais purifiées, si l'on peut dire, par leur caractère sacré. Aristote conseille bien aux maris d'y aller seuls, mais ce conseil même prouve que les femmes n'en étaient pas exclues. Les Bacchanales romaines ne sont, après tout, qu'une forme encanaillée des Dionysies. Les prêtres et prêtresses des divers cultes athéniens avaient au théâtre leurs places réservées. Le pavillon couvrait la marchandise.

***

C'est une figure sympathique et originale que celle du cardinal Mathieu. Il était un des représentants les plus marquants de cette génération d'évêques fermement attachés au Concordat, où ils voyaient un trait d'union bienfaisant entre l'Église et l'État. Cet attachement à un régime qui avait pour but et qui eut pour effet durant quatre siècles de maintenir la paix religieuse, en assurant au pouvoir civil et au Saint-Siège des garanties réciproques, n'était pas toujours équitablement apprécié. Le Concordat était mal vu, à Paris, de ceux qui avaient pour dogme laïque la séparation de l'Église et de l'État, à Rome, de ceux qui étaient enclins à considérer comme un reste de gallicanisme la fidélité à un accord laissant au gouvernement français la nomination ou tout au moins l'initiative dans la nomination du haut clergé.

Et pourtant cet accord, à travers les difficultés inhérentes à toute transaction entre intérêts d'ordre différent, avait, sous l'ancien régime comme sous les régimes qui se sont succédé depuis le Consulat, fait ses preuves de souplesse. Les tiraillements, les malentendus qui s'étaient souvent produits entre les deux pouvoirs n'avaient jamais dégénéré en conflits. Le temps les avait toujours apaisés au lieu de les aggraver, parce que l'instrument de pacification était resté en état de jouer son rôle. La preuve contraire avait été faite sous la Révolution. La dénonciation du Concordat de François Ier par la volonté unilatérale de la Constituante avait ouvert une période de trouble dans les âmes et de guerres civiles dont la force ni la persécution n'avaient pu triompher, et dont le retour au Concordat sous une forme rajeunie avait seul amené la fin.

Le volume que M. Edmond Renard consacre au *Cardinal Mathieu* porte comme sous-titre : « La dernière crise de l'Église concordataire. » La vie du cardinal Mathieu est en effet intimement mêlée, pendant près de dix ans, à tous les efforts faits pour réconcilier la République avec la papauté en maintenant entre elles, non seulement le contact, mais le lien. Il avait été appelé à Rome comme cardinal de curie, en 1899, par Léon XIII, qui avait la claire vue des affaires de France, et qui avait compris la nécessité de séparer l'Église, non pas de l'État, mais de la réaction.

Un cardinal de curie n'est pas un ambassadeur supplémentaire, il n'est pas à Rome pour défendre les intérêts d'un gouvernement étranger, il appartient au gouvernement de l'Église, mais sa présence y est à la fois un hommage et une sûreté pour son pays d'origine. Ses attributions sont indéfinies, son influence aussi, car elle dépend de sa personne plus que de son titre. Elle est d'autant plus grande qu'elle s'affiche moins. Le cardinal Mathieu avait tout ce qu'il faut pour réussir à Rome, sauf la manière. Il affectionnait une liberté d'allures et de langage qui choquait les gardiens du cérémonial. On lui faisait la réputation d'un esprit frondeur, bien que personne ne fût plus attaché à la discipline; malgré sa culture raffinée on affectait de le considérer comme un paysan du Danube, parce qu'il ne passait pas beaucoup de temps à sa toilette, qu'il portait volontiers sa calotte de travers et qu'on voulait prendre pour de la vulgarité son évangélique dédain du faste et du confort. M. Renard cite bon nombre de traits et d'anecdotes qui font honneur à son esprit et à son caractère, mais que la malveillance ou l'incompréhension interprétaient défavorablement. C'était « une figure à la Socrate », dit son biographe. Il en a les traits accusés, le teint bruni, l'insouci des conventions, une insuffisance de distinction extérieure sous laquelle se cache la distinction des idées et des sentiments. Alors que le jeune abbé Mathieu, professeur au petit Séminaire de Pont-à-Mousson, préparait sa licence à la Faculté des Lettres de Nancy, on trouve dans une de ses copies un mot piquant et bien personnel : « Aristophane, au lieu d'écouter Socrate, l'a regardé. » C'est un peu son cas à lui-même. A Rome on l'a plus regardé qu'écouté. On a prêté, dans ce milieu comapssé

et protocolaire, trop d'attention au côté primesautier du cardinal de curie. D'être sans morgue, on l'a trouvé sans gêne. Il n'est même pas sûr que l'ouvrage de M. Edmond Renard, avec les meilleures intentions du monde, ne risque pas parfois, sur ce point, de le desservir.

Mais laissons le terrain brûlant, et encore mouvant, de la politique romaine. Au surplus la mort de Léon XIII mit fin trop vite au rôle possible du cardinal français de curie. Le cardinal Mathieu se sentit dès lors dépaysé, désœuvré, anachronique. En situation de tout prévoir, il se trouvait hors d'état de rien empêcher. Le culte des lettres, la curiosité intellectuelle, les plaisirs de l'étude restèrent son refuge. Il aimait les gens d'esprit, et aussi bien ceux qui n'avaient pas son genre d'esprit. On lui reprochait même de préférer la société des enfants du siècle à celle des gens d'église. Il se montrait à l'aise dans un milieu libéral et universitaire comme celui des *Débats*. C'est qu'il était humaniste dans l'âme. Dans sa déposition devant la Commission d'enquête sur la réforme de l'enseignement, le 8 mars 1899, alors qu'il n'était encore qu'archevêque de Toulouse, il se proclame « partisan résolu des études classiques traditionnelles ». Il est pour le latin, pour le grec, « s'il est possible de le sauver, ce que je désire beaucoup ». Il montre que les littératures modernes ne sont pas des modèles de tout repos, qu'il faut pour en profiter que le goût soit déjà formé et que cette formation ne peut être obtenue que par le commerce des chefs-d'œuvre antiques. « Les littératures modernes ne valent rien pour former l'esprit de l'enfant. Elles sont individualistes, désordonnées, souvent choquantes pour le goût et appellent des controverses qu'il ne faut pas introduire dans les classes. Les langues anciennes, au contraire, sont consacrées par des chefs-d'œuvre que les enfants peuvent étudier sans péril, car je ne crois pas que nous soyons exposés au danger de retomber dans le polythéisme romain. »

Dans le volume très plein de M. Renard, nombre de détails donneraient matière à réflexion. L'auteur a en main tous les papiers laissés par le cardinal, c'est une mine dont il ne se flatte pas d'avoir exploré du premier coup tous les filons. Il soulève au passage des questions qui piquent la curiosité.

Ainsi, à propos des relations entre le Vatican et le Quirinal au moment de l'avènement simultané de Léon XIII et du roi Humbert, en 1878, il nous montre à quel point ce dernier était désireux d'une réconciliation avec la papauté. Le fait est connu; on remarqua dès le premier jour que le roi hésita plusieurs mois avant de s'installer au Quirinal, ancien palais pontifical. Il soumettait à Léon XIII les candidatures épiscopales que lui proposaient ses ministres, lui faisait bénir des chapelets, le tout par l'intermédiaire d'un moine franciscain.

Il alla plus loin, et c'est un épisode qui vaudrait la peine d'être traité autrement qu'en passant. Le roi et le pape négocièrent un véritable accord sur la base d'une concession territoriale qui eût assuré au Saint-Siège un domaine temporel. La combinaison échoua au dernier moment, raconte M. Renard, parce que le président du conseil, — était-ce Cairoli? — au premier mot que lui en toucha le roi, refusa son concours et déclara tout net que la divulgation d'un pareil projet marquerait la fin de la dynastie. Le cardinal Mathieu n'était pas à Rome à cette époque, il n'y viendra pour la première fois que dix ans plus tard, mais la confiance que lui témoignèrent Louis XIII et le cardinal Rampolla donnent à croire qu'il était bien renseigné et que ses papiers contiennent des précisions. On aimerait à en savoir plus long sur cette histoire.

***

M. Pierre Renouvin est un de ces jeunes agrégés de l'Université que la guerre vint arracher inopinément à leur carrière pacifique et qui se trouvèrent une vocation militaire insoupçonnée. Grand blessé, magnifiquement cité, il est maintenant conservateur à la Bibliothèque-Musée de la Guerre, chargé d'un cours sur l'histoire de la guerre à la Sorbonne, et il fait autorité en la matière. Le volume qu'il vient de publier sur les *Origines immédiates de la Guerre* est la mise au point du cours professé par lui en 1922-1923 et des travaux de ses étudiants aux exercices pratiques. C'est une étude minutieuse de la période critique qui va du 28 juin au 4 août 1914, période tragique et confuse, sur laquelle les responsables de la conflagration essayent de répandre l'obscurité, et qui n'a peut-être

pas encore été étudiée avec toute l'objectivité que réclame la méthode historique et à la lumière de tous les documents qui sortent peu à peu du secret des chancelleries ou des archives privées. Un recul d'une dizaine d'années est peu en histoire. Mais tout va vite aujourd'hui. Bien des témoignages qui restaient autrefois sous clés durant plusieurs générations n'attendent plus pour affronter la discussion que les intéressés aient disparu. Cette précipitation n'a pas que des avantages : elle en a au moins un, c'est que les explications concurrentes sont échangées et passées au crible sous les regards d'une galerie de contemporains, dont l'impartialité est sans doute sujette à caution, mais dont l'esprit critique est d'autre part fort éveillé.

M. Renouvin qui a lu, comparé, disséqué tout ce qui a paru des deux côtés de la tranchée, et aussi chez les neutres ou soi-disant tels, estime qu'il est possible de faire dès maintenant œuvre historique, exempte de parti pris, à condition de ne rien accepter *a priori*, de vérifier avec une égale sévérité tous les témoignages, et de ne pas se demander sans cesse quelle conséquence les uns ou les autres pourront tirer pour leurs polémiques des faits qu'il s'agit d'établir. Abordée dans cet esprit, la tâche reste singulièrement lourde et complexe, vu l'immensité de la documentation, la diversité des sources et les arrière-pensées de la plupart des témoins qui sont en même temps les acteurs du drame. Elle n'est cependant pas insoluble, car la matérialité des faits et des dates, à défaut du secret des intentions, est susceptible de certitude. C'est là le domaine de l'historien, surtout en histoire contemporaine.

On a peut-être un moment caressé l'espoir que l'étude de la guerre universelle se ferait par la collaboration universelle de tous ceux qui y ont pris part ou qui en ont simplement suivi les phases et subi le contre-coup. Les esprits généreux voyaient déjà la Société des Nations prenant sous son patronage, voire sous sa direction, cette tâche grandiose, de manière à en assurer le succès dans des conditions uniques d'impartialité et avec le moindre effort pour le plus prompt rendement. Mais ce rêve ne tenait pas compte des réalités. Il supposait l'avènement d'une ère nouvelle dans la vie des peuples, une réconciliation des esprits dont nous sommes loin, puisque

la coopération intellectuelle internationale, même sur des terrains infiniment moins brûlants, n'est pas encore reprise entre les anciens belligérants. Et au surplus, même si les antagonismes avaient désarmé, il n'est pas certain que les habitudes nationales eussent permis de mener en commun une pareille œuvre à bon terme. Chaque peuple a sa manière. Si la tour de Babel n'a pu être édifiée, c'est beaucoup moins parce que les ouvriers ne parlaient pas la même langue que parce que les architectes n'en concevaient pas l'achèvement sur le même plan.

Ajoutons que l'Allemagne, du fait même que le Traité de Versailles proclame sa responsabilité, conclut que les obligations qui lui incombent d'après ce traité sont la sanction de cette responsabilité et qu'elles disparaîtraient si cette responsabilité elle-même s'évanouissait. Dans ces conditions, l'étude des origines de la guerre n'est plus pour nos voisins qu'un plaidoyer, ils s'évertuent à réunir « non pas les éléments d'une conviction, mais les pièces d'un dossier ». Une telle préoccupation ne prête guère à une collaboration utile pour la découverte de la vérité. M. Renouvin, qui ne cherche pas la polémique, qui cherche au contraire à rester dans la sphère de la science pure, se trouve amené, par la force des choses, à consacrer le plus clair de son effort à redresser les assertions erronées des historiens allemands. Il le faut bien, car c'est en ne laissant passer aucune inexactitude qu'on s'approche de la vérité, mais il est évident que c'est là tout le contraire d'un travail en commun. Que de temps perdu à établir des négations! Et dans ces conditions combien faudra-t-il à M. Renouvin de volumes comme celui-ci pour achever son œuvre?

Dans le travail, invariable quant au but, mais protéiforme en ses moyens, auquel se livre la propagande allemande pour plaider la thèse de la non-culpabilité, la première place est donnée aujourd'hui à la question de la mobilisation russe. Les avions de Nuremberg, les violations de la frontière allemande ou de la neutralité belge, tout ce qui figurait dans les motifs invoqués par l'Allemagne pour motiver la déclaration de guerre, tout cela est au rancart. De la lettre de M. de Schœn, il ne reste rien. Toute la discussion porte aujourd'hui sur le moment où fut proclamée la mobilisation générale russe, qui

aurait mis fin aux tentatives suprêmes de l'Allemagne pour empêcher à la dernière minute la guerre générale. Cette thèse est particulièrement bien exposée dans un ouvrage de M. de Montgelas, *Leitfaden zur Kriegsschuldfrage*, paru en 1923, et dont M. Gouttenoire de Toury a publié l'an dernier une traduction française sous ce titre plus justifié que littéral : *Un plaidoyer allemand*. C'est bien en effet un plaidoyer, et qui n'est pas sans valeur, car les faits et les documents cités sont *exacts, mais choisis* pour donner l'impression que c'est la mobilisation russe qui a déterminé la guerre, sans que la France et l'Angleterre aient rien fait de positif pour s'y opposer.

Le volume de M. Renouvin n'est pas une réponse à celui de M. de Montgelas. Il est mieux. Il traite la question comme si elle n'était pas l'objet de controverses tendancieuses. Ceux qui aiment les discussions de textes bien conduites, où tous les témoignages sont serrés de près, où toutes les dépositions sont vérifiées dans le moindre détail, liront avec sécurité les deux chapitres qui concernent la mobilisation russe en deux actes : la mobilisation partielle du 28-29 juillet, et la mobilisation générale du 30-31 juillet. Résumer une pareille argumentation serait la trahir, puisque tout son mérite réside dans la certitude démontrée de chaque détail. Il est exact que l'Allemagne, qui avait jusque-là refusé de s'associer à aucune démarche pour conseiller à Vienne la modération, — et à plus forte raison d'en faire aucune de son propre chef, — commence le 28 juillet au soir à évoluer. Après avoir tenu pour assuré que l'Angleterre n'interviendrait pas, l'empereur commence à soupçonner qu'il pourrait bien avoir été induit en erreur par l'optimisme du prince Henri, son frère, auquel le roi d'Angleterre avait exprimé le 25 l'idée que l'Angleterre resterait « autant que possible en dehors du conflit ». Les événements ont marché. La réponse serbe à l'ultimatum, qui est du 27, et l'intransigeance de l'Autriche en face de l'attitude très soumise de la Serbie, ont amené un revirement dans les milieux gouvernementaux anglais. C'est parce qu'on en a l'écho à Berlin qu'on se décide à donner à Vienne des conseils pacifiques malheureusement bien tardifs.

Ces conseils de modération s'expliquent du reste bien moins par le désir de sauvegarder la paix que par la préoccupation

de décliner la responsabilité de la guerre. Si le conflit austro-serbe prend des proportions européennes, « il faut absolument que ce soit la Russie qui en porte la responsabilité », écrit le 27 Bethmann-Hollweg. Et la même considération reparaît dans la démarche plus pressante du 30, où le gouvernement allemand revient sur le mauvais effet que produirait la généralisation de la guerre, si la Russie restait « indemne de toute faute ». C'est pourquoi les Allemands insistent tant aujourd'hui sur le fait — reconnu exact — que la mobilisation générale russe a précédé de quelques heures la mobilisation générale autrichienne, comme si cette dernière avait été la réponse à une mesure de provocation. Mais la nouvelle de la mobilisation russe n'était pas connue à Vienne quand fut décrétée la mobilisation autrichienne, ce qui vicie tout ce raisonnement. La réponse finale que fait François-Joseph, le 31 juillet à 13 h. 6, à un télégramme apaisant de Guillaume daté du 30 juillet, 7 h. 15 du soir, annonce la mobilisation générale autrichienne sans faire aucune allusion à la mobilisation russe qui eût été une bien commode justification. La nouvelle de la mobilisation russe, annoncée par M. Paléologue dans un télégramme expédié de Pétersbourg à 10 h. 43, ne parvint à Paris qu'à 20 h. 30. Le télégramme de M. de Pourtalès, l'ambassadeur allemand, expédié à 10 h. 20, était parvenu à Berlin à 11 h. 40, celui de M. de Szapary, ambassadeur d'Autriche, n'arriva à Vienne que dans la soirée. Or l'ordre de mobilisation autrichienne est lancé à 11 h. 30.

On voit avec quelle précision méthodique chaque point litigieux est tiré au clair. Mais on comprend dans quel océan d'imprimés risque de se noyer le travailleur inexpérimenté. La « bibliothèque de la guerre » a eu pour fonds primitif une collection privée, commencée par monsieur et madame Henri Leblanc dès le début des hostilités et offerte à l'État par eux au mois d'août 1917. Le catalogue comprenait déjà sept volumes. Aujourd'hui cette bibliothèque, qu'on vient d'installer au château de Vincennes, dans le Pavillon de la Reine, compte plus de 100 000 volumes, et reçoit 8 000 périodiques. Cet instrument de travail incomparable, mais un peu effarant, n'a pas de secrets pour M. Renouvin.

A. ALBERT-PETIT

LES CONVERSATIONS DIPLOMATIQUES

LONDRES
GENÈVE, WASHINGTON

Les nombreuses conversations diplomatiques qui remplissent le mois de septembre suffiraient à démontrer, si on ne le savait que trop, les difficultés que présentent la liquidation de la guerre et l'organisation du monde nouveau. Sept ans après l'armistice, six ans après la signature du traité, les ministres de l'Europe discutent encore de la sécurité et du paiement des dettes. Si les Alliés en sont encore là, ils n'en peuvent qu'accuser eux-mêmes. Les déceptions causées par l'application du traité de paix et les soubresauts successifs des gouvernements européens ont mené à ces confusions et à ces incertitudes prolongées. Le traité supposait une solidarité internationale qui a fait défaut. La sécurité a été tout de suite compromise par l'abandon du pacte de garantie, dont l'Amérique a pris la responsabilité et que l'Angleterre a accepté. Les complications relatives aux réparations et aux paiements des dettes interalliées ont été dues à la politique de nos alliés, qui ont été beaucoup plus soucieux d'aider au relèvement de l'Allemagne et d'empêcher une hégémonie française, qui ne menaçait point, que de tirer les conséquences logiques et légitimes de la guerre et de la victoire. La France a commencé par espérer l'application des traités et par pratiquer la politique de solidarité interalliée; elle a essayé

ensuite de la politique isolée et de la prise de gages; elle y a brusquement renoncé pour revenir, dans de moins bonnes conditions que jadis, à la politique d'entente internationale.

Il serait exagéré de dire que nous approchons des conclusions. Nous nous y acheminons lentement. Elles ne seront pas brillantes; elles ne peuvent pas l'être. Avec le temps, les problèmes en suspens ontchangé d'aspect. Ils recevront un jour des solutions moyennes, qui paraîtront acceptables parce qu'il vient un moment où il faut en finir avec les difficultés et que déjà d'autres problèmes retiennent l'attention. Les historiens assurent que les événements se déroulent ainsi le plus souvent, et ils ont peut-être raison. Une guerre, surtout quand elle a l'ampleur de la guerre de 1914, est une secousse brusque et grave après laquelle le monde reprend malaisément un équilibre provisoire. Tous les hommes d'État souhaitent un avenir meilleur : mais y a-t-il un avenir meilleur et chaque génération n'a-t-elle pas ses lourdes obligations et son destin humain? M. Thiers assurait qu'il était sage de ne pas vouloir légiférer pour plus de vingt années. Le réalisme de l'ancienne politique était moins dangereux que le romantisme démocratique qui prétend concevoir et préparer un univers renouvelé. Nous sommes loin des espérances et des illusions qui ont suivi la paix. Mais ce désenchantement ne serait qu'un moindre mal, si notre pays mieux éclairé pouvait tirer les leçons de cette expérience.

***

La question des dettes interalliées est définitivement sortie de la période sentimentale. On ne peut qu'être grandement touché par la noble lettre que Sir James Frazer a adressée il y a quelques temps au *Morning Post* au sujet de la dette financière de la France envers la Grande-Bretagne. Sir James Frazer est connu chez nous à la fois par son œuvre de savant et d'écrivain, et par sa sympathie durable pour notre pays. En rédigeant une lettre qui a eu un grand retentissement, il a obéi à une inspiration très élevée, et il a expliqué les hautes considérations pour lesquelles à son avis les dettes interalliées devraient être annulées. Mais la politique a coutume de suivre

la raison pratique plutôt que la raison pure. A l'heure présente, la question des dettes interalliées est devenue une question comme une autre, une question de bilan. Tout le monde paraît même avoir renoncé aux négociations plus imaginatives, qui permettraient de traiter le problème comme un problème politique et peut-être de faire intervenir des combinaisons économiques ou territoriales. Rien de pareil dans les conversations qui viennent d'avoir lieu et dans celles qui se préparent : c'est affaire de chiffres.

L'accord qui a été récemment conclu à Washington entre la Belgique et les États-Unis a permis de se faire une idée des principes qui dirigeaient une négociation de cette nature. La Belgique pouvait justement avoir gardé la mémoire des paroles solennelles prononcées jadis par le Président Wilson. Ce n'est pas cependant ce souvenir qui a prévalu. La Belgique qui était digne d'être traitée aussi favorablement que possible a dû présenter un compte. C'est le premier résultat acquis dans l'histoire du règlement des dettes interalliées. Il a été très remarqué et très commenté. Le monde officiel belge s'est montré satisfait, l'opinion a paru plus soucieuse, en particulier de voir construire un système de paiements, qui suppose le fonctionnement parfait du plan Dawes. En France, les dispositions de l'accord de Washington ont vivement retenu l'attention, à la veille de l'ouverture de négociations qui doivent être décisives avec nos alliés. Ses dispositions, jugées assez rigoureuses, ont provoqué de légitimes inquiétudes. Contrairement aux allégations trop optimistes de la presse britannique, le bilan des charges dont la France est menacée paraît lourd et la réduction subie par notre capacité de paiement est réelle.

Lorsque M. Caillaux est parti pour Londres, il a annoncé que l'offre que l'on attendait de lui ne pouvait être que l'offre qu'il était assuré de pouvoir tenir. Écartant les arguments d'ordre sentimental, la presse s'efforçait de mettre en avant les faits économiques qui plaident éloquemment en faveur de la France. Les journaux britanniques, cependant, maintenaient énergiquement les exigences antérieures de la Trésorerie et demeuraient convaincus de la possibilité pour la France de consentir un sacrifice dont son crédit ne peut que bénéficier. Les

entretiens se sont terminés sur une impression beaucoup plus favorable qu'on ne pouvait le prévoir. M. Winston Churchill, avec l'approbation de son gouvernement, réduisait finalement la demande primitive de 20 millions à un chiffre de 12 millions et demi sous la seule responsabilité de la France, et consentait à un moratoire partiel. M. Caillaux, pour sa part, maintenait son offre de 10 millions; il renonçait à exiger qu'une partie de l'annuité fût prélevée sur le plan Dawes. Mais il demandait énergiquement que « des garanties fussent données à la France, qu'en aucun cas, elle ne paierait à ses alliés des sommes plus fortes qu'elle n'en recevrait de l'Allemagne »; il réclamait également des dispositions pour suspendre les transferts en cas de menace portée au cours des changes. De ces concessions réciproques la presse française, dès l'abord, concluait à une amélioration relative de notre position. Ce jugement était confirmé dans les jours suivants. L'opinion se montrait satisfaite dans l'ensemble des résultats obtenus par M. Caillaux, qui doivent fournir des arguments efficaces aux délégués français à Washington. De l'avis unanime, c'est là, en effet, que se jouera la partie décisive. On sait gré à M. Caillaux de ses efforts pour maintenir un lien indissoluble entre nos paiements et ceux que nous recevrons de l'Allemagne. Sur ce principe d'équité, le pays se montre résolu à n'accepter aucune concession .

Le succès du ministre des Finances était encore souligné par les commentaires de la presse anglaise, qui se montrait aussi sévère pour M. Winston Churchill qu'élogieuse pour M. Caillaux. Si le *Times*, le *Morning Post*, et le *Daily Mail* se réjouissaient du ton cordial de la discussion et du progrès accompli, beaucoup de journaux, appartenant aussi bien à la presse conservatrice qu'à celle des autres partis, déplorent la générosité excessive de l'offre britannique. Les critiques portent sur deux points essentiels : on proteste d'abord contre la faiblesse de la somme que la Grande-Bretagne doit recevoir de la France et ensuite l'on se montre hostile aux réserves considérables qui risquent d'en réduire la valeur. Le chancelier de l'Échiquier est blâmé d'avoir prétendu discuter seul à seul, sans l'aide d'experts, « avec un financier aussi habile et audacieux que M. Caillaux »; c'est pour l'Angleterre un « Waterloo financier », un « Gallipoli des dettes ». Lord Brad-

bury, ancien secrétaire permanent du Trésor et ancien représentant principal de la Grande-Bretagne à la Commission des Réparations, donne le ton dans la *Westminster Gazette*. A l'entendre, l'accord proposé par M. Churchill nous tient quitte à trop bon compte. « C'est simplement un beau geste de la part du gouvernement, dit-il. Nous nous déclarons satisfaits avec le remboursement du tiers de la dette. Eu égard à notre situation financière internationale, la plus large réduction que nous puissions faire à la France est de 40 p. 100. L'Amérique, elle, ne nous a consenti qu'une réduction de 28 p. 100. Nous devons donc nous en tenir à une annuité de 20 millions de livres sterling. La France, au contraire de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, a une balance du commerce favorable. Elle a pu, au cours des cinq dernières années, payer une dette commerciale de 200 millions de livres sterling, et cela sans presque rien recevoir de l'Allemagne. Je crois que les versements qui sont proposés lui laisseront encore une balance de profits considérables. » C'est un mauvais marché, écrit de son côté le *Daily Chronicle*. « M. Churchill, avec l'appui de tout le cabinet, a conclu hâtivement avec la France un mauvais marché qui n'a de comparable qu'un précédent, à savoir la façon précipitée dont M. Baldwin nous a liés par un accord avec les États-Unis. » Le *Daily Express* est plus dur encore. « Déjà, écrit-il, l'accord Baldwin-Mellon était considéré comme une erreur grave et coûteuse. Mais la défaite financière d'aujourd'hui est encore un exemple de la faiblesse d'une politique financière, qui est à peine croyable. En un mot nous paierons à l'Amérique 33 et plus tard 36 millions de livres et nous recevrons 12 millions et demi de la France. »

M. Caillaux a été beaucoup plus modeste qu'il n'aurait pu l'être d'après les journaux anglais : « J'ai combattu de mon mieux, a-t-il dit, mais je suis loin d'avoir obtenu ce que je souhaitais. Il ne faut pas dire que nous triomphons. » En réalité, c'est M. Caillaux qui a raison. Il a certainement fait faire un progrès à la négociation; et il a certainement amené l'Angleterre à des concessions importantes. Mais deux remarques s'imposent : d'abord, l'Angleterre n'a rien conclu et ne conclura rien tant que nous n'aurons pas négocié avec

les États-Unis; ensuite, un sujet capital reste obscur, et nous ne savons pas si l'Angleterre admet définitivement qu'il y aura un lien entre les paiements auxquels la France sera tenue et les versements qu'elle peut attendre effectivement de l'Allemagne. Le silence observé à ce sujet par le communiqué de la trésorerie britannique et l'aveu de M. Caillaux qu'il n'a obtenu de ce côté aucun résultat décisif autorise certaines inquiétudes. On assure, il est vrai, que M. Caillaux, sur ce point « l'a presque emporté ». Il entendait ne pas verser aux créanciers alliés plus qu'il ne recevrait des débiteurs ennemis. « Cela va sans dire », lui aurait déclaré son partenaire. « Cela ira mieux encore en le disant », a répliqué M. Caillaux. Mais la remarque fort juste faite par le ministre des finances a-t-elle eu une suite pratique? Il n'y a pas de règlement en effet s'il n'est pas stipulé que les débours de l'Allemagne limiteront en tout cas nos propres débours. Or, si l'on admet pour notre dette envers les États-Unis un règlement analogue à celui qui a été envisagé à Londres, nous devrons payer annuellement 27 millions de livres trois quarts à nos alliés; si l'Allemagne s'acquite de tout son dû, nous recevrons annuellement 56 millions un quart de livres; si l'Allemagne s'exécute jusqu'à concurrence des deux tiers de sa dette nous touchons 32 millions un quart; mais si l'Allemagne ne paie que la moitié des sommes promises notre déficit dépasse 4 millions et il atteint plus de 8 millions si les versements allemands tombent au tiers de ce qu'ils devraient être; et s'il y a arrêt des paiements allemands, nous déboursons chaque année, 27 millions trois quarts. Les inventeurs du plan Dawes l'attestent eux-mêmes par leur attitude, ces dernières hypothèses ne sont pas invraisemblables. Et comment ne pas remarquer la facilité avec laquelle le plan Dawes, qui a paru si bon quand il s'agissait de nous le faire accepter, est jugé insuffisant quand il doit servir de garantie à nos créanciers?

C'est à Washington que vont avoir lieu dans la seconde quinzaine de septembre des conversations qui seront d'une importance capitale. Elles ne seront pas faciles et la mission de nos négociateurs est lourde. Si en effet on se réfère aux arrangements récents de la Belgique et des États-Unis et si on calcule d'après les mêmes principes, en comptant au cours

actuel du franc, on arrive à des résultats décevants. Les paiements de la France aux États-Unis seraient pendant la période moratoire de 38 millions de dollars, soit 800 millions de francs, pour atteindre, à partir de la onzième année le chiffre de 128 millions, soit 2 700 millions de francs. Si l'on admet d'autre part que les annuités que pourra nous réclamer l'Angleterre ne devront, en aucun cas dépasser 10 millions de livres, soit 1 milliard de francs, la charge annuelle imposée à la France par le service de ses dettes politiques, s'élèverait dans dix ans à 3 700 millions; si l'on y ajoute le service des dettes commerciales, qui a été cette année de 1 200 millions de francs, nous aurions à partir de 1935, à transférer à l'étranger une somme globale formidable, atteignant près de 5 milliards de francs, équivalant presque à la totalité de notre part annuelle dans les réparations allemandes. Est-il possible que nos créanciers n'aperçoivent point l'injustice à laquelle auraient ainsi abouti leurs réclamations?

***

Pendant que M. Caillaux s'entretient avec les Américains, M. Painlevé et M. Briand s'entretiennent avec les Anglais et plus généralement avec les délégués des nations à Genève. La sixième assemblée de la Société des Nations a un programme chargé puisqu'elle doit s'occuper de la situation de l'Autriche, que Berlin travaille à rattacher au Reich, et de la question de Mossoul. Mais autour de la Conférence, s'agiteront des problèmes non moins graves, celui de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations et celui du pacte de sécurité. Les ministres des Affaires étrangères se rencontrent tous à Genève : il est même possible que des négociations entre les Alliés et l'Allemagne s'engagent à Lausanne. C'est une heure sérieuse pour l'histoire de l'Europe et pour l'histoire de la Société des Nations, qui fera la preuve du rôle qu'elle peut jouer dans l'évolution générale du monde.

La France s'était engagée à fond l'an dernier en faveur du Protocole de Genève. Le Protocole de Genève n'a pas eu de succès et la Grande Bretagne l'a fait échouer. La Société des Nations reprendra-t-elle sous une forme quelconque le projet

ou se tiendra-t-elle sur la réserve? Un fait nouveau s'est produit. L'Allemagne encouragée par l'Angleterre a imaginé le projet de pacte rhénan sur lequel depuis le mois de février des notes diplomatiques sont échangées[1]. La France a répondu dans les derniers jours du mois d'août au dernier mémoire allemand. M. Briand s'est attaché à réfuter les objections des Allemands et à effacer leurs inquiétudes. Il a même eu un tel souci de les dissiper et de dissiper celles des Anglais, qu'il semble bien qu'il est allé assez loin dans les concessions. Il répond point par point à la note allemande. L'Allemagne parlait de modifications au régime fixé par les Traités de paix. La note française sur ce point est très nette. Le futur pacte ne devra pas porter atteinte aux Traités. Il doit au contraire être « fondé avant tout sur le respect scrupuleux des traités qui forment la base du droit public de l'Europe ». En particulier la France ne saurait renoncer à ses droits en ce qui concerne l'occupation de la rive gauche du Rhin. La note française subordonne nettement la conclusion d'un pacte à l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, aux conditions du droit commun. Et pour tenter l'Allemagne, M. Briand lui présente les arguments même dont se servent certains publicistes allemands. « La qualité, dit-il, de membre de la Société des Nations conférerait à l'Allemagne, une fois entrée dans la Société, le moyen le plus sûr de faire valoir ses désiderata... En effet, ce n'est pas de l'extérieur qu'un État peut valablement exprimer des réserves, qui prendraient ainsi le caractère de conditions; c'est du dedans qu'il peut soumettre ses vœux au Conseil, par l'exercice d'un droit commun à tous les États faisant partie de la Société. »

Avec la question même de la garantie, on entre dans un sujet plus obscur. Rappelons le système général qui est en projet. L'Allemagne conclurait, avec chacun des États voisins signataires des traités de paix, un traité stipulant l'arbitrage obligatoire pour les conflits de toute nature. Chaque puissance signataire du Traité de Versailles aurait la faculté de se constituer garante de ces traités. Ainsi la Grande-Bretagne pourrait garantir les traités entre l'Allemagne d'une part et la Belgique ou la France de l'autre. La France pourrait garantir

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre : « Affaires d'Allemagne. »

les traités entre l'Allemagne et la Pologne ou la Tchécoslovaquie. Ici surgit une première difficulté : l'Allemagne ne veut pas que l'arbitrage soit obligatoire dans tous les cas. On aurait recours dans tous les cas à une Commission permanente de conciliation; mais on pourrait soustraire à l'arbitrage proprement dit les conflits d'ordre politique, c'est-à-dire les plus importants. Sur ce point, la note française pose de nouveau le principe de l'arbitrage obligatoire, dans tous les cas, comme la condition indispensable d'un pacte. Mais une seconde difficulté se présente. Supposons qu'en cas de conflit entre l'Allemagne et une puissance qui a signé avec elle un traité d'arbitrage, se produisent des actes hostiles, tels que violation de frontière, recours aux armes, etc. La puissance garante du traité aura-t-elle le droit d'abord de juger quel est l'agresseur, ensuite de se porter contre lui au secours de l'État victime de l'agression? Non, disent les Allemands. La puissance garante ne doit pas juger elle-même quel est l'agresseur. Et la détermination de l'agresseur, comme l'intervention coercitive du garant doit dépendre d'une procédure exactement réglée par avance. L'Allemagne songe surtout au cas où elle attaquerait par exemple la Pologne et où la France, puissance garante, voudrait intervenir. La France avait soutenu le contraire. Mais M. Briand dit seulement : « Dans le système envisagé, le garant ne décide pas souverainement et unilatéralement quel est l'agresseur. C'est l'agresseur qui se désigne lui-même par le seul fait qu'au lieu de se prêter à une solution pacifique, il recourt aux armes ou viole soit les frontières, soit, dans le cas du Rhin, la zone démilitarisée. » Et il ajoute : « Il ne paraît pas impossible de formuler des dispositions adaptant le jeu de la garantie (quel que soit le garant, et qu'elle s'applique soit aux frontières, soit à l'arbitrage) à la nature de la violation, aux circonstances et au degré d'urgence que nécessite l'exercice immédiat de cette garantie. Dans cet ordre d'idées, on pourrait rechercher s'il n'est pas possible d'envisager des moyens d'assurer l'impartialité des déterminations sans nuire au caractère immédiat et efficace de la garantie. » On reconnaît la distinction proposée par M. Chamberlain entre les cas flagrants et les autres. Tel est le résultat des conversations de Londres. Sur ce point, M. Briand paraît

tenir compte de la thèse soutenue par les Anglais et les Allemands au sujet de l'autonomie des garanties.

Dans la note française, il n'est pas question de conférence internationale. Mais le gouvernement allemand est invité à « engager une négociation ». Pour commencer, une réunion de juristes des puissances intéressées, a eu lieu à Londres. Le gouvernement allemand s'est empressé de s'y rendre. Il ne demande qu'à entrer en négociation. Les concessions que lui apporte la note française lui ont donné sans doute l'espoir d'en obtenir davantage. Cette conférence des experts a pour objet de préparer les travaux de la réunion des ministres des Affaires étrangères. L'Italie, dont la participation n'avait pas été certaine, y a envoyé un délégué. On a tout de suite saisi en Europe l'importance de la décision italienne.

La position de l'Italie à l'égard du Pacte n'est nullement décidée. C'est-à-dire que la participation de M. Pilotti aux travaux des juristes alliés et allemands ne signifie pas nécessairement que l'Italie fasse partie des signataires éventuels du pacte. Elle rend toutefois cette solution plus probable qu'il y a un mois ou même une quinzaine. Ce revirement dans l'attitude de l'Italie est dû aux résultats des conversations Briand-Chamberlain; elle craint moins désormais d'être contrainte le cas échéant à entrer en guerre pour des raisons qu'elle n'aurait pas le loisir de juger librement. Mais la participation éventuelle de l'Italie conduirait à une modification du Pacte occidental dans ses grandes lignes actuelles. Si la France et l'Allemagne, puisqu'elles sont prêtes à accepter une garantie éventuelle de la Grande-Bretagne, sont également prêtes à accepter sa décision en ce qui concerne le passage de la zone rhénane démilitarisée, l'Italie, qui, comme la Grande-Bretagne, jouerait le rôle de garant, ne pourrait guère être guidée par la seule décision de la Grande-Bretagne. Elle réclamerait les mêmes droits d'appréciation à l'égard d'un conflit effectif ou imminent, y compris le droit de remettre à la Société des Nations les cas douteux. Le Pacte en serait plus compliqué. Si d'autre part l'Italie demandait à faire partie d'un accord d'arbitrage, étant donné qu'elle n'a pas de frontière commune avec l'Allemagne, son vœu ne pourrait être réalisé qu'en faisant entrer l'Autriche dans le pacte occidental. Mais alors les

frontières orientales de l'Autriche seraient à défendre au nom du même principe et l'on est loin du pacte à trois que souhaite l'Angleterre. D'une manière générale, cependant, on se félicite à Genève de l'intérêt que le gouvernement italien a manifesté à l'égard du pacte et des traités d'arbitrage.

La conférence préparatoire des experts aura eu un mérite : elle aura permis de mesurer les prétentions de l'Allemagne. Le gouvernement du Reich, malgré la note française, n'a rien abandonné de ses réclamations. Conservateurs, nationalistes, démocrates allemands sont tous d'accord pour ménager la possibilité d'un remaniement de la frontière germano-polonaise et du rattachement de l'Autriche. La résistance allemande n'est pas faite pour faciliter les travaux diplomatiques : elle pourrait servir du moins à éclairer ceux qui n'ont pas encore voulu se rendre compte des arrière-pensées de l'Allemagne et de la nature véritable de son pacte. Les ministres des Affaires étrangères ont encore le temps de méditer sur ce sujet. Ils ne se réuniront pas avec le ministre allemand avant les premiers jours d'octobre, à Lausanne ou ailleurs. Durant toute la seconde quinzaine de septembre, ils vont être occupés par l'Assemblée de Genève. Les discussions de la Société des Nations sur le problème de la sécurité ne seront pas d'ailleurs sans influence sur l'étude que feront quelques semaines plus tard les ministres des Affaires étrangères touchant le pacte de garantie. Voilà plus de six mois que, sur l'invitation de l'Angleterre, nous négocions avec l'Allemagne au sujet du pacte : la voie est longue et difficile, et c'est en réalité notre droit d'agir avec indépendance, notre souveraineté nationale qui est en jeu.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Ludovic Naudeau : En écoutant parler les Allemands.

C'est une entreprise audacieuse d'écrire un livre sur l'Allemagne et d'essayer de donner une réponse à la question que se posent de nombreux Français : que veulent faire les Allemands? D'abord parce qu'il est dans le caractère des hommes d'outre-Rhin de ne pas se laisser deviner aisément : si bien que vous croyiez connaître un Allemand, il arrive presque toujours un moment où telle de ses actions ou de ses paroles ne vous paraît pas conforme à toute sa manière d'être habituelle. Et si l'individu avec lequel vous êtes particulièrement lié vous réserve de telles surprises, que sera-ce avec l'ensemble de ses compatriotes? Il nous serait déjà difficile de porter un jugement général sur les Français, de donner du caractère français une définition qui pût satisfaire tout le monde. A cette cause fondamentale d'erreur, il faut ajouter à l'heure présente que, de par les conditions politiques dans lesquelles ils vivent, conditions qui leur ont été imposées à Versailles, les Allemands ont tout intérêt à dissimuler.

Il y a une attitude simple en présence d'une semblable difficulté : c'est le scepticisme radical, la méfiance absolue. Mais, de cette manière, s'il est bien entendu que l'on ne peut attendre de l'ancien ennemi que du mal, on se condamne effectivement à ne jamais en recevoir autre chose. Combien plus utile est l'attitude de l'observateur impartial qui cherche à résoudre la question grâce au raisonnement et non en écoutant la voix de la passion.

Cette attitude a été celle de M. Ludovic Naudeau *en écoutant parler les Allemands.* Son enquête en Allemagne l'a ramené à Berlin un peu plus de dix ans après l'époque où il l'avait quitté au début de la guerre mondiale. Arrivé dans la capitale prussienne vers la fin de décembre, la première manifestation à laquelle il assista fut l'énorme beuverie de la Saint-Sylvestre; le *Silvesterabend* de 1924 ne se distingua de ceux qu'il avait vus auparavant que par un luxe encore plus accentué, une folie de dépense vraiment inouïe. Mais il y retrouva les mêmes énormités que naguère, dans l'absorption comme dans l'excrétion. D'où une première impression toute favorable : ce sont nos bons Allemands de jadis.

Mais il semble bien que cette formule même révèle exactement le

danger : cette Allemagne qui vient d'être vaincue, qui vient de passer par les affres de l'inflation, cette Allemagne est aussi forte, aussi puissante, aussi riche que jadis. M. Naudeau la qualifie d'*inusable* et, sous une apparente plaisanterie, il y a là la base d'un jugement dont la vérité même fait le caractère angoissant. L'Allemagne est inusable, cela veut dire que les maux de la guerre, qui ont cependant lourdement pesé sur elle, qui, d'après ses propagandistes, avait même compromis l'avenir de la race, n'ont diminué en rien la force d'expansion de ses habitants : ils continuent à se reproduire avec une prolificité à peine affaiblie, ils continuent à se lancer dans les affaires de toute sorte avec la même énergie. Là où la guerre avait paru devoir les ruiner ils se sont remis au travail, et ils ont déjà atteint une richesse comparable à celle de 1913 : la rapidité avec laquelle ils ont reconstruit leur flotte marchande est le signe le plus éclatant de cette résurrection. Mais c'est dans le domaine financier que les résultats les plus étonnants ont été obtenus : il faut à l'Allemagne un tempérament d'une vigueur incomparable pour avoir traversé la double crise de l'inflation et de la stabilisation en moins de sept années, et sans ruiner son industrie et son commerce. Les grandes entreprises allemandes s'en sont sorties généralement avec un accroissement de capital, accroissement fait des dépouilles des « spéculateurs » étrangers et aussi de la classe moyenne allemande : celle-ci jouait un rôle si effacé que sa disparition serait à peine ressentie dans la vie politique d'outre-Rhin. Mais il ne s'agit que d'une éclipse passagère : le retour à la saine monnaie a déjà fait renaître le souci de l'épargne, et, grâce à la ténacité et à la persévérance allemandes, celle-ci aboutira rapidement à la petite, puis à la moyenne fortune. Et cela en dépit de la crise actuelle du crédit qui gêne le monde des affaires, mais d'où l'on peut penser qu'il saura tirer des avantages (ne serait-ce que le retour à la journée de dix heures).

Quand on réfléchit avec M. Ludovic Naudeau au spectacle prodigieux que donne l'Allemagne, on se rend compte qu'il importe relativement peu de savoir si nos voisins d'outre-Rhin sont ou non « désarmés », moralement et matériellement. Et l'on arrive avec l'auteur à cette conclusion que l'Allemagne n'est pas dangereuse du fait des armes qu'elle peut avoir dissimulées ou fabriquées clandestinement, mais qu'elle est dangereuse du fait seul de sa masse et de son activité. Un des traits caractéristiques de cette activité, que M. Naudeau met en lumière avec raison, c'est qu'elle est tout entière tournée vers la conquête de la matière : les intellectuels allemands ne sont plus ceux de 1848, le docteur en philologie cède le pas au Diplomierter-Ingenieur (*Dipl.-Ing.*). L'Allemagne a le nombre, elle a la technique, quoi que vous fassiez, elle sera bien armée.

Doit-on cependant renoncer à tout avenir pacifique?

A l'heure actuelle l'Allemagne est tenue dans des lisières étroites qui compriment son excédent de population. Certaines clauses terri-

toriales des traités lui paraissent des monstruosités. Une de celles qui lui sont le plus pénibles, c'est la création de la ville libre de Dantzick et l'existence du corridor polonais. Le fait que la Prusse Orientale est séparée du Vaterland est évidemment un des paradoxes de la nouvelle carte politique de l'Europe. Mais ce n'est pas pour satisfaire aux aspirations ethniques imprécises de quelques dizaines de milliers de Kachoubes que cette situation paradoxale a été créée : c'est parce que l'État polonais rappelé à la vie avait besoin d'un débouché sur la mer et qu'on ne pouvait le lui fournir du moment qu'on donnait l'indépendance complète à la Lithuanie. Si les diplomates avaient réussi à rendre moins aigus les problèmes pendants entre celle-ci et la Pologne, si une union du genre de celle qu'avaient su faire les Jagellons avait pu exister, peut-être n'aurait-il pas été nécessaire de séparer Dantzick et la Prusse Orientale de l'Allemagne. Les aspirations de la grande ville du nord sont respectables, mais il faut aussi tenir compte des nécessités vitales de la Pologne. Ce conflit d'intérêts est un des plus dramatiques de l'Europe wilsonienne.

Donnera-t-on outre-mer un exutoire à l'exubérante population allemande? Lui rendra-t-on des colonies? M. Naudeau incline vers cette solution, qui a d'ailleurs de nombreux partisans. Il nous permettra de lui présenter deux observations. D'abord, les colonies que l'Allemagne possédait en 1914 ne l'ont pas empêchée de se ruer à la guerre fraîche et joyeuse. Faudra-t-il alors lui donner les meilleures terres de colonisation pour essayer de détourner sa fureur? Mais, et c'est la seconde objection, qui nous dit qu'elle s'en contenterait? La récupération de colonies outre-mer ne risquerait-elle pas de marquer le retour à une Weltpolitik effrénée?

La vraie solution du problème, c'est celle que M. Naudeau indique avec le plus d'énergie : c'est la repopulation de la France. Oui, tant que l'Allemagne conservera ses ambitions, la paix de l'Europe sera menacée, et avec elle la culture supérieure qu'elle représente : déjà la guerre mondiale a singulièrement diminué sa position vis-à-vis de l'Amérique. Si l'Europe continue, l'Asie menée par le Japon s'inscrira aussi parmi ses héritiers pressés d'entrer en jouissance.

La question est grave pour tout Français, pour tout Européen. Chacun devrait méditer ces graves problèmes et travailler à leur solution. Pour cela il n'est pas de guide plus sûr, ni qui suscite mieux la réflexion que M. Naudeau : sa bonhomie pleine d'humour donne à son ouvrage le ton qui convient. C'est un livre à lire et à répandre largement.

Commandant Grasset : Virton.

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de la très intéressante collection *la Guerre en action*, à laquelle le commandant Grasset consacre les loisirs que lui laissent ses travaux sur la guerre

d'Espagne à la section historique de l'état-major de l'armée. Après Neufchâteau, après Ethe, voici Virton.

L'engagement aux alentours de cette dernière localité de la 8e division, division de gauche du 4e corps d'armée, au cours des batailles des frontières, présente un double intérêt. L'historien scrupuleux qu'est le commandant Grasset retrace avec une précision minutieuse les hauts faits des unités françaises lancées à l'improviste dans une dure bataille de rencontre; il y a là pour les anciens combattants un moyen de revivre une journée entre toutes émouvante; et pour leurs descendants, de précieux exemples qui doivent contribuer à leur éducation morale, élément indispensable de la formation du combattant. Au point technique militaire, l'engagement de la 8e division le 22 août 1914 au nord de Virton présente cet intérêt spécial que ses unités se sont trouvées agir au point où s'effectuait la liaison entre la 3e armée (général Ruffey) et la 4e (général de Langle de Cary). Si bien que les problèmes posés au commandement par cette bataille de rencontre se trouvèrent encore compliqués du fait que les deux armées n'avaient pas des missions identiques. Il semble même, d'après le récit du commandant Grasset et d'après les ordres du commandement reproduits dans son ouvrage, qu'on n'avait pas prévu avec une précision suffisante les mesures propres à assurer la liaison entre les deux armées.

C'est cette notion de la liaison que l'on pourra très utilement étudier dans *Virton*. Pour la 8e division, la journée du 22 août est une journée de combat imprévu; les dispositions prises sont rendues caduques de ce fait, et l'organisation de la ligne de bataille souffre pendant de longues et tragiques heures du brouillard épais qui pèse sur la région et empêche d'établir la liaison entre les différents corps et entre les différentes armes. Même quand le 2e corps (corps de droite de la 4e armée) se décide à lancer une partie de ses unités dans la bataille, les circonstances matérielles rendent leur emploi très difficile. En certains endroits c'est une bataille de soldats et nulle part on ne sent l'action du commandement s'exercer plus haut que l'échelon du bataillon.

C'est à ce manque de liaison qu'il faut attribuer le caractère indécis de la bataille. Il s'en est fallu de peu que celle-ci fût un succès décidé pour nos armes. C'est par ordre supérieur que nous dûmes abandonner le théâtre de la lutte. Des troupes ne sont pas battues, qui, après la dure journée du 22 août 1914, trouvent encore la force d'exécuter la charge à la baïonnette qui emporta nos lignes en avant vers 7 heures du soir. Et si cet assaut échoua, c'est qu'il était le fait d'unités abandonnées à elles-mêmes. Sacrifice inutile, mais sacrifice glorieux, qui montre les inépuisables ressources d'héroïsme de la race.

Capitaine Robert Villatte : Les Conditions géographiques de la guerre.

Voici un livre dont l'apparence technique fortement marquée ne doit pas éloigner le lecteur. Car il touche une des parties les plus intéressantes de l'art de la guerre. L'auteur examine l'influence qu'exercent sur les opérations les conditions géographiques du terrain, en entendant le mot dans le sens le plus large. Il est question de la géologie aussi bien que du relief, des rivières aussi bien que des forêts et des bois, des faits d'occupation humaine (moyens de communications, villes et villages, ressources industrielles, agricoles et commerciales) aussi bien que de la météorologie. Toutes les idées proposées à l'examen du lecteur sont appuyées par des exemples tirés des opérations qui se sont déroulées sur notre sol.

L'auteur insiste fortement sur la nécessité où se trouve le chef de guerre de connaître parfaitement le pays dans lequel il opère. Sans doute, il ne doit pas sacrifier les exigences stratégiques ou tactiques de la situation à l'observation de principes tirés de la nature du sol, et le capitaine Villatte trace assez étroitement (bien que d'une façon peut-être encore un peu insuffisante) les bornes de ce qu'il appelle le déterminisme géographique. Mais il doit en tenir compte dans une très large mesure. C'est justement dans cette adaptation que réside pour une part l'art militaire, qui utilise les données de la science pour arriver à ses fins. Aussi faut-il souhaiter avec l'auteur, une réorganisation de l'enseignement de la géographie dans les écoles militaires, destinée à donner au commandement la notion précise de ce qu'il peut oser, des limites qui s'imposent à son action, des avantages qu'il peut tirer du sol pour l'accomplissement de sa mission. Et déjà le livre du capitaine Villatte est un manuel extrêmement précieux en la matière.

Colonel Paul Azan : L'Émir Abd-el-Kader.

Il serait difficile de trouver une lecture plus utile en ce moment que le livre que le colonel P. Azan vient de consacrer à l'Émir Abd-el-Kader. Non seulement, en effet, celui-ci a incarné l'âme de la résistance algérienne pendant dix-sept ans, de 1832 à 1847, mais encore l'histoire de nos relations avec lui montre toutes les fautes à éviter aujourd'hui encore au pays du Moghreb.

Nous ne croyons pas que ce soit forcer les choses de dire que les péripéties de notre lutte contre Abd-el-Kader, la façon dont on l'a jugée pendant la période des hostilités, les remèdes qu'on a cru pouvoir appliquer à la situation, tout cela annonce avec une précision singulière certaines idées qu'on se fait aujourd'hui au sujet de la lutte contre Abd-el-Krim.

Celui-ci semble cependant être d'une origine beaucoup moins relevée et honorable que l'émir Abd-el-Kader, et avoir des ambitions personnelles d'une tendance moins noble. Abd-el-Krim feint de voir dans le sultan actuel du Maroc un sultan « français », et comme tel indigne de commander aux croyants : cela afin de le remplacer lui-même comme sultan du Maroc. Abd-el-Kader n'a supplanté personne : la défaillance des Turcs, d'ailleurs détestés, réduisait l'Algérie à l'anarchie et à la sujétion. L'Émir, que son père s'employa à faire reconnaître comme chef, commença sa carrière de façon tout à fait modeste. Et ce qui est à retenir, c'est que ce sont les généraux et le gouvernement français qui ont fait sa puissance.

Proclamé sultan et commandeur des croyants dans la province d'Oran le 22 avril 1832, Abd-el-Kader livra plusieurs combats à nos troupes pendant les deux années qui suivirent. Nous n'essuyâmes pas d'échec caractérisé, mais nous ne pûmes pas non plus parvenir à nous établir solidement. Abd-el-Kader de son côté se rendit compte qu'il lui fallait organiser le mouvement à la tête duquel il se trouvait. Des négociations furent donc matériellement possibles et elles aboutirent au traité Desmichels (24 février 1834) : les signatures furent apposées au bas d'un texte dont la traduction arabe était très défectueuse et la portée toute différente dans l'esprit des signataires. Aussi, très rapidement, Abd-el-Kader fit-il effort pour étendre sa domination contrairement aux stipulations du texte français. Le général Desmichels fut remplacé par le général Trézel qui eut pour mission de s'opposer aux empiétements de l'Émir : les hostilités ne tardèrent pas à se rouvrir et aboutirent au désastre de la Macta (28 juin 1835). Le maréchal Clauzel battit l'Émir, rentra à Mascara, à Tlemcen, mais l'adversaire restait insaisissable et persévérant. Il lassa même Bugeaud, qui, malgré son succès de la Sikkak, accepta de signer le traité de la Tafna (1837) où les mêmes divergences des textes français et arabe allaient provoquer les mêmes empiétements, d'autant plus naturellement que nous reconnaissions la domination d'Abd-el-Kader sur une grande étendue du territoire algérien.

Il y aurait beaucoup à dire à la suite du colonel Azan sur la vie d'Abd-el-Kader, sur les dix dernières années de la lutte, sur la soumission de l'Émir, sur la place à part qu'il se fit dans le monde musulman. Extrayons de son très remarquable ouvrage deux phrases en manière de conclusion : « Abd-el-Kader comptait sur les incompétents de l'intérieur qui sont dans un pays les efficaces auxiliaires des ennemis de l'extérieur. » — « L'aveuglement des généraux français et les hésitations de leur gouvernement créèrent, puis fortifièrent leur ennemi. »

J.-M. BOURGET

Robert de Montesquiou et Marcel Proust,
par **E. de Clermont-Tonnerre.**

Sur les relations, amicales en apparence, qui existaient entre Robert de Montesquiou et Marcel Proust, madame le duchesse de Clermont-Tonnerre, qui a bien connu les deux écrivains, nous donne des renseignements piquants. Robert de Montesquiou, persuadé que son propre génie littéraire, joint à l'illustration de ses ancêtres, lui avait conféré une place exceptionnelle dans l'univers, considérait le pauvre « petit Marcel », auteur quasi-ignoré des *Plaisirs et les Jours*, modeste traducteur de Ruskin, comme un menu personnage, pour qui ce devait être un honneur inespéré que d'approcher l'auteur des *Hortensias bleus*. S'abandonnant au sentiment irrésistible de toute son impitoyable supériorité, Robert de Montesquiou ne manqua même pas, au temps de l'Affaire Dreyfus, d'écraser son « ami » sous le reproche d'avoir des ascendances juives, se contentant, dans les périodes plus paisibles de l'histoire de France, de l'appeler « petit être usagé ».

Marcel Proust supporta toutes les rebuffades du grand seigneur des lettres, tant était grand son désir de ne point se trouver éloigné du modèle, d'une originalité rare, que l'humanité voulait bien lui fournir. Il n'y avait pas d'ailleurs en Robert de Montesquiou que des ridicules. Sa conversation était, paraît-il, extrêmement attachante, tant par l'abondance, la qualité des idées, que par l'originalité et la variété de l'expression. De cela malheureusement nous ne pouvons plus nous rendre compte aujourd'hui, les *Pas Effacés*, mémoires posthumes de Robert de Montesquiou, manquant toujours de verve, et le plus souvent aussi, d'intérêt... Mais, s'il faut en croire madame de Clermont-Tonnerre, le meilleur de cette conversation aurait passé dans le style de Proust qui, auditeur avisé, aurait su en fixer le tour étincelant. De plus le gentilhomme poète possédait une incroyable quantité d'anecdotes à la connaissance desquelles Proust attachait un inestimable prix, sans négliger nullement, par ailleurs, la valeur pittoresque de l'existence de Robert de Montesquiou lui-même, l'hôte très précieux du Palais des Muses, puis du Palais Rose, l'inoubliable ami de ce Gabriel de Yturri à la mémoire de qui fut écrit *le Chevalier de fleurs*.

Robert de Montesquiou devait rendre à M. Proust quelques services plus immédiats encore en l'introduisant dans tel ou tel salon, que le futur créateur des Guermantes avait un désir passionné de connaître, poussé qu'il était par une curiosité aisément concevable et aussi peut-être par un certain snobisme, car il n'est pas impossible que Proust, dans la première partie de sa vie tout au moins, ait été légèrement atteint de cette maladie, dont il a analysé les manifestations avec une si étonnante perspicacité.

La guerre devait porter un coup terrible à Robert de Montesquiou, en

dispersant la petite société qui se réunissait autour de lui. Privé de la compagnie de ceux qui reconnaissaient, avec plus ou moins de sincérité, la rare qualité de son esprit, Montesquiou sentit, avec une force chaque jour accrue, le poids de la solitude et ses derniers jours furent tristes et découragés. Il se persuadait que le monde ne lui avait pas rendu justice, dans le temps même où il voyait — avec un étonnement certain et peut-être un vague dépit, — croître la renommée du pauvre petit Marcel...

Ainsi finit, dans la tristesse et la souffrance, cette petite comédie Montesquiou-Proust que madame de Clermont-Tonnerre a observée avec beaucoup de finesse. On trouvera dans son livre bon nombre de lettres de Proust à Montesquiou. Certaines donnent un amusant aperçu sur les énormes flatteries que Marcel Proust, qui savait à quoi s'en tenir sur la vanité du poète, lui décochait avec un imperturbable sérieux. Plusieurs sont consacrées au fameux problème des clés. Là-dessus on peut dire, une fois pour toutes, que de nombreux modèles ont posé pour chaque type créé : pourtant il est clair que Robert de Montesquiou lui-même a fourni la plupart des traits de Charlus, ce qu'évidemment Proust n'avoue pas à son correspondant. Mais il lui donne sur d'autres personnages quelques précisions à retenir.

Marcel Proust. Sa vie, son œuvre, par **Léon-Pierre Quint.**

La biographie de Proust que M. Pierre Quint a esquissée au début de son livre ne peut que faciliter l'intelligence de *A la recherche du temps perdu*. S'il est un auteur dont il soit utile de connaître la vie pour mieux comprendre l'œuvre c'est certainement Proust. On imagine difficilement qu'un écrivain engagé, de quelque manière que ce soit, dans la vie active, puisse fixer les nuances de sa pensée profonde aussi heureusement et aussi complètement que Proust, condamné à la réclusion par la maladie, est parvenu à le faire. Peut-être est-il nécessaire, pour obtenir une pareille réussite, de faire succéder à quelques rares gestes sociaux de longues heures de solitude, dans le silence d'une quelconque chambre de liège, afin de pouvoir examiner et décomposer, à loisir, les images et les sensations enregistrées...

On retrouve, dans la vie de Proust, la plupart des épisodes qui constituent la matière de son œuvre, depuis les séjours à Illiers, prototypes de ceux de Combray, jusqu'aux visites chez Charlus-Montesquiou... Mais de celui-ci M. Quint parle peu et pour mesurer son influence on devra se reporter au livre de madame de Clermont-Tonnerre. De la générosité et de la bonté de Proust, M. Quint a réuni de touchants exemples, significatifs et nombreux, auxquels il n'était peut-être pas indispensable de joindre des souvenirs d'énormes pourboires distribués à des chasseurs ou des maîtres d'hôtel, ce

genre de largesses ne prouvant pas nécessairement la tendresse de cœur du donateur.

Sur l'œuvre de Proust M. Quint a groupé une série d'observations excellentes, qui ne permettent de douter ni de la sûreté de jugement, ni des facultés critiques de leur auteur, sans nous donner complètement l'impression, pourtant, de porter la lumière sur toutes les parties du sujet. D'ailleurs la non-publication des derniers livres : le *Temps retrouvé* constitue un obstacle assez sérieux, lorsqu'on tente d'embrasser l'œuvre d'un seul regard.

M. Quint étudie d'abord la technique de l'écrivain, ce qu'il appelle très justement sa méthode d'observation en profondeur, cet « effort douloureux pour pénétrer au fond de la nature et des hommes ». Le trait distinctif de l'esprit de Proust est en effet le désir de rechercher par delà les faits les lois générales. Aussi, au-dessous des événements dont il nous fait le récit, nous découvre-t-il, inscrites sur une série de plans superposés, les lignes qui les unissent les uns aux autres. Et l'on pense à ces planches anatomiques où, après avoir soulevé la première feuille qui représente un homme nu, on trouve un écorché, puis les divers organes, enfin le squelette. Mais les images « du dessous » n'ont pas, dans l'inconscient exploré par Proust, la superbe immobilité linéaire de ces feuilles médicales et, lorsqu'on plonge au-dessous d'un fait pour tenter de le comprendre, on trouve des images dont toutes les lignes et les couleurs sont soumises à une perpétuelle transformation. Aux yeux de Proust tout, dans cette masse compacte que forment présent et passé, est mouvement et, selon le mot de M. Pierre Quint, continuel devenir.

M. Quint a tracé une sorte de tableau d'ensemble de la société dépeinte par Proust, et évoqué les principaux types créés (dans le monde, chez les domestiques, parmi les artistes, etc.). Il a bien mis en valeur aussi les étonnantes qualités d'observateur que Proust a appliquées à la notation du langage. Personne, avant lui, n'a réussi d'aussi merveilleuses photographies verbales — si l'on peut employer une telle expression — et les discours de Françoise, de M. de Norpois, de Bloch, resteront sans doute les modèles du genre.

Afin de préciser les idées de Marcel Proust sur l'amour, M. Pierre Quint a ingénieusement groupé un certain nombre de citations significatives. Elles lui permettent de montrer aisément que l'amour mystique et romantique, « l'amour avec un grand A » n'avait pas d'existence réelle aux yeux de Proust, et de conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que le seul idéal qui subsistera, au terme du *Temps retrouvé*, sera l'art. L'effort de création artistique apparaîtra comme seul capable de procurer une joie durable... et la conclusion de Proust s'apparentera à celle du *Faust* de Gœthe.

Sans doute est-ce la meilleure preuve qu'on puisse donner de l'intérêt du livre de M. Pierre Quint que de dire qu'on l'eût souhaité

plus riche en développements. M. Quint parle très bien, par exemple, des métaphores chez Proust, mais n'explique leur abondance que par le désir de l'auteur de passer du monde abstrait au concret. Ne faudrait-il pas ajouter que beaucoup d'entre elles ne semblent avoir été retenues que pour obtenir un effet comique et n'y aurait-il pas lieu, à ce propos, d'analyser le sens comique chez Proust?... Enfin, entre les diverses parties de l'œuvre, ne peut-on pas commencer dès maintenant à faire des discriminations, certaines s'imposant par l'admirable puissance de l'observation et de la pensée, d'autres nous paraissant « faire longueur », non que le travail de dissection, auquel se livre Proust, cesse jamais de témoigner d'une extraordinaire sagacité, mais parce que les matières auxquelles il s'applique ne sont pas toutes du même prix.

La nouvelle Desdémone, par Mme de Longworth Chambrun.

Madame de Chambrun, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent bien les intéressantes études shakespeariennes, a imaginé des variations assez dramatiques sur le thème d'Othello. Le roman qu'elle a écrit nous transporte à Washington, dans les cercles diplomatiques.

Une jeune Américaine, Oriel Arden, a épousé un élégant diplomate français, Desmond de Troy, pour le plus grand dépit d'une certaine Ida Clay, qui est éprise de notre compatriote. Oriel est un peu crédule et Ida tout à fait satanique. Cette dernière a donc toutes facilités pour assumer le rôle d'Iago et entreprendre, grâce à une suite de ruses machiavéliques, de démontrer à Oriel, Desdémone nouvelle en même temps qu'Othello, qu'elle est trompée par son mari. Oriel, torturée par la jalousie, décide d'en finir avec une existence qui lui est devenue odieuse et se résoud au suicide. Mais Desmond surgit à temps pour détourner sa main... et recevoir une balle qui ne lui était point destinée.

Le récit de cette tragique aventure a permis à madame de Chambrun de nous donner des aperçus très nouveaux sur la société américaine d'aujourd'hui et particulièrement sur les milieux politiques.

L'histoire merveilleuse de Robert le Diable, par Thierry Sandre.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que ce Robert le Diable ait pour auteur M. Th. Sandre. Ce dernier s'est contenté du rôle délicat et utile de traducteur-adaptateur. L'histoire de Robert de Diable appartient en effet aux légendes françaises du moyen âge et nous est contée dans un vieux roman écrit en vers octosyllabiques et dans le *Miracle de Notre-Dame de Robert le Diable*. Quant au célèbre livret que Scribe et G. Delavigne écrivirent pour Meyerbeer, il n'a de commun avec le récit légendaire que le nom du héros, ainsi qu'on va le voir.

Le duc de Normandie se désolait de n'avoir pas d'enfant jusqu'au jour où sa femme mit au monde le jeune Robert. Cette naissance ne justifiait pas l'allégresse qu'elle inspira d'abord au duc. Robert était un terrible garnement qui donna bientôt des preuves de méchanceté si surprenantes qu'on le surnomma : le Diable. Il n'était brave homme que Robert, adolescent, ne mît à mal; on eût dit qu'il ne vivait que pour le massacre et la rapine. S'il entrait parfois dans des couvents, c'était pour égorger les religieuses... Mais un jour vint où Robert lui-même eut horreur de ses crimes. Sa mère lui révéla sur ces entrefaites que, désespérant de Dieu qui refusait de lui donner un enfant, elle avait imploré le secours du Diable quelque temps avant la naissance de son fils. Le jeune homme, frappé d'horreur, veut expier ses péchés et consulte à cette fin un ermite qui lui impose, comme pénitence, de simuler la folie et de ne prendre pour nourriture que des morceaux arrachés aux chiens. Dix années durant, Robert contrefait ainsi le fou à la cour de l'Empereur à Rome, et, pendant ce laps de temps, trouve moyen de sauver par trois fois la chrétienté en repoussant à lui tout seul, ou à peu près, d'immenses armées turques venues attaquer la ville papale. Mais nul ne peut deviner que l'éblouissant chevalier blanc, qui taillade si impétueusement les fidèles, n'est autre que le pauvre insensé qui se traîne ordinairement sous la table de l'Empereur. Nul ne le sait, hors la fille de l'Empereur qui est muette; muette jusqu'à l'heure où, un méchant imposteur voulant se faire passer pour le chevalier blanc, Dieu lui rend la parole : tous les Romains, enfin éclairés sur l'identité de leur sauveur, chantent les louanges de Robert racheté de ses crimes. L'Empereur veut donner son enfant à ce guerrier valeureux, mais Robert qui ne songe qu'au ciel refuse et se retire au Désert pour méditer et prier. Ainsi finissent, d'édifiante manière, les aventures de Robert le mauvais.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ARTHÈME FAYARD et Cie, Éditeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS (14e)

UN LIVRE DE BRÛLANTE ACTUALITÉ

LA
RÉVOLUTION
EN MARCHE

PAR

le Comte de FELS

On sait que le comte de FELS a coutume d'envisager sans crainte les questions politiques qui se posent à nous en ce moment. Son dernier livre, *La Révolution en marche*, est en train de soulever une grande curiosité. C'est un livre courageux, ardent, précis, d'une irrésistible logique, où l'auteur dit, enfin, ce qu'il faut dire.

Un volume in-18. Prix . . . . . 7 fr. 50

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **2 fr. 50**
Deuxième Table décennale (1905-1913). *Prix* . . . . . **3 fr. 50**

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Elysées, Paris.